

Eugène Sue

EL GITANO

Roman maritime

1830



*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des ma-
tières

CHAPITRE PREMIER Le barbier de Santa-Maria	4
CHAPITRE II La course de taureaux	19
CHAPITRE III El Gitano	31
CHAPITRE IV Les deux tartanes	44
CHAPITRE V Le blasphème	57
CHAPITRE VI La Monja, la nonne	81
CHAPITRE VII Le levante	91
CHAPITRE VIII La Châsse de saint Joseph	102
CHAPITRE IX Le récit	122
CHAPITRE X Le prodige	142
CHAPITRE XI Amour	160
CHAPITRE XII La chapelle ardente	173
CHAPITRE XIII El garrote, le garrot	192
CHAPITRE XIV Maître Plok	216
Ce livre numérique :	226

Cara de angel y corazon de demonio.

Figure d'ange et cœur de démon.

Lopez de Vega.

CHAPITRE PREMIER

Le barbier de Santa-Maria

Un barbero de cualidad.

– Par l’œil de saint Proco, je vous jure, mon compère, que le Gitano va débarquer à Matagorda. Ma digne tante Isabella, en revenant de l’île de Léon, a vu tous les gardes-côtes sur pied, et m’a dit qu’on avait posté deux vedettes dans le phare pour surveiller les évolutions du navire de ce damné, que l’on aperçoit au large.

– Par la châsse de saint Iago ! compère, le pêcheur Pablo arrive de Conil, et il vient de me répéter encore que la tartane aux voiles rouges est

mouillée à une demi-portée de canon de la côte, et que tous les habits de cuir¹ sont en alerte...

– On a abusé de votre crédulité, seigneur don José.

– On s’est joué de vous, *monsieur du Rasoir*, répondit José en sortant d’un air narquois.

Cette qualification de *monsieur du Rasoir* fit tressaillir violemment Florès ; car, s’il *rajeunissait* le public, c’était pour ne pas démentir absolument la signification, hélas ! trop positive, du plat d’étain luisant qui se balançait dans un coin obscur de la porte ; mais aussi, au grand jour, apparaissait un immense tableau représentant une main armée d’une lancette, et ouvrant avec délicatesse les veines d’un bras colossal. Ainsi l’observateur comprenait facilement que le barbier mettait son amour-propre et sa gloire à exercer certaines pratiques chirurgicales, et que c’est presque malgré lui qu’il descendait jusqu’à l’ignoble rasoir, dont les profits paraissaient pourtant assez honnêtes.

¹ Les douaniers.

Maître Florès jouissait d'ailleurs d'une considération méritée ; sa boutique, comme le sont généralement en Espagne les boutiques de barbiers, était le rendez-vous de tous les nouvellistes, et particulièrement des marins retraités qui habitaient Santa-Maria ; et si les nouvelles que l'on puisait à cette source n'étaient pas revêtues d'un caractère bien authentique, on ne pouvait nier qu'elles ne fussent au moins fabriquées en conscience : détails, mots historiques, portraits, circonstances, rien n'y manquait. Dévot, d'un esprit souple et conciliant, le barbier exhalait la béatitude par tous les pores ; il était toujours soigneusement habillé de noir ; ses cheveux gris et lisses s'arrondissaient derrière ses oreilles, et deux larges places rouges, remplaçant les sourcils, se dessinaient au-dessus de deux petits yeux fauves d'une mobilité extraordinaire ; mais ce qui, surtout, méritait l'attention, c'était sa main, dont la teinte blanche et fraîche, les ongles roses eussent fait honneur à un chanoine de Tolède.

On l'a dit. Florès tressaillit violemment à l'impertinente apostrophe de José, et ce mouvement subit et colérique fit malheureusement dé-

vier cette main toujours si ferme et si assurée : or l'acier entama légèrement le cou d'une de ses pratiques, qui se carrait avec complaisance dans le grand fauteuil de noyer noir et poli où venaient successivement s'asseoir tous les marins de l'île de Léon et de Santa-Maria.

– Que le diable vous berce, mon maître ! dit le patient en bondissant sur son siège. La place de bourreau est vacante à Cordoue ; par le Christ ! vous pouvez l'obtenir car vous avez d'excellentes dispositions pour ouvrir le gosier des chrétiens.

Et il essuya avec le bout de son écharpe le sang qui coulait de sa blessure.

– Calmez-vous, répondit Florès avec importance, consolé, ravi même de sa maladresse, par l'idée seule qu'il pourrait mettre en pratique ses glorieuses connaissances chirurgicales ; calmez-vous, mon cher fils, l'épiderme seul a été attaqué ; il n'y a eu que les vaisseaux capillaires de lésés, et un emplâtre de diachylum, ou d'onguent de la mer, ou de salsarina, remédiera à mon inadvertance ; et même, à bien dire, cette petite évacuation sanguine vous sera fort salutaire, car vous me paraissez un compère très sujet à la pléthore :

donc, mon fils, au lieu de blasphémer, vous devriez...

– Vous remercier, n'est-ce pas, mon maître ? je m'en souviendrai, et au premier coup de couteau que j'aurai donné, je répondrai à l'alcade : Seigneur, mon ennemi est un compère sujet à la pléthore, et tout ceci n'est qu'une évacuation sanguine. Par le ciel ! c'est pour son bien, monseigneur.

Ici les nombreuses pratiques qui encombraient la boutique de Florès se prirent à rire si bruyamment, que le barbier en devint pourpre de colère. « Fils de Satan ! » murmura-t-il en appliquant son bienfaisant dictame sur la blessure saignante.

– Vous me maudissez ! mon père, reprit le marin ; faites, ne vous gênez pas ; je vous pardonne tout, même la saignée, grâce à la bonne nouvelle que vous venez de nous donner... Ah ! la tartane du maudit est mouillée près de Conil ! Par le sein de ma mère, je donnerais bien les huit années de solde que Ferdinand me doit pour voir ce damné Bohémien, les fers aux pieds et aux mains, agenouillé dans la chapelle ardente ! Que de fois,

en lui donnant la chasse sur le lougre garde-côte, j'ai renié mon patron pendant les bordées que nous faisait courir ce favori de l'enfer ! car c'est toujours par le plus mauvais temps qu'il prenait la mer ; et tandis que notre navire roulait couvert par la lame, le sien avait l'air de bondir et de glisser sur les vagues !... Santa Carmen ! je gagerais cette paire d'espadrilles neuves que si le Bohémien mettait son doigt dans un bénitier, l'eau sainte frémirait et bouillonnerait comme si l'on y avait plongé un fer rouge.

– Ça s'est vu, dit Florès ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ma nouvelle est positive.

– Que le ciel vous entende, dit l'un, et je promets à san Francisco de faire coucher mes domestiques sur la pierre, et de ne leur donner que des garbanzos² cuits à l'eau pendant neuf jours !

– Qu'on le saisisse, et je fais offrande à la Vierge d'une belle mantille et d'un anneau, dit un autre.

² Pois-chiches.

– Moi, reprit un troisième, j'ai déjà fait vœu à Notre-Dame del Pilar d'aller d'ici à Xérès pieds nus avec un cierge de trois livres entre les dents, et les mains attachées derrière le dos, quand j'aurai vu ce renégat jeté dans un cachot en attendant son supplice.

– Et moi, s'écria un marchand de bestiaux, je consens à donner deux de mes meilleurs cabris aux saints pères de San-Juan, si on veut me promettre d'écarteler le mécréant, et de lui couler du plomb dans les yeux ; car, par san Pedro ! je ne veux pas la mort du pécheur, mais il faut une justice. Si ce cousin de Satan se contentait de faire la contrebande, quoiqu'il soit damné, on pourrait encore acheter de ses marchandises en les faisant exorciser ; mais le maudit pille les fermes qui sont sur la côte, enlève nos filles, et commet des profanations dans nos chapelles. Encore dernièrement on a trouvé la statue de saint Ildefonse avec une toque de matelot sur la tête et une longue pipe dans la bouche. Par les sept douleurs de Notre-Dame ! de telles abominations annoncent quelque grand fléau !

– Et dire, reprit le marin, que monseigneur le gouverneur de Cadix ne peut pas disposer d’une bonne frégate pour mettre un terme à ces horreurs, et que nous n’avons pour nous défendre que quelques douaniers gardes-côtes qui fuient dès qu’ils aperçoivent le beaupré de la tartane maudite. Armons quelques felouques en commun, mes compères, et, par saint Jacques ! nous verrons bien si Satan le protège, et si le renégat est à l’abri du fer et du plomb.

– Une chose singulière, reprit à voix basse le marchand de bestiaux, c’est que Pédrillo, mon chevrier, m’a assuré avoir vu un canot du navire bohémien venir aborder le long des rochers où est bâti le couvent de San-Juan, et que...

– Et que ?... demanda-t-on tout d’une voix.

– Et que le damné lui-même était entré dans le saint lieu !

– Jésus ! sainte Vierge ! santa Carmen ! quelle horreur ! dit la foule en se signant.

– Ce n’est rien encore : le damné s’est avisé de monter sur la tour de l’horloge, et mon chevrier l’a parfaitement vu fumant son cigare maudit, et puis

après... l'a entendu chanter un air maudit sur sa guitare maudite !!!

– Mais les dignes pères, comment ont-ils souffert cette abomination ? demanda Florès d'un air contrit.

– Ah ! voilà ! Et l'interlocuteur ferma à demi les yeux en souriant malicieusement.

Malgré tout le danger qu'il y avait à s'entretenir des affaires du clergé, on allait peut-être discuter gravement sur ce sujet, lorsqu'une voix grêle et stridente dit d'un ton moqueur :

– À moins que le damné Bohémien ne soit Satan lui-même.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers un coin obscur de la boutique du barbier ; car c'était là que se trouvait l'inconnu qui venait de prononcer ces singulières paroles. Quand il vit tous les regards de l'assemblée fixés sur lui, il se leva, laissa tomber son manteau brun, traversa lentement la longue salle de maître Florès, et fut gravement s'asseoir dans le grand fauteuil, qui alors attendait un patient.

Sa taille était bien prise, quoique au-dessus de la moyenne, et son riche costume andalou en laissait voir toute l'élégance. Il défit le mouchoir rouge qui entourait sa tête, et il s'en échappa une forêt de cheveux qui voilèrent presque sa figure ; ses grands yeux noirs brillaient d'un doux éclat.

– Allons, mon maître, dit-il à Florès, et il allongea l'index le long de son menton en imitant le mouvement du rasoir ; et pour mes péchés, ajouta-t-il, ne m'arrangez pas comme le camarade aux boutons à l'ancre. Surtout pas d'évacuation sanguine.

Le camarade aux boutons à l'ancre allait répondre, lorsqu'une rumeur d'abord éloignée, mais bientôt plus rapprochée, l'en empêcha ; on distinguait une voix d'homme timide et suppliante, et une voix de femme aigre et criarde.

– Insigne menteur, je vais te confondre ! dit-elle en entrant, la mante en désordre et traînant après elle un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

– Ma tante Isabella ! dit Florès le rasoir levé.

– Et le pêcheur Pablo ! s'écrièrent les assistants.

– Señora, disait l'enfant, je vous jure sur l'âme de mon père que j'ai vu, il y a deux heures, la tartane aux voiles rouges mouillée près de Conil.

La señora Isabella fit un geste qui aurait eu toute sa signification et toute sa portée sans le marin qui s'interposa prudemment entre les deux champions.

– Encore ce Bohémien maudit ! repartit le jeune homme au costume andalou. Mes maîtres, voici une belle occasion de prouver ce que j'avais tout à l'heure, savoir, que ce damné est Satan lui-même. Et il se leva gravement sur son fauteuil.

– Allons, señora, je suis à même d'éclaircir la question, car j'ai vu le navire aux voiles rouges il n'y a pas deux heures.

– C'est comme moi, répondirent en même temps Isabella et Pablo.

– Un moment, dit l'inconnu, jurez-vous par le saint nom de Dieu et par le martyr de la croix de dire la vérité ?

– Nous le jurons.

– Parlez donc, señora.

– Eh bien donc, aussi vrai que santa Isabella, ma patronne, a sa châsse à Cordoue (elle se signa), j'ai vu, il n'y a pas deux heures, le navire du Bohémien croiser à la hauteur de Matagorda, et que Dieu me retiré de cette vie si je mens.

– Parle, toi, dit-il au pêcheur.

– Que san Pablo me fasse périr à ma première pêche, moi et ma felouque, si je n'ai pas vu, il y a deux heures, la tartane du damné mouillée à une portée de carabine de Conil ; et c'est si vrai, mes seigneurs, que j'ai rencontré tout près de Vejer un détachement de douaniers qui se rendaient sur la côte en toute hâte, guidés par le fils de Barso, le petit Barsillo, qui les avait été prévenir ; je ne veux pas contredire la dame Isabella, mais que Dieu m'écrase si je ne dis pas vrai !

Il y avait dans deux versions si différentes³ un tel accent de vérité et de conviction, que les spectateurs se regardaient avec étonnement. L'étranger lui-même souriait d'un air d'incrédulité. Quant à Florès, il ne s'apercevait pas que, depuis que sa nouvelle pratique s'était placée sur le grand fauteuil, il passait machinalement le dos de son rasoir sur le menton de ce Salomon improvisé.

– Holà ! mon maître, dit le jeune homme, en continuant de cette manière, je n'aurai pas à craindre l'évacuation sanguine du camarade ; et il faut que vous soyez furieusement préoccupé pour n'avoir pas vu au premier coup d'œil qu'au lieu de me raser il s'agissait de mettre mes cheveux en ordre.

– En effet, dit le barbier confondu, en effet, vous avez le menton aussi lisse qu'une figue de Barbarie : on dirait d'une femme.

³ Il y a plus de vingt-cinq lieues de distance entre ces deux endroits.

– D'une femme ! répétèrent Pablo et la señora Isabella.

Au même instant, un tout petit enfant s'approcha de la porte, y avança sa jolie tête blonde, puis la retira, s'avança encore, comme s'il eût cherché quelqu'un, aperçut l'inconnu, et en deux bonds fut entre ses genoux.

À peine lui eut-il parlé à l'oreille, que celui-ci se leva brusquement, saisit son manteau, jeta une piastre à Florès en disant d'un air singulier : « Il faut bien, mes maîtres, que ce Bohémien soit Satan lui-même, puisqu'il est dans trois endroits à la fois ; car je vous jure, moi, par le Christ ! dit-il en se signant, qu'il louvoie depuis deux heures en vue de San-Lucar. »

Ces mots achevés, il sauta lestement sur son cheval, qui hennissait à la porte, prit l'enfant en croupe, et disparut bientôt dans un épais tourbillon de poussière que le galop de sa monture fit élever au milieu de la rue Majaderita-Angosta.

Les pratiques de Florès, qui s'étaient précipitées à la porte pour suivre des yeux ce personnage, firent, en rentrant dans la boutique du barbier,

des conjectures fort bizarres sur la *triplicité* vraiment *phénoménale* du contrebandier bohémien, conjectures qu'on abandonna sans les avoir épuisées, pour s'entretenir de la course de taureaux qui devait avoir lieu le lendemain.

CHAPITRE II

La course de taureaux

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des blanches mains applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeu.

Alfred de Musset.

Espagne ! Espagne ! que ton soleil se lève pur et brillant ! Déjà Santa-Maria est baigné de flots de lumière ; les mille fenêtres de ses maisons blanches scintillent et flamboient, et les orangers parfumés de l'Alameda semblent couverts de feuilles d'or. Au loin, c'est Cadix, enveloppé d'une vapeur chaude et rougeâtre, et là, sur le sable

éblouissant de la plage, de grandes lames bleues et transparentes viennent dérouler comme un long feston de diamants leur écume étincelante des feux du soleil ; et puis, dans le port ce sont des myriades de felouques, de balancelles, dont les flammes se déploient, soulevées par une légère brise qui circule en sifflant dans les cordages. C'est la fraîche senteur des algues marines, le chant des matelots qui déploient les larges voiles grises, encore humides de la rosée de la nuit, le tintement des cloches de l'église, le hennissement des chevaux qui bondissent en s'élançant dans les prairies verdoyantes qui s'étendent derrière la ville... Tout enfin est bruit, parfum et lumière.

Et l'empressement causé par l'annonce d'une course de taureaux qui devait avoir lieu le jour même à Santa-Maria augmentait encore ce tumulte. Presque toute la population des villes et des villages environnants encombre les chemins. Là, des calèches rouges, couvertes de riches dorures, volent entraînées par un cheval rapide dont la tête est chargée de plumes bigarrées et de clochettes qui résonnent au loin ; ici, le pavé tremble et gémit sous les pas de huit mulets dont les har-

nais resplendissent de chiffres et d'armoiries d'argent, et qui conduisent à grand-peine un coche lourd et massif entouré par la magnifique livrée d'un grand d'Espagne, et précédé par des coureurs couverts de moire et de tresses éclatantes.

Plus loin, c'est l'allure preste et fringante du paysan andalou. De par tous les saints d'Aragon, qu'il est bien avec son amoureuse en croupe et son beau costume brun tout brodé de soie noire et doublé d'incarnat ! Et ces milliers de petits boutons d'or taillés à jour qui serpentent le long de la cuisse et viennent s'arrêter au-dessus de ses guêtres de chamois ! Comme son pied s'appuie ferme dans son large étrier mauresque ! Mais on ne peut voir sa figure, car elle est presque voilée par la mantille de son Andalouse.

Par saint Jacques, le joli couple ! Comme elle l'étreint de ses deux bras, et que les manches vertes de son *monillo* se dessinent avec grâce sur la couleur sombre de la veste de son amant ! Quel feu dans ces prunelles qui scintillent sous ces épais sourcils noirs ! Vrai Dieu ! quels regards ! quelle taille souple ! et que la Vierge bénisse cette

complaisante basquine aux longues franges de satin, qui laisse voir une jambe fine et ronde et un pied d'enfant !... Trois fois bénie soit-elle, car on a vu un moment la jarretière bleue qui attache et son bas de soie, et le petit poignard de Toscane qu'une véritable Andalouse ne quitte jamais !

En avant ! Leur bon cheval bai s'est élancé : sa crinière noire tressée de rubans incarnats flotte sur son cou nerveux, et l'écume blanchit déjà son mors et ses brillantes bossettes. En avant, jeune garçon ! que ton éperon presse le flanc de ta monture, car ta brune aux longs sourcils, toute tremblante de ces bonds précipités, te serrera violemment contre son cœur, et tu en sentiras les battements ; et ses cheveux caresseront ton front, et son souffle brûlera ta joue !

Par saint Jacques, en avant, jeune couple, et disparaissez aux yeux jaloux dans ce nuage de poussière dorée !

Mais voilà la porte de Santa-Maria. Tout se presse et se heurte : ce sont des cris confus de douleur et de joie ; hommes, femmes, vieillards, enfants sont là immobiles, attendant avec angoisse le moment de la course. Enfin les barrières

s'ouvrent, le peuple se précipite, et en un instant les immenses galeries qui entourent l'arène sont remplies de spectateurs haletants de désir et d'impatience.

– Place ! place à l'alcade, à la junte et à monseigneur le gouverneur !

Devant eux marchent les miliciens de la ville avec leurs longues carabines ; puis les sergents, qui sonnent de leurs clairons, et portent des bannières jaune et rouge où sont brodés les lions des Castilles et la couronne royale.

– Place, place à la *Monja* ! car ceci est la première et la dernière fête à laquelle la pauvre jeune fille assistera.

Aujourd'hui elle appartient au monde, demain elle appartiendra à Dieu : aussi, aujourd'hui elle est éblouissante de pierreries, sa robe est toute luisante de paillettes d'argent, et cinq rangs de perles entourent son cou d'albâtre ; encore des perles et des diamants sur ses bras blancs et potelés, encore des perles et des fleurs dans ses beaux cheveux noirs qui ombragent son front pâle. Voyez, qu'elle est touchante ! comme elle regarde

la supérieure du couvent de Santa-Magdalena avec amour et respect ! Il n'y a pas un coup d'œil pour ce spectacle bruyant et animé ; pas un sourire pour ce murmure d'admiration qui la suit, pour les hommages empressés de la plus haute noblesse de Séville et de Cordoue. Rien ne la peut distraire de ses saintes pensées. Orpheline, riche, on la donne à Dieu et puis à la supérieure de Santa-Magdalena. Ce cœur pur et naïf craint le monde sans le connaître, car on a voulu lui faire gagner le ciel sans combattre. Demain, suivant l'usage, cette épaisse chevelure tombera sous les ciseaux ; demain la toile et la bure remplaceront ces éclatants tissus ; demain elle sera liée à jamais par un serment redoutable ; mais aujourd'hui l'usage veut qu'elle assiste aux vanités et aux joies trompeuses de ce monde qu'elle ignore, comme pour lui faire un éternel et dernier adieu.

– Place donc ! place à la *Monja*, qui entre dans sa loge toute pavoisée et toute tendue d'étoffe blanche semée de fleurs.

– Bravo ! les clairons sonnent, le signal est donné, les barrières s'ouvrent : un taureau s'élançe et bondit dans l'arène !

C'est un brave taureau sauvage, né dans les forêts de San-Lucar ; il est fauve ; seulement une étroite ligne blanche serpente sur son dos.

Ses cornes sont courtes, mais fortes et acérées, et il n'y a pas d'acier plus luisant et plus poli. Son cou musculeux supporte sans peine une tête énorme, et ses jambes sèches et nerveuses ne faiblissent pas sous le poids de son poitrail et de sa croupe, qui sont d'une largeur extraordinaire.

Quant à ses flancs, ils sont osseux, arrondis et retentissent sous les coups réitérés de sa longue queue, qui, en les battant, bruit comme un fouet.

Quand il entra, ce fut une explosion d'admiration à ébranler les montagnes de la Sierra, et les cris de *bravo, toro !* retentirent de toutes parts. Lui, s'arrêta court, suspendit un moment les battements de sa queue, et regarda avec étonnement autour de lui... Puis il fit à pas lents le tour de l'enceinte qui séparait l'arène des spectateurs, y chercha une issue, et, n'en trouvant pas, revint au milieu du cirque, et là, commençant d'aiguiser ses cornes, y fit tourbillonner le sable au-dessus de sa tête.

À ce moment un *chulillo* se présenta.

– Que la Vierge te protège, mon fils ! et fasse le ciel que ton bel habit de satin bleu brodé d'argent n'ait pas tout à l'heure une doublure rouge comme la banderole que tu fais voltiger devant les yeux de ce compère qui mugit et s'irrite !

– Bravo, *chulillo*, ta patronne veille sur toi ! car c'est à peine si tu as eu le temps de te jeter derrière l'enceinte pour échapper au taureau, dont les yeux commencent à briller comme des charbons ardents.

Mais, patience, voici venir le picador avec sa longue lance, et monté sur un vaillant cheval pie ; son large chapeau gris est tout chargé de rubans, et il porte des espèces de bottes et de cuissards rembourrés pour se préserver des premières atteintes.

– Bravo, taureau ! tu prends ton élan la tête baissée, tu te précipites sur le picador... Mais il t'arrête court en t'enfonçant sa bonne lance au-dessus de l'épaule gauche. Ton sang ruisselle, tu mugis, et ta fureur redouble. Vrai Dieu ! la course sera belle !

– Par saint Jacques ! quel bond ! quel mugissement ! bravo, taureau ! le picador roule renversé ; son vaillant cheval pie a le flanc entrouvert ; ses entrailles sortent au milieu de flots de sang. Il fait quelques pas... tombe... et meurt... Bien, mon compère aux cornes aiguës, bien ! aussi tu entends résonner les trépignements et les cris d'une joie frénétique. Je le dis encore : vrai Dieu !... la course sera belle !

– Mais silence ! voici les *banderillas de fuego*. Oh ! oh !... tu t'accules le long de l'enceinte en foulant la terre et en poussant des hurlements horribles. Que sera-ce donc, mon fils, quand ce brave *chulillo*, que Notre-Dame protège ! t'enfoncera dans le poitrail ces longues flèches garnies de fleurs et entourées de fusées et de pétards qui s'allument comme par enchantement ? Tiens, ne disais-je pas vrai !... Par l'âme de mon père, le *chulillo* est éventré ! Jésus ! le beau coup de corne ! C'est sa faute, il ne s'est pas jeté de côté assez à temps. Bravo, taureau ! que tu es noble et fier, bondissant au milieu de ces flammes qui éclatent et se croisent ! Ton sang se mêle au feu ; ta peau frémit et craque sous les fusées qui serpen-

tent, s'arrondissent en gerbes, et retombent en pluie d'or ; ta rage est à son comble, et les spectateurs ont fui de la première enceinte, craignant que tu ne la franchisses, et pourtant elle a six barres de haut !

– Enfer ! le matador n'arrive pas ! Voici pourtant le moment. En trouvera-t-il un plus désirable ? Jamais ; car jamais la furie de ce compère n'atteindra un plus haut degré, et je parierais ma bonne escopette contre un fusil anglais que le matador y périra. Sainte Vierge ! comme il tarde ! fais donc qu'il arrive bientôt.

– Mais c'est lui... le voici : c'est Pepe Ortis !

– Viva Pepe ! viva Pepe Ortis !

– Ah !... il salue monseigneur le gouverneur et la junte, et puis la Monja... Il a ôté son chapeau, et l'on voit pendre sa résille rouge. Bon ! il fait ployer sa large épée à deux tranchants... Jésus ! que d'or sur sa veste orange ! j'en suis ébloui ! De l'or partout !... de l'or jusque sur les coins de ses bas et sur les bouffettes de ses souliers de daim gris.

Enfin le voilà dans l'arène !...

– Tue le taureau pour moi, mon amour, lui crie une Andalouse au teint bruni et aux dents d'émail.

Par le Christ, ne souris donc pas ainsi à ta maîtresse !... Fuis, José, fuis ! le taureau fond sur toi.

Mais non, José l'attend de pied ferme, son épée entre les dents, saisit une de ses cornes, et saute légèrement par-dessus lui.

– Bravo, mon digne matador, bravo ! Aussi ramasse la fleur d'amandier que ton amoureuse t'a jetée en battant des mains.

Mais voici que le taureau se retourne ! Santa Carmen ! mauvais signe ! Il s'arrête, ne mugit plus ; ses jambes sont tendues, ses yeux en feu, et sa queue roulée en anneaux. Recommande ton âme à Dieu, José, car la barrière est loin et le taureau est proche. En avant ! *demonio* !... en avant ta bonne lame ! Jésus ! il est trop tard ! l'épée se brise en éclats, et José, traversé par une corne du taureau, est cloué sur la balustrade ! Je le disais bien, vrai Dieu ! que la course serait belle !

Ce furent alors des hurlements de joie, et des cris d'une admiration convulsive, des cris à éveiller des morts.

— Bravo, taureau ! bravo !... s'écrièrent toutes les voix de la foule.

Toutes ?... non, une seule manqua, ce fut celle de la jeune fille à la fleur d'amandier.

Depuis longtemps pareille fête ne s'était vue : le taureau, encore excité par sa victoire, parcourait le cirque en faisant des bonds effroyables, se ruait sur les restes sanglants du matador et du *chulillo*, et des lambeaux de ces deux maladroits pleuvaient sur les spectateurs ! On était donc dans une cruelle incertitude sur l'issue de la course, car la fin de Pepe Ortis avait singulièrement refroidi le zèle de ses confrères, lorsqu'un incident bizarre, inouï, rendit la foule silencieuse et stupéfaite d'étonnement.

CHAPITRE III

El Gitano

Que ses regards brûlants font frémir !...
qu'il est beau !

Delphine Gay, *Magdeleine*, chap. V.

Vous savez que le cirque de Santa-Maria est bâti sur le bord de la mer, et que deux portes seulement y donnent accès. Eh bien ! tout à coup la barrière qui faisait face à la loge du gouverneur s'ouvrit avec force, et un cavalier se présenta.

Ce n'était point un *chulillo*, car il n'agitait pas en l'air un léger voile de soie rouge, et sa main ne brandissait ni la longue lance du picador, ni l'épée

à deux tranchants du matador ; il n'avait non plus de chapeau chamarré de rubans, de résille, ni de veste brodée d'argent. Vêtu tout de noir, à la mode des Croates, il portait des bottines de daim qui retombaient en plis nombreux sur sa jambe, et une toque de matelot où flottait une plume blanche ; puis il montait, avec une adresse et une élégance peu communes, un petit cheval noir harnaché à la mauresque, plein de vigueur et de feu ; enfin de longs pistolets richement damasquinés pendaient aux arçons de sa selle, et lui ne portait qu'un de ces sabres courts et étroits qui sont d'usage dans la marine militaire.

À peine avait-il paru que le taureau s'était retiré à l'autre extrémité de l'arène pour se préparer à combattre ce nouvel adversaire. Aussi l'homme noir eut-il le temps de faire exécuter à sa monture quelques passes brillantes, et de venir se poster au pied de la loge de la Monja. Là, il se mit à regarder fixement cette fiancée du Seigneur !!!

La figure de la pauvre fille devint pourpre comme la fleur du grenadier, et elle cacha sa tête dans le sein de la supérieure, indignée de la témérité de cet inconnu.

– *Ave, Maria...* quelle hardiesse ! dirent les femmes.

– Par la Vierge ! d'où sort ce démon ? se demandaient les hommes, stupéfaits d'une pareille audace.

Tout à coup un cri général retentit, car le taureau prenait son élan pour fondre sur le cavalier à la plume blanche, qui se retourna, salua la Monja, et lui dit en souriant : « Pour vous, señora, et en l'honneur de vos beaux yeux, bleus comme l'azur du ciel. »

À peine achevait-il ces mots que le taureau s'élança... Lui, avec une promptitude merveilleusement servie par la souplesse de son cheval, fit une pointe, et se trouva à dix pas de son ennemi, qui le poursuivit avec acharnement. Mais, grâce à sa vitesse, le petit cheval le dépassait presque en se jouant, et il prit sur lui assez d'avance pour que son maître pût s'arrêter un moment devant la loge de la Monja, en lui disant : « Encore pour vous, señora ; mais cette fois en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan. »

Le taureau arrivait avec furie : l'homme à la plume blanche l'attendit froidement, tira un pistolet de ses arçons, l'ajusta et l'abattit avec tant d'adresse qu'il vint tomber en mugissant aux pieds de son cheval. En voyant le danger imminent que courait cet homme singulier, la Monja avait jeté un cri perçant, et s'était précipitée sur la balustrade de sa loge, les deux mains en avant : il en saisit une, y imprima un brûlant baiser, et continua de jeter sur elle un regard fixe et arrêté.

Il y avait dans cette scène étrange tant de sujets d'étonnement pour les Espagnols, qu'ils restaient comme pétrifiés. Ce costume bizarre, ce taureau tué, contre tous les usages, d'un coup de pistolet ; cet homme qui baisait la main d'une demi-sainte, d'une fiancée du Christ, tout cela contrastait tellement avec les habitudes reçues, que la junte, l'alcade et monseigneur le gouverneur restaient béants, tandis que celui qui excitait si vivement la curiosité attachait des yeux enflammés sur la Monja, tremblante et confuse, qui n'avait pas la force de sortir de sa loge. En vain la supérieure accablait l'homme noir des épithètes les plus accablantes, telles que : Impie, damné,

misérable renégat ! En vain elle lui criait, avec l'accent de la plus sainte indignation : « Redoutez la colère du ciel et des hommes, vous qui avez osé faire entendre des paroles mondaines à ces oreilles chastes, vous qui n'avez pas tremblé en touchant la main d'une épouse de Dieu ! »

Le misérable regardait toujours la Monja en répétant avec admiration : « Qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! »

Enfin la voix glapissante de l'alcade le tira de son extase, d'autant plus facilement que la Monja avait quitté sa loge, appuyée sur le bras de la supérieure, et que deux sergents vinrent saisir la bride de son cheval ; il s'y prêta de bonne grâce.

– Pour la cinquième fois, qui que vous soyez, répondez, disait l'alcade. De quel droit avez-vous tué d'un coup de pistolet un taureau destiné aux *plaisirs* du public ? De quel droit avez-vous adressé la parole à une jeune fille qui doit demain prononcer des vœux saints et éternels ? En un mot, qui êtes-vous ?

Et le municipal reprit sa place en s'essuyant le front, regarda le gouverneur d'un air satisfait, et

dit aux deux sergents : « Tenez bien son cheval, messieurs. »

– Qui je suis ? dit l'étrange cavalier en redressant fièrement sa tête, que jusque-là on n'avait pu bien distinguer.

Et l'on vit des traits d'une régularité parfaite ; ses yeux étaient hardis et perçants, une moustache noire et luisante ombrageait ses lèvres vermeilles, et sa barbe touffue, qui se dessinait en deux arcs le long de ses joues, venait s'arrêter sur un menton à fossette : seulement son teint était pâle et mat.

– Qui je suis ? répéta-t-il d'une voix pleine et sonore, vous allez le savoir, digne alcade.

Et il appuya vigoureusement ses éperons dans les flancs de son cheval en lui donnant une violente saccade. Alors l'animal se dressa si brusquement et fit un bond si prodigieux, que les deux sergents roulèrent dans le cirque, renversés d'un coup de poitrail.

– Qui je suis ?... Je suis le *Gitano*, le Bohémien, le maudit, le damné, si vous aimez mieux, digne alcade !

Et en deux sauts il franchit l'enceinte et la barrière, gagna la grève qui était proche, et on put le voir se jeter à la nage avec son cheval...

Alors il se passa un événement assez bizarre. Le nom du Bohémien fit un effet tel que toute la population voulut sortir à la fois et se précipita vers les issues trop étroites pour donner passage à cette masse d'hommes qui se ruaient du même côté. Aussi, les poutres des galeries du cirque se fendirent et craquèrent, ne pouvant supporter une secousse aussi violente, et toute une partie de l'amphithéâtre s'abîma sous les pieds des spectateurs. Le tumulte et l'effroi furent bientôt à leur comble, une foule de personnes étaient entassées les unes sur les autres, et celles surtout qui supportaient ce poids énorme poussaient des cris lamentables en se recommandant à leurs patrons.

— C'est ce maudit, ce damné, disait-on, qui a attiré la colère du Ciel en osant profaner la fiancée du Christ ! sa présence est un fléau... Anathème, anathème sur lui ! Et c'étaient des malédictions à faire frémir notre Saint-Père !

En vain l'alcade et le gouverneur, qui avaient échappé à ce désastre, faisaient leur possible pour

rétablir l'ordre : ils ne pouvaient parvenir à faire entendre la voix de la raison à quelques milliers d'Espagnols froissés et écrasés qui hurlaient à la fois. Aussi les autorités en étaient à invoquer les derniers saints du calendrier lorsque cet immense amas d'hommes se dissipa comme par enchantement. Chacun se trouva tout à coup sur pied, mais chez plusieurs les accents d'une véritable douleur avaient remplacé les cris de la crainte et du saisissement.

Voici :

Le malheureux barbier Florès, placé au plus bas étage du cirque, se trouva au nombre de ceux qui supportaient tout le poids de la foule. Or, après avoir fait avec ses compagnons d'infortune d'incroyables efforts pour échapper à la pression, et voyant que de saines et bonnes raisons ne pouvaient rien sur l'indolence des compères des couches supérieures, qui en prenaient à leur aise pour se débarrasser, sans penser qu'ils pesaient indirectement de toute leur lourdeur sur les couches inférieures, le barbier Florès, donc, harassé, écrasé, articula avec peine à quelques malheureux qui gémissaient comme lui :

– Mes compères, m'est avis qu'en jouant du couteau au-dessus de nous, à tort et à travers, nous éveillerions la sensibilité et la pitié de nos oppresseurs, grâce à quelques boutonnières que je me chargerai de fermer soit avec le diachylum, l'onguent de mer, ou la...

Et il s'arrêta pour reprendre haleine, car son malheureux destin l'avait fait tomber immédiatement sous les corps de deux moines et d'un boucher.

– Ou la falsarina, reprit-il en respirant à peine. Ainsi donc, mes pères, absolvez-moi d'avance, car c'est pour le salut de tous, surtout de ceux qui sont en dessous ; et vous allez voir, mes révérends, que la pointe d'un couteau persuade mieux que les plus belles paroles.

– *Ave, Maria*, que Dieu nous garde, répondirent les deux moines qui pressaient le barbier de toute leur rotondité monacale, et qui sentirent à ses mouvements saccadés et empêchés qu'il cherchait son couteau. Au nom du ciel ! ne faites pas une telle chose, mon fils : Homicide point ne seras.

– Mais, mes pères, c'est vous qui êtes homicides, car vous m'ét... vous m'étouffez.

– Par le Christ ! on nous étouffe nous-mêmes.

– C'est donc pour vous que je vais travailler.

Tournez-vous de côté, mes pères, les blessures sont ainsi moins dangereuses, car on ne rencontre que les fausses côtes. Enfin, je le tiens, dit-il en ouvrant difficilement son couteau.

– Y sommes-nous, mes compères ?

– Mais du tout, Jésus, nous n'y sommes pas.

– C'est égal, que Dieu nous aide !

Et il se mit à frapper à coups redoublés et comme il put au-dessus de sa tête. Ceux qui reçurent ce charitable avertissement ne trouvèrent rien de plus efficace pour le faire cesser que de l'imiter, et ce moyen incisif, se propageant avec rapidité de bas en haut, eut bientôt le résultat le plus satisfaisant, sauf les boutonnières que Florès se chargea de cicatriser et cicatrisa probablement avec son habileté accoutumée.

Quand on fut remis de cette violente émotion, le premier cri fut de demander où était le maudit, et de courir au rivage. Une tartane aux voiles

rouges, toute pavoisée comme en un jour de fête, se balançait au large... C'était lui, on n'en pouvait douter.

– Au port ! au port ! cria-t-on, et on se précipita vers l'embarcadère pour voler à sa poursuite.

Mais là, grand Dieu, quel spectacle ! Le peuple espagnol est tellement avide de courses de taureaux que pas un homme, pas une femme, pas un enfant, n'était resté dans la ville, tous étaient au cirque, les marins mêmes avaient abandonné leurs navires, et quand ils arrivèrent à la jetée, ils trouvèrent toutes les amarres coupées, et virent au loin felouques et balancelles que la mer avait emportées en se retirant.

Alors ce fut une nouvelle rumeur de malédictions sur le Bohémien, et toute la population se jeta à genoux d'un mouvement spontané pour demander à Dieu de faire abîmer la tartane, qui semblait braver cette foule éplorée en étalant ses brillants pavois de mille couleurs.

Tout à coup le ciel sembla exaucer ces vœux, certainement bien justes, car deux voiles apparurent au loin : elles serraient le vent au plus près en

courant à contre-bord l'une de l'autre, de telle façon que le navire du Bohémien devait se trouver pris entre elles deux ou se jeter à la côte ; et quelle ne fut pas la joie publique quand on eut reconnu les deux lougres douaniers qui hissèrent le pavillon espagnol en l'assurant d'un coup de canon !

Alors la tartane changea rapidement ses amures, vira de bord avec une prestesse qui tenait du prodige, passa entre les deux lougres en leur lâchant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la Torre.

Quoique la manœuvre savante et prestigieuse de la tartane eût dérouté les plans de campagne et la tactique des spectateurs de Santa-Maria, ils comptaient toujours sur la vitesse et le nombre des attaquants pour voir leur ennemi pris et traîné à la remorque. Mais la tartane, ayant sur les deux lougres un avantage de marche positif, disparut bien avant eux derrière la pointe de la Torre, qui s'avavançait de beaucoup dans la mer ; et ce n'est qu'après un quart d'heure de navigation que les garde-côtes, qui voguaient dans les mêmes eaux, disparurent aussi aux yeux de la foule, cachés par le promontoire.

Et tout Santa-Maria frémissait d'impatience et de désir de connaître l'issue du combat qui allait se livrer derrière cette montagne.

CHAPITRE IV

Les deux tartanes

Adieu la balancelle
Qui sur l'onde chancelle.
Et comme une étincelle
Luit sur l'azur des mers.

Victor Hugo, *Navarin*.

– En avant, mon fidèle Iskar ; vois, la mer est azurée, et la vague vient doucement caresser ton large poitrail, tout blanchi d'écume ! En avant ! tu plonges dans l'eau limpide tes naseaux qui s'ouvrent et frémissent ! et ta longue crinière roule des perles brillantes comme des gouttes de

rosée. En avant ! déploie encore ces jarrets vigoureux qui fendent la lame en sifflant. Courage, mon fidèle Iskar, courage ; car, hélas ! les temps sont changés ! Que de fois, sous la fraîche verdure du Prado de Séville et de Cordoue, tu atteignis et dépassas les brillants *boggies* qui entraînaient de belles filles de Grenade brunes et rieuses, avec leur réseau de pourpre qui volait au vent, et leur riche *monillo* attaché par des agrafes chatoyantes ! Que de fois tu as bondi d'impatience auprès de l'étroite fenêtre fermée par un store soyeux, derrière lequel soupirait ma chère Zetta ! Que de fois tu as henni pendant que nos lèvres se cherchaient et se pressaient brûlantes, quoique séparées par le tissu jaloux ! Mais alors j'étais riche ; alors le pavillon de guerre aux larges bandes rouges et au lion royal se hissait au grand mât quand je montais à bord de ma vaillante frégate ; alors l'inquisition n'avait pas mis ma tête à prix !... alors on ne m'appelait pas le réprouvé ! et plus d'une fois la femme d'un grand d'Espagne m'a souri tendrement quand, par un beau soir d'été, j'accompagnais sur ma *guzla* sa voix pure et sonore ! Allons, courage, mon fidèle Iskar, car le passé est loin ! Mais tu m'as entendu, car tes

oreilles se dressent et tes hennissements redoublent. Courage... voici ma tartane ! la voici, mon amoureuse, qui se balance sur les flots ainsi qu'un alcyon se laisse bercer dans son nid par une lame transparente ! Mais n'entends-tu pas comme moi des cris confus et éloignés, une rumeur affaiblie qui vient expirer à mes oreilles ? Par le disque d'or du soleil ! c'est cette ignoble foule de Santa-Maria que mon nom a terrifiée, et qui s'est abîmée sous les débris de l'arène ! Au moins pour la seconde fois je l'ai vue, cette nonne. Qu'elle est belle ! et demain ensevelie à jamais dans le couvent de Santa-Magdalena !... Ô crime ! et je ne la ravirais pas à Dieu !

Et son sourire avait quelque chose d'affreux.

À peine le Gitano achevait-il ces mots que de la tartane s'abattit sur l'eau une espèce de pont flottant et incliné, qui était amarré aux bordages du navire par de longs bras de fer. Le cheval appuya fortement ses pieds de devant sur l'extrémité de ce plancher, et d'un élan vigoureux gagna le tillac, qui s'élevait fort peu au-dessus du niveau de la mer.

L'intérieur de ce bâtiment était tenu avec un soin et une propreté rares, et on ne voyait personne à bord, personne, qu'un gros moine rebondi, vêtu d'une robe bleue et ceint d'une corde ; mais le révérend paraissait être dans un état pénible d'inquiétude et d'angoisse : armé d'une énorme longue-vue, il la braquait incessamment sur l'espace qui sépare Santa-Maria de l'île de Léon, en poussant par intervalles des exclamations, des lamentations et des invocations à attendrir un corregidor.

Mais quand il eut aperçu le Gitano, sa figure prit vraiment une expression à faire pitié ; son front bas et rasé était couronné d'une ligne circulaire de cheveux d'un blond pâle qui semblèrent se dresser de fureur. Il roulait des yeux hagards, et un tremblement convulsif agitait ses lèvres et son triple menton. Enfin, ayant fait évidemment tous ses efforts pour articuler un mot, et ne pouvant y parvenir, il saisit le Gitano par le bras, et du bout de sa longue-vue, qui tremblait dans sa main d'une manière effroyable, il lui désigna un point blanc que l'on apercevait à l'entrée du golfe.

– Eh bien ! qu'est-ce que cela ? demanda le réprouvé.

– C'est... c'est... le... le... garde-côte ! bégaya le moine avec une peine extrême. Et l'on entendait ses dents s'entrechoquer. Et il le regardait, les bras croisés sur sa poitrine haletante.

Le Gitano haussa les épaules, fut s'asseoir sur un bastingage, et se tourna vers Santa-Maria en répétant : « Qu'elle était belle ! »

La longue-vue tomba des mains du moine ; il se frappa le front, eut l'air de se recueillir un moment, essuya son visage inondé de sueur, fit comme un violent effort sur lui-même pour prendre une résolution hardie, et s'adressant au commandant de la tartane, qui paraissait toujours absorbé dans son amoureuse rêverie :

– Réprouvé... renégat... damné, apostat, excommunié... fils de Satan... bras droit de Belzébuth !...

– Eh bien ! dit le Gitano, que ce bouillant exorde avait tiré de ses réflexions.

– Eh bien ! trois fois maudit ! je te somme, au nom du supérieur du couvent de San-Francisco, mon maître et le tien...

– Le mien ! non, moine.

– Mon maître et le tien, de déployer tes voiles et de prendre le large. Ce garde-côte approche, et nous devrions être en vue de Tarifa, si l'enfer ne t'avait pas suggéré la folle pensée d'aller à cette course de taureaux, et de me laisser là tout seul, moi qui n'entends rien à vos manœuvres maudites. Et si l'on t'avait saisi, puisque ta tête est mise à prix !

– Je ne le craignais pas.

– Il ne s'agit pas de toi, par le Christ, mais bien de moi. Si tu avais été arrêté à terre, comment aurais-je fait ici, moi ?

– Que voulez-vous, les distractions sont rares dans notre état ; l'idée de voir cette fête m'a souri, et mon bon ange m'a guidé, mon père !

– Ne m'appelle pas ton père, damné ! Pour celui que tu nommes ton bon ange, par san Juan ! il a le pied fourchu.

– Comme vous voudrez, je n’y tiens pas. Quant à votre sommation, j’en fais cas comme de cela... Et il frappa de sa houssine ses bottes toutes trempées d’eau. Sachez donc que j’attendrai non seulement ce garde-côte, mais encore un autre qui doit arriver de l’est.

– Tu les attendras ! sainte Vierge ! tu les attendras ! ô san Francisco, priez pour moi !

Et après un moment de silence, il s’écria de toutes ses forces :

– En haut le monde ! en haut, mes frères ! Au nom du supérieur de San-Francisco, je vous ord...

– Finissons, moine ! dit le damné ; et il lui mit une main sur la bouche, et de l’autre serra si violemment le bras du tonsuré que le malheureux comprit toute la signification de ce geste, et se jeta sur le pont du navire avec l’expression de cette terreur muette qui nous accable quand nous avons la conviction intime de ne pouvoir échapper à un danger imminent.

Le Gitano sourit de pitié, puis il regarda fixement dans la direction de la baie de Cadix.

– Par les rochers de la Carniole ! tu tardais bien aussi, toi ! s'écria-t-il en voyant le second lougre poindre à l'horizon et s'avancer rapidement. Vous arrivez là comme deux limiers qui traquent une biche dans un hallier ; mais les limiers sont lourds et pesants, tandis que la biche est légère et rusée. Par les yeux bleus de tantôt ! la chasse va déjà commencer, car voici les fanfares.

C'était un des lougres qui assurait son pavillon d'un coup de canon. À ce bruit inattendu, le malheureux moine fit un bond convulsif, souleva craintivement sa tête au-dessus du plat-bord, et apercevant les deux gardes-côtes, la baissa vite et se précipita dans le faux-pont en faisant de nombreux signes de croix.

Le Gitano s'approcha silencieusement de la boussole, compara sa direction avec l'aire de vent, calcula les chances de brise, réfléchit un instant... puis prit un sifflet d'or suspendu à sa ceinture, en fit sortir trois sons aigus, et d'un bond fut sur le bastingage.

À ce signal, dix-huit nègres montèrent silencieusement sur le pont. Un second coup de sifflet avait à peine retenti que la tartane avait gréé et

déployé son antenne, son beaupré et sa trinquette, bordé ses focs, et que le damné tenait la barre du gouvernail. Les deux lougres s'approchaient de chaque côté, et n'étaient pas à une portée de canon de la tartane, lorsque celle-ci vira de bord, passa intrépidement au milieu de ses ennemis en leur envoyant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la Torre, en piquant droit dans le vent. Cette incroyable manœuvre ne pouvait être tentée qu'avec un navire aussi fin voilier et d'une marche aussi supérieure ; or, avant que les deux lougres eussent pris le vent, le Gitano louvoyait déjà sous le promontoire, qui le cachait aux yeux des Espagnols malhabiles qui avaient masqué, et étaient encore occupés à s'orienter. C'est à cet endroit que les habitants de Santa-Maria les perdirent de vue.

À une portée de fusil de la base de ce promontoire s'élevait une chaîne d'énormes blocs de granit qui formaient, en s'avancant dans la mer, les bords escarpés d'un étroit chenal qui serpentait entre eux et le pied de la montagne et n'avait d'issue qu'à travers les brisants les plus dangereux.

Le Gitano avait une telle habitude de ces écueils qu'il s'aventura sans crainte dans cette passe, et après y avoir navigué avec une adresse merveilleuse, il fit carguer toutes les voiles et démâter en larguant les haubans, qui n'étaient pas établis à poste fixe, mais sur des moufles ; de sorte qu'au bout de quelques minutes la tartane, qui tirait peu d'eau, était rase comme un ponton et entièrement cachée par les rochers qui masquaient le canal du côté de la pleine mer.

Là, le sifflet du damné retentit de nouveau, mais à deux reprises différentes, avec des modulations singulières.

Aussitôt on entendit le bruit d'avirons qui battaient l'eau en mesure, et l'on vit sortir de derrière un quartier de roche une tartane en tout semblable à celle du Gitano. À l'arrière était le jeune homme à la douce figure et au menton imberbe qui avait tant étonné le barbier Florès. Le damné lui fit un signe qu'il parut comprendre, car il hala son navire le long des rochers tant qu'il fut sous-venté par la hauteur du cap ; puis, étant parvenu à l'autre extrémité du chenal, après avoir habilement évité une foule de récifs, il prit le vent,

gonfla ses voiles, et débouqua de la passe à l'instant où les deux lougres espagnols doublaient enfin le promontoire. Quand ils aperçurent cette nouvelle tartane, ils firent force de voile, et laissèrent porter sur elle, croyant toujours poursuivre le Gitano.

– Vous êtes de braves chasseurs, disait celui-ci, assis tranquillement sur sa poupe. La biche vous a donné le change, vous êtes sur une fausse voie ; et pendant que ce faon va croiser dans tous les sens pour vous fatiguer et vous entraîner à sa poursuite, la biche mettra bas les riches tissus de Venise, les aciers d'Angleterre et les cuivres d'Allemagne qu'elle tient renfermés dans ses flancs. Allons ! allons, en chasse, et, par cette étoile qui commence à briller, puisse la mienne être heureuse cette nuit, car le soleil baisse !

En effet, déjà le soleil touchait à son déclin, et la mer et le ciel, se confondant à l'horizon enflammé, ne formaient qu'un immense cercle de feu. Le sommet des flots scintillait éclairé par de longs reflets d'or qui venaient s'éteindre dans les ombres que projetaient les grands rochers de la côte. Longtemps on vit la tartane manœuvrer avec

une agilité surprenante pour échapper aux deux lougres. Tantôt elle carguait à demi ses voiles rouges et mettait en travers à la lame. La vague alors la couvrait d'une mousse blanche qui retombait en pluie brillant des nuances diaprées de l'arc-en-ciel, et semblait l'entourer d'une auréole de pourpre et d'azur ; et là, elle attendait ses ennemis, la perfide, en se laissant aller aux ondulations de l'eau... Puis, quand ils approchaient, frémissante sous son gouvernail, elle venait au vent, étendait ses voiles comme de grandes ailes de pourpre, et laissait bien loin derrière elle ces bons bâtiments espagnols qui s'étaient follement flattés de la saisir.

Tantôt, virant de bord et se couvrant tout à coup de pavois et de pavillons de mille couleurs, elle courait elle-même sur les gardes-côtes. Eux se séparaient aussitôt pour la prendre entre deux feux, et se préparaient activement au combat. Mais elle, comme une coquette inconstante et capricieuse, revenait sur ses pas, serrait le vent au plus près, et allait se plonger dans les flots de lumière qui embrasaient l'atmosphère, désespérant ainsi ces honnêtes gardes-côtes, qui venaient en-

core de faire une tentative inutile. Enfin, elle usait de la supériorité de sa marche et de sa manœuvre pour réussir à fatiguer les deux lougres, et à les entraîner avant la nuit loin de l'endroit où le Gitano comptait opérer son débarquement.

Or, la maudite remplit si bien ses instructions, que peu à peu les trois navires se voilèrent de vapeur, s'enfoncèrent dans la brume et disparurent tout à fait quand le soleil ne jeta plus qu'une lueur sombre et rougeâtre, et que les étoiles commencèrent à briller.

En ce moment, le Gitano, penché sur l'avant de sa tartane, écoutait d'une oreille attentive un bruit cadencé qui résonnait lourdement comme le pas de plusieurs chevaux.

– Enfin ce sont eux ! s'écria-t-il.

CHAPITRE V

Le blasphème

N'es-tu donc rien qu'un moine pleureur ?

Jules Janin, *Confession*.

On ne pouvait descendre du sommet de la montagne de la Torre que par un étroit sentier taillé dans le roc, qui faisait une foule de détours. La pente du chemin était ainsi moins rapide, mais il fallait beaucoup de temps pour arriver jusque sur la grève.

À l'entrée de ce sentier parut un homme à cheval, que l'on distinguait difficilement à la pâle lueur du crépuscule ; il s'arrêta court, sembla con-

férer un moment avec ses compagnons, sans doute cachés par quelques aloès, puis jeta en l'air un cigarito allumé, qui décrivit un léger sillon de feu.

Quand le même signal fut parti de la tartane, cet homme continua sa marche, suivi d'une douzaine d'Espagnols aussi à cheval, qui s'avancèrent avec précaution au milieu des nombreuses rampes de cette route difficile. Les uns portaient un *sombrero*, les autres une résille ou un simple mouchoir de couleur tranchante dont les bouts flottaient sur leurs épaules ; mais tous avaient ce teint hâlé, ces traits durement caractérisés, enfin l'aspect peu rassurant qui distingue les contrebandiers de terre qui exploitent le littoral de l'Andalousie. Leurs chevaux étaient chargés de deux larges coffres recouverts de toile goudronnée d'une légèreté extraordinaire, mais tellement spacieux que le cavalier ne pouvait monter que sur la croupe, où il s'asseyait à peu près comme un timbalier derrière ses timbales. En outre, des peaux de mouton entouraient les sabots de leurs montures ; de sorte qu'il était impossible de les entendre quand elles marchaient au pas.

Arrivé sur la grève, à deux portées de fusil de la tartane, le chef de cette petite troupe arrêta son cheval, et se retournant vers ses compagnons :

– Par la châsse de mon patron ! – il ôta son chapeau –, mes fils, à la clarté de la lune qui se lève, je ne vois sur le pont du navire que le maudit avec sa toque et sa plume blanche.

UNE VOIX. – Où est donc le frère ?

UNE AUTRE. – Si le frère n'est pas présent, pas un réal de ces marchandises n'entrera dans mes coffres. Dieu me sauve ! mais le supérieur du couvent de San-Juan a bien tort d'employer un pareil mécréant pour débarquer sa contrebande, et quoiqu'il y ait un moine pour la bénir et effacer les griffes de Satan, m'est avis que tôt ou tard nous serons punis de nos trafics avec un excommunié. *Amen !*

LE CHEF. – Et crois-tu que je ne craigne pas comme toi la colère de la sainte Vierge en touchant des marchandises qui, par saint Jacques ! sentent plutôt le soufre que le buis béni ?

UN PHILOSOPHE, *qui avait été cuisinier d'un Cortès.* – Mais songez donc, compère, songez

donc que dans toutes les *tiendas* de la route on vous les échangera contre de bons quadruples, sans flairer si elles sentent le soufre ou le béni !

LE CHEF. – Tais-toi, impie !

LE PHILOSOPHE. – Et c'est vrai, après tout, ce ne sont pas les simagrées du révérend qui ôteront l'odeur, si odeur il y a ; qu'il me les donne endiablées, mais à meilleur marché, et moi, j'en fais mon affaire ; car mon avis serait...

– *Ave, Maria purissima !* plaignez le blasphémateur, dirent les contrebandiers en se signant et en frémissant d'horreur. Plusieurs fervents catholiques cherchèrent même leurs couteaux.

Le Gitano, ne concevant rien à ce retard, réitéra le signal accoutumé, et l'on vit briller un nouveau sillon de feu.

– Que de temps perdu ! dit le philosophe. Et il s'avança dans l'eau jusqu'à portée de voix de la tartane : Seigneur damné, seigneur maudit, s'écria-t-il d'un air bouffon, avez-vous donc oublié que ces saintes gens n'approcheront pas si le révérend, par sa présence, ne rassure les consciences

timides de ces agneaux ? Et il rejoignit le gros de la troupe qui le maudissait.

Le Gitano se frappa le front et donna un léger coup de sifflet. « Le frère ! » dit-il à un nègre qui se montra à l'entrée du panneau. Le Noir disparut, et revint seul un instant après en faisant un signe de tête négatif. Eh bien, qu'on le hisse !

Le nègre alors, avec une promptitude admirable, leva une antenne, y établit une poulie et une corde, descendit dans le faux-pont, et trois minutes après on vit le révérend s'élever majestueusement au milieu de l'ouverture qui conduisait à la cale, planer un instant au-dessus de la tartane et, abaissant son vol audacieux, prendre terre à côté du damné, qui le débarrassa officieusement des sangles et des cordages dont on avait entouré ce nouvel Icare.

En voyant l'ascension du moine, les contrebandiers, qui attendaient sur la grève, avaient crié *Gloria in excelsis*, et s'étaient agenouillés, croyant que c'était un miracle ; mais le philosophe rit beaucoup de leur simplicité.

Quand le nouvel Icare fut debout, il toisa le Gitano de l'air le plus digne et le plus méprisant qui lui fût possible, à peu près comme un martyr regarde son bourreau.

LE GITANO. – Excusez-moi, mon père, si je vous ai fait aider à monter ; mais ces honnêtes contrebandiers attendent impatiemment que vous exerciez votre saint ministère.

Et il lui montra le groupe, qui observait attentivement ce qui se passait à bord.

LE MOINE. – De combien de charité chrétienne faut-il que je sois doué pour consentir à passer des jours entiers avec un apostat, un réprouvé de ton espèce, et tout cela pour épurer tout ce que ton hérétique et satanique contact a souillé ! afin que des chrétiens puissent se servir de ces marchandises sans redouter la colère du ciel !

LE GITANO. – Que voulez-vous, mon père ? votre supérieur me paye bien et m'emploie pour débarquer les objets de contrebande dont est gorgé son couvent ; il m'emploie, parce qu'il sait que personne mieux que moi ne connaît les détours et les passages de cette côte, et que, si je suis pris, il

ne sera compromis en rien, vu la sentence de mort qui pèse sur moi... Mais anathème, comme vous dites, anathème ! je suis maudit. On le sait... et comme même les contrebandiers espagnols sont trop religieux pour acheter quelque chose qui ait été touché par un excommunié, on vous envoie afin de bénir ces riches étoffes, ces brillants aciers, afin de mettre la conscience des acheteurs en repos et de trouver un débouché aux ballots de votre digne supérieur. Enfin, en diminutif, nous sommes Dieu et le diable.

LE MOINE. – Misérable !... renégat !... mécréant !

LE GITANO. – En outre, vous faites un honnête commerce avec ces bonnes gens, car vous leur vendez un peu bien cher vos bénédictions et vos exorcismes, qui, entre nous, ne rendent ni la soie plus serrée, ni l'acier plus flexible.

LE MOINE. – Fils de Satan ! infâme damné !

LE GITANO. – Mais comme votre gracieux souverain paralyse toutes les industries, et qu'il prohibe ce qu'il empêche de fabriquer, la contrebande devient indispensable ; les moines

l'exploitent avec Gibraltar, et l'Espagnol paye double ce qu'il pourrait fabriquer chez lui. Je trouve cela, moi, du dernier bouffon.

LE MOINE. – Exécrable réprouvé ! je...

LE GITANO. – Assez, moine, ces gens t'attendent ; va faire ta besogne, car le temps se couvre et la nuit s'avance.

– Chien maudit ! ma besogne !... ma besogne !... murmurait le moine en gagnant le rivage au moyen d'un pont jeté de la tartane, et sur lequel le Gitano était aussi descendu, monté sur son petit cheval qu'on avait hissé de la cale de la même manière que le révérend, ce dont le moine maugréa d'autant.

Pendant que le Gitano s'occupait à faire débarquer les marchandises, le révérend s'était approché des contrebandiers. « La paix soit avec vous ! mes frères », leur dit-il.

En baisant le bas de sa robe ils répondirent : « *Amen !* »

LE MOINE. – Vous voyez, mes fils, combien votre salut m'est cher, et...

LE PHILOSOPHE. – C'est-à-dire : nous est cher... à nous. Mais fasse Dieu que ce capital, placé ici-bas en *Oremus*, nous rapporte là-haut la vie éternelle !

– Silence ! l'hérétique ! crièrent-ils.

Le moine fit un geste de mépris et continua :

– Combien votre salut m'est cher !... car je m'expose à passer des jours entiers avec ce fils de Satan pour que Dieu ne s'irrite pas de vos relations avec lui.

– Et pour débiter votre pacotille, repartit l'incorrigible philosophe.

– Aussi nous vous bénissons, mon père, crièrent les autres contrebandiers à haute voix, afin d'étouffer cette impertinente interruption.

LE MOINE. – Jésus ! mes fils, je gémissais comme vous que cette tartane soit commandée par un renégat ; mais ce renégat est le seul homme, c'est-à-dire le seul mécréant qui connaisse bien cette côte. Hélas ! hélas ! que ne se présente-t-il un chrétien !

– Écoutez, mon père, dit le marin qui avait souffert de la distraction de Florès, l'homme à

l'évacuation sanguine, enfin ; écoutez, mon père, est-ce une bonne action que de délivrer la terre d'un païen ?

– On obtient le ciel, mon fils !

– Merci, mon père.

Et il s'éloigna.

En ce moment, le Bohémien était descendu de son cheval, et restait absorbé dans ses réflexions, tandis que ses Noirs finissaient le débarquement. Son fidèle Iskar jouait sur la grève et baignait sa longue crinière, lorsque tout à coup il bondit et poussa un hennissement qui fit brusquement retourner son maître et le tira de sa rêverie.

À ce moment, le couteau du marin était levé sur la poitrine du Gitano : ce dernier saisit l'assassin à la gorge avec tant de promptitude et de force qu'il ne put jeter un cri. Le couteau lui tomba des mains ; ses yeux roulèrent dans leur orbite et ses doigts se roidirent ; puis peu à peu ils s'assouplirent, ses bras s'allongèrent le long de son corps, ses jambes s'affaiblirent, et il tomba étranglé. Ses compagnons crurent qu'on retournait un ballot.

– À genoux ! mes fils, dit le moine aux contrebandiers. Ils s’agenouillèrent, moins le philosophe, qui regardait la lune en sifflant l’air de la *Tragala*.

Alors le moine, armé d’un goupillon, s’approcha des ballots et en fit le tour en disant : « Arrière, Satan, arrière ! et que ce signe de rédemption purge ces marchandises de la souillure que l’hérésie y a imprimée. Arrière, Satan, arrière ! »

Et il répandit des flots d’eau bénite sur les caisses.

– Il les mouille trop ; il va les avarier, dit le philosophe.

– Silence ! cria-t-on tout d’une voix.

– Arrière, Satan ! dit encore le moine. Maintenant, mes frères, vous pouvez toucher à ces objets.

Les contrebandiers l’entourèrent avec empressement, et il tira un long papier de sa ceinture.

– Ces six ballots, mes fils, sont des soieries vénitiennes dont vous pouvez voir les échantillons

à la lueur de ce falot. Voyez quelles riches couleurs ! comme ce tissu est serré et moelleux ! Nous les mettrons à deux quadruples la barre, mes fils !

– Oh ! mon père !

– Mais elle est sainte et bénie, mes fils !

– Par les cornes de Satan ! l'estampille de la douane du ciel nous coûte plus cher que celle de Cadix, s'écria le maudit philosophe.

– Tais-toi, misérable ! dit le moine.

– Mais, révérend, deux quadruples !...

– C'est donné, mon cher fils. Elle les coûte au supérieur.

Et la discussion allait s'entamer, si, du haut du sentier, un homme ne fût accouru dans la plus grande agitation : c'était le pêcheur Pablo.

– Par la Vierge, fuyez ! s'écria-t-il ; fuyez ! les habits de cuir sont sur mes pas ; nous sommes trahis par le marin Punto. Il a indiqué le lieu du débarquement à l'alcade de Vejer ; il a promis de tuer le Gitano ; il a promis d'augmenter encore le désordre où vous jetterait sa mort, en larguant les amarres de la tartane pour donner le temps aux

douaniers d'arriver et de vous couper toute retraite.

– Mort ! mort à Punto !

Et les couteaux luisaient.

– Ce n'est pas tout, ajouta-t-il ; les crimes et les profanations du maudit retomberont sur vous, et monseigneur l'évêque a ordonné de vous traquer et de vous tuer comme des loups de la Sierra, pour vous être joints à un excommunié.

– Le saint pasteur change ses brebis en loups ? Quel miracle ! ajouta le philosophe.

– Ainsi, fuyez !... fuyez !... point de quartier pour vous.

– Mort à Punto le traître ! mort !

Et tous les couteaux le cherchaient.

– C'est fait, dit le Gitano en poussant du pied le cadavre. Ainsi, chargez vos marchandises en toute hâte, car la mer monte, le ciel se couvre de nuages ; et si une fois vous avez vu briller là-haut les carabines des habits de cuir, ce sera à choisir entre le feu et l'eau, mes fils.

Puis il donna un coup de sifflet prolongé, et tous les Noirs, ayant regagné la tartane, retirèrent le pont et se halèrent au long des rochers qui formaient le bord opposé du chenal. Le damné resta sur la grève, monté sur son fidèle Iskar.

– Je le disais toujours au supérieur, criait le moine : Prévenez monseigneur l'évêque que le damné est à votre solde, et les poursuites seront dirigées en conséquence. Point... Il a voulu le lui cacher, et voici ce qui arrive.

Et s'adressant au Gitano avec inquiétude :

– Mais pourquoi fais-tu éloigner ton navire, le regagnerons-nous donc à la nage ?

– À quoi bon ce navire, maintenant, mon père ? Je ne puis sortir avec le flot au milieu de ces brisants.

– Mais au moins nous y serions en sûreté, dans le cas où les douaniers descendraient ce chemin pour nous surprendre ; et, par le Christ ! ils ne pourraient approcher de la tartane à travers ces vagues et ces roches. Fais donc mettre le pont à terre.

Le Gitano fit en souriant un geste négatif qui terrifia le moine.

Les contrebandiers n'avaient pas pris part à cette discussion, tant ils étaient empressés d'emballer en toute hâte les marchandises qu'ils comptaient avoir à bien meilleur marché, grâce à cet événement. Le philosophe surtout chargeait son cheval de telle sorte que le malheureux animal ployait déjà sous le faix ; et pourtant le philosophe entassait toujours ballot sur ballot, disant tout bas : « Une fois sur la route de Vejer, il faudra que Dieu te prête les ailes d'un séraphin pour me rejoindre, moine. » Et son cheval portait au moins un tiers de la cargaison de la tartane.

– Ah ! j'y suis, dit le moine, que le signe de tête du Gitano avait beaucoup effrayé, j'y suis : le seigneur capitaine reste avec nous, parce qu'il connaît une secrète issue qui peut nous aider à sortir de cette anse sans remonter ce sentier, aussi haut que l'échelle de Jacob. Le seigneur capitaine me l'a dit cent fois, je me le rappelle maintenant.

En achevant ces mots, ses dents s'entrechoquaient ; il était aussi pâle qu'un cadavre, et pourtant il tâcha de grimacer un sourire

en regardant l'excommunié de l'air le plus humble et le plus affable.

La figure du Gitano prenait une expression équivoque, lorsqu'à la lueur d'une fusillade qui partit du haut de la montagne on aperçut les gardes-côtes qui se développaient et prenaient position. Tout espoir de retraite était perdu de ce côté.

– Sainte Vierge ! sauvez-nous, monsieur le capitaine, dit le moine ; le passage ! Seigneur Dieu ! indiquez-nous le passage !

– Le passage ! répétèrent les contrebandiers avec effroi, sans savoir ce dont il s'agissait.

– Quel passage ? demanda le Gitano ; mais vous rêvez, mon père, et je crains que vous ne fassiez un mauvais songe ; car les habits de cuir commencent à descendre, et les balles sifflent. Tenez !...

– Mais, mon Dieu ! vous m'avez dit qu'il y avait au milieu de ces rocs une issue cachée qui rejoignait la côte, une issue qui pouvait nous donner le moyen de sortir de cette anse fermée que la mer gagne déjà, et des rochers partout !... Sainte

Vierge ! partout des rochers à pic ! s'écria le moine désespéré, en regardant au-dessus de sa tête.

– Partout des rochers à pic ! répéta le Gitano.

– Allons, révérend, un miracle, c'est le moment, dit le philosophe, qui regardait d'un œil de douleur son cheval si richement chargé.

Plusieurs coups de feu partirent de nouveau du sommet de la montagne, mais les balles tombèrent mortes ; car les douaniers n'approchaient que lentement et étaient encore fort éloignés, à cause des nombreux détours que faisait le sentier. La lune brillait au milieu d'un beau ciel, et sa douce clarté éclairait ce curieux tableau dans tous ses détails.

– Que j'aime une belle nuit d'été ! dit le Gitano ; les fleurs s'épanouissent pour aspirer la fraîcheur de l'air, et leur parfum vous arrive plus suave. Tenez ! mes frères, sentez-vous la bonne odeur des aloès et des caïtiers ?

Une nouvelle fusillade interrompit cet inconvenant monologue ; mais, cette fois, un contrebandier tomba.

– Au nom du Christ ! tu dois nous sauver ; au nom de Dieu, je te l’ordonne ! cria le moine au Gitano, en lui montrant le ciel.

Ce mouvement fut beau, mais il ne produisit aucun effet, car le Gitano répondit en riant :

– Au nom de Dieu, de Dieu !... y pensez-vous, mon père ? Ne plaisantez donc pas. Le moment est grave ! grave !... voyez plutôt ce chrétien qui se tord et perd son sang.

Au rire effrayant du damné se joignit le bruit de la mer, qui montait, montait, et venait à chaque instant battre et rétrécir l’étroit espace où se pressaient ce petit nombre d’hommes.

Les Espagnols se signèrent en frémissant. Un d’eux arma son escopette, et la dirigea sur le Gitano. Le moine se précipita à temps.

– Malheureux ! lui seul peut nous sauver ; lui seul connaît ce passage !

Voyant cette démarche hostile, le Gitano était entré dans la mer, qui s’élevait jusqu’au poitrail de son cheval.

– Voici les douaniers qui descendent les dernières rampes, mes fils, et vous savez que mainte-

nant les balles comptent, cria le maudit en montrant le contrebandier blessé à mort.

Les Espagnols se jetèrent alors aux pieds du moine :

– Mon père, priez pour nous !

Et le moine et eux se prosternèrent en criant :

– San Juan, san Juan ! priez Dieu pour nous !

Et ils se frappaient la poitrine, tandis qu'à la lueur de la fusillade on voyait le Gitano à cheval les dominer de toute sa hauteur, et cette figure étrange, dont la nuit semblait doubler les proportions, se dessinait en noir avec de vifs reflets couleur de feu sur une pluie d'écume éblouissante de blancheur.

Plusieurs coups de feu retentirent encore ; un second contrebandier tomba, et l'on entendit les commandements des officiers gardes-côtes.

La frayeur du moine était à son comble ; il se traîna jusqu'au bord de la mer, et là, les genoux dans l'eau, il cria au Gitano avec l'accent de la plus profonde terreur :

– Sauve-moi ! sauve-moi !

Et il pleurait, le moine !

– Par l'âme de ton père, sauve-nous ! nous te donnerons de l'or, de l'or à remplir ta tartane ! hurlèrent les contrebandiers.

Et ils l'implorèrent à mains jointes, tandis que trois d'entre eux se raidissaient dans les dernières convulsions de l'agonie.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya le moine.

Et il se tordait les bras, et il se roulait sur la roche ensanglantée.

– Dieu est sourd ! dit le Gitano ; invoque Satan.

Et il rit !

– Arrière, arrière, blasphémateur ! répondit le frère en se relevant avec effroi.

Mais la mer gagnait tellement, que les lames venaient briser à leurs pieds et les couvraient d'écume.

– Invoquez Satan, et je vous sauve. Derrière ces rochers est une issue secrète masquée par une pierre motivante : elle vous mettra à l'abri des gardes-côtes. Il est temps encore, car maintenant

l'escarpement vous cache à leurs yeux, reprit le Gitano, qui était à flot avec son cheval.

Et les contrebandiers interrogeaient chaque roche avec désespoir, et le moine, les yeux fixes, la figure livide, fit un nouveau mouvement d'horreur en pensant à la proposition du maudit... Puis pourtant il parut faiblir.

Et ceci est concevable, car en ce moment, quoiqu'on ne vît pas les douaniers, on entendait le bruissement de leurs armes et le craquement des batteries qu'on armait.

– Eh bien ! dit le moine en délire, eh bien ! Satan, sauve-nous ! car tu n'es, tu ne peux être que Satan.

– Oui, Satan, sauve-nous ! crièrent les Espagnols avec un accent de terreur indéfinissable.

Et, haletants, les yeux fixes et étincelants, ils attendaient.

.....

Le Gitano haussa les épaules, tourna la tête de son cheval du côté de la tartane, et la gagna à la

nage au milieu d'une grêle de balles, en chantant cette vieille romance mauresque d'*Hafiz* :

– Oh ! permets, charmante fille, que j'enveloppe mon cou avec tes bras, etc., etc.

Les contrebandiers restèrent anéantis.

.....

– Feu ! par saint Jacques, feu ! Tirez sur le cheval et sur la plume blanche, c'est le bandit lui-même, criait l'officier, que l'on distinguait parfaitement, car sa troupe s'était arrêtée à l'avant-dernière rampe pour se former en un peloton épais qui faisait un feu nourri et continu sur le reste des contrebandiers.

Or, ce qui restait de ces négociants sans patentes n'avait qu'à choisir entre le feu et l'eau, comme avait dit le Gitano.

– Feu ! feu sur ces mécréants ! répétait l'officier pour stimuler sa troupe ; monseigneur l'évêque a promis des indulgences pour ce carême, et puisque le chef nous échappe, écrasons le reste de sa bande. Feu !...

– Mais, capitaine, je vois un moine...

– Infâme, impie déguisement ! Feu sur l'apostat !

– Par san Pedro ! feu donc. À vous, mon révérend.

Le moine reçut le coup dans la poitrine, et tomba à genoux. Ils ne restaient plus que deux, lui et le philosophe, blessé aussi. Les autres avaient été ou tués ou noyés en voulant gagner la tartane au milieu des brisants, ou entraînés par les lames, qui devenaient affreuses.

– Mes fils ! criait le frère, je suis un moine de San-Juan, envoyé par mon supérieur ; pitié ! au nom du Christ, pitié !

Et il se cramponna aux pointes aiguës du rocher.

– Ce qui fait, balbutia le philosophe en recevant une seconde et mortelle blessure, que si j'avais à croire en quelque chose, je ne croirais ni à Dieu ni au diable, car j'ai essayé de tous les deux, et... je...

Ses bras s'ouvrirent. Il lâcha le morceau de granit qu'il étreignait avec force, écarquilla les yeux... et disparut.

– Grâce ! grâce ! mon Dieu ! je me noie ! hurla le moine qui se débattait sous une lame.

Il mordait le roc.

– Comment ! dit l'officier, l'impie vit encore ! feu donc, par saint Jacques !

Trois coups de carabine partirent à la fois ; la robe bleue du révérend flotta un instant, et l'on ne vit plus rien, rien... ni chevaux, ni hommes, ni moine ! rien que des vagues écumantes, qui avaient déjà envahi la première rampe du sentier, et venaient déferler à grand bruit sur la seconde.

Le Gitano seul avait échappé.

– Par le Christ ! sa tartane va se briser contre les écueils, cria l'officier. Dieu est juste ; et puisqu'il sort du chenal contre la marée, sa perte est certaine.

En effet, le damné louvoyait intrépidement dans cette passe, que la fureur des lames devait rendre impraticable.

CHAPITRE VI

La Monja, la nonne

Ah ! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
Et les austérités de ce sombre couvent
D'un regret criminel ne m'ont point préservée :
En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.

Delphine Gay, Madame de La Vallière.

Certes, si j'étais nonne et que j'eusse à choisir un couvent, je choiserais celui de Santa-Magdalena ; c'est un digne couvent triste et sombre, placé sur le bord de la mer, à sept lieues de Tarifa. Au nord, l'Océan, qui vient battre ses murailles ; au sud, des lagunes impraticables ; à

l'ouest, des rochers à pic ; mais à l'est... oh ! à l'est, une belle prairie toute verte, traversée par un petit ruisseau qui fait mille détours et brille au soleil comme un long ruban argenté ; sans compter les violettes et les clématites qui parfument ses bords ; sans compter les palmiers aux longues flèches et les amandiers qui l'ombragent. Et puis, au milieu de la plaine, le charmant petit village de Pelleta, avec son haut clocher, grêle et élancé, ses maisons blanches et son bouquet d'orangers et de jasmin. Et puis encore à l'horizon les montagnes brunes de Medina, dont le versant est couvert d'ifs et d'oliviers...

Je vous le répète, si j'étais nonne, je ne choiserais pas d'autre couvent que le couvent de Santa-Magdalena.

Et les jours de fête donc ! on vient danser presque sous ses murs, et vous m'avouerez que pour une pauvre recluse c'est plaisir que d'entendre le roulement enivrant des castagnettes qui bruissent sous les doigts agiles des Andalous... et de voir les poses lentes et tranquilles du boléro ; le *majo* poursuivre sa *maja*, qui le fuit et l'évite... puis se rapproche et lui jette un bout de son

écharpe qu'il baise avec transport, et dont il s'entoure d'une main, tandis que de l'autre il fait résonner ses castagnettes d'ivoire !

Agitez, agitez vos castagnettes, jeunes garçons, car la *cachucha* remplace le boléro. La *cachucha* ! voilà une vraie danse andalouse ! une danse bruyante et animée, preste et lascive. Allez... allez... liez un bras amoureux à la taille de votre maîtresse, et entraînez-la rapide et frémissante au bruit de l'instrument sonore. Allez... son sein palpite, son œil brille, le vent soulève son épaisse chevelure noire et effeuille sa guirlande de fleurs ; puis vous murmurez à son oreille : « Mon amour... qu'il me serait doux de respirer ce soir près de toi l'odeur des amandiers... » Et elle s'est élancée plus vive, et son bras vous a étreint si fortement que vous avez senti son cœur bondir sous sa mantille.

Va, ne crains rien, bonne fille, ta mère n'a rien entendu, et ce soir, après la prière, quand ton vieil aïeul t'aura baisée au front, tremblante, inquiète, tes petits pieds effleureront le gazon, tu t'arrêteras vingt fois, respirant à peine. Enfin, tu t'assoiras, palpitante, au pied de ce bel amandier en fleur,

dont les feuilles luisantes refléteront la douce clarté de la lune. Là, tout à coup, deux grands bras viendront t'envelopper. Eh ! sainte Vierge ! quel courage ! brave fille, tu n'auras pas peur !

Mais le son des castagnettes est moins éclatant, le soleil se couche, la *cachucha* tournoyante a cessé, les jeunes filles regagnent leur village, et rient, et chantent en arrondissant derrière leurs oreilles les boucles soyeuses de leurs cheveux humides.

Maintenant ne direz-vous pas comme moi que c'est un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena ; car, enfin, figurez-vous une pauvre jeune fille enfermée là avec ses dix-huit ans ses yeux noirs, et son cœur espagnol qui bat sous son scapulaire.

D'abord, à matines, c'est une longue prière dans une église sombre et glacée ; et puis les vêpres, et puis la messe, et puis l'*Angélu*s, et puis le salut, et puis que sais-je, moi ? Pour distraction, deux heures de promenade dans le jardin du vieux cloître. Vous savez, un jardin de cloître ? de grands chênes noirs et silencieux, un gazon rare

encadré dans des bordures de buis, et du soleil à midi : voilà tout.

Aussi avouez que lorsqu'un jour de fête on a pu s'échapper un moment de l'église pour venir dans sa cellule, le cœur bat d'aise et de joie !

On entre, on ferme soigneusement sa porte, et l'on est chez soi. Chez soi ! comprenez-vous ce mot ? quatre murs nus, mais ils sont blancs ; un crucifix d'ébène au-dessus d'une petite table de noyer, mais elle est couverte de fleurs ; une fenêtre grillée, mais elle donne sur la prairie verte ; un lit étroit et mince, mais on y rêve. Franchement, avec toutes ces richesses et vos souvenirs de petite fille, envieriez-vous le sort de la *camarera mayor* de la reine de toutes les Espagnes ?

Eh bien, pourtant, une jeune fille est là, seule ; le crucifix, la petite table, la fenêtre, le lit, le parfum doux et faible, rien n'y manque : et elle ne regarde ni la prairie, ni la danse, ni le soleil qui se couche étincelant.

Son front est caché dans ses mains, et des larmes roulent sur ses doigts déliés.

Elle lève la tête : c'était la Monja qui assistait à la course de taureaux.

Elle n'était plus brillante de satin et de pierres comme le jour où elle avait dit adieu au monde. Oh ! non ; une large robe de bure ensevelissait sa jolie taille comme dans un linceul, ses grands cheveux noirs étaient coupés et cachés par un bandeau de toile qui dessinait l'ovale de son front blanc et candide, et retombait de chaque côté de ses joues. Mais qu'elle était pâle, bon Dieu ! ses yeux bleus si doux et si purs sont entourés d'un léger cercle noirâtre, où des veines d'azur sillonnent cette peau délicate et rosée.

– Mon Dieu, pardon ! pardon ! dit-elle, et elle se jeta à genoux sur la pierre.

Quelque temps après elle se releva les joues pourpres, les prunelles étincelantes :

– Fuis... fuis... dangereux souvenir ! s'écria-t-elle en se précipitant à la fenêtre. Oh ! de l'air, de l'air, je brûle ! Oh ! je veux voir le soleil, les arbres, les montagnes, cette fête, ces danses. Oui, je veux voir cette fête, être absorbée tout entière par ce spectacle bruyant. Heureux !... heureux sont-ils !

Bravo ! jeune fille ; quelle légèreté ! quelle grâce ! que j'aime la couleur de ta basquine et les tresses de ton réseau ! Que j'aime cette fleur bleue dans tes cheveux blonds ! Mais tu te rapproches de ton danseur... Il est beau, ses yeux se fixent sur les tiens avec amour... *Lui* aussi avait un doux regard, mais...

Et elle cacha sa tête dans ses mains, et elle se tut ; car son cœur battait d'une force à rompre sa poitrine. Puis, reprenant et parlant avec vitesse, comme si elle eût voulu échapper à un souvenir qui l'oppressait :

– Comme le soleil se couche radieux et brillant ! Jésus ! quel beau nuage de pourpre aux reflets d'or ! que sa forme est bizarre et changeante ! Tout à l'heure c'était une élégante tour mauresque aux mille créneaux, maintenant c'est presque un globe de feu ; mais ses contours varient encore, ils se découpent plus arrêtés. Santa Carmen ! on dirait une figure humaine. Oui... ce large front... et... cette bouche... Oh ! non... si... Jésus... il *lui* ressemble !

Et, haletante, elle était à genoux, les mains jointes, dans une sorte d'extase, devant cette

image fantastique qui se voila de vapeur, s'effaça peu à peu, et disparut tout à fait.

Quand elle ne vit plus rien qu'un horizon enflammé, elle se releva dans un violent paroxysme, et se jeta sur son lit en gémissant.

– *Lui...* toujours *lui...* *lui* partout ! s'écria-t-elle avec un geste de désespoir. Horreur ! quand je me prosterne devant ton image sacrée, ô Christ ! tes traits divins s'effacent... et c'est *lui* que je vois ! *lui* que j'adore !... Si, muette et confuse, je veux écouter avec recueillement la supérieure faire une sainte lecture, eh bien, sa voix semble s'affaiblir et s'éteindre, et c'est *lui* que j'entends ; car le son harmonieux de ses paroles vibre toujours dans mon cœur... Horreur ! enfin, si je me traîne repentante au tribunal de Dieu, là, c'est encore *lui...* car mon amour est le seul crime dont je puisse m'accuser.

Elle se prit à pleurer.

– Un crime ! est-ce bien un crime ? Ô ma mère, si tu n'étais pas morte, tu serais là ; j'aurais ma tête sur tes genoux, toi... ta main dans mes cheveux encore longs et bouclés ; et tu

m'apprendrais si c'est un crime, car je te dirais tout. Vois-tu, ma mère, on m'avait assuré que je devais être heureuse au couvent, mais que pour cela il fallait quitter le monde ; j'ai dit oui, car alors je ne savais pas qu'un jour le monde... ce serait *lui*. Et puis on m'a faite belle, on m'a parée comme une sainte, et on m'a menée à une fête où un taureau a tué deux chrétiens, m'a-t-on dit, car je m'étais cachée dans le sein de la supérieure tout le temps de cet horrible spectacle... Mais tout à coup un cri d'étonnement a retenti, et j'ai soulevé la tête : c'était... c'était *lui*. Oui, il a fixé sur moi un regard... qui me tuera ; et il m'a dit la première fois... oh ! je l'entends encore : *Pour vous, señora, et en l'honneur de vos beaux yeux, bleus comme l'azur du ciel*. Puis, rapide, il s'est élancé... et j'ai frémi malgré moi... La seconde fois, il m'a dit avec la même voix, avec le même regard, en me souriant et me saluant de sa main droite : *Pour vous encore, señora, et en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan*. Et, avec intrépidité, il a attendu le monstre dont les cornes étaient teintes de sang humain, et il l'a abattu à mes pieds... Moi, l'effroi m'avait saisie, j'ai jeté mes mains en avant, tant je craignais pour

lui ; car il me semblait que, s'il avait été blessé, je serais morte de sa blessure. Alors, *lui* a pris ma main, oh ! bien malgré moi, ma bonne mère... et l'a baisée là, oui, c'est là... Vois... mes lèvres en ont rougi la place.

Et ses yeux se fermèrent. Elle s'appuya sur son chevet, et continua à voix basse et en mots entrecoupés :

– Et peut-être tu me dirais, ma mère : « Ma Rosita, tu l'aimes donc bien ? Allons, vous serez fiancés, et Dieu vous bénira. – Oh ! oui... fiancés... Voilà mon fiancé ; qu'il est beau !... Des fleurs... partout des fleurs... Voici mes compagnes en longs voiles blancs... le son grave de l'orgue... et la foule qui répète comme moi : "Qu'il est beau, son fiancé !" Ah ! voici le vieux prêtre ; sa main tremble en nous unissant : il est à moi ! c'est mon époux ! c'est mon époux !... Oh ! ma mère, reste... Tu me laisses ? – Ton époux est avec toi, mon ange ! – Ma mère ! ma bonne mère ! »

Heureuse fille, elle dormait.

N'est-ce pas, je le répète, un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena ?

CHAPITRE VII

Le levante

... La muerte !!

La mort !!

Don Quijote.

Le levante est un vent d'est ; lorsqu'il souffle il fait pâlir les marins les plus intrépides. Ce n'est pas une de ces innocentes brises qui soulèvent des vagues hautes comme des montagnes, non ; la mer ne s'élève que fort peu ; car telle est la force du levante qu'il refoule les flots, qu'il les nivelle par la puissance de pression qu'exerce la colonne d'air sur la surface de l'eau.

Mais aussi il faut que le timonier veille à la barre, sainte Vierge ! qu'il y veille bien, s'il ne veut pas voir le navire disparaître en tournoyant dans une rafale !

Après cela le soleil brille, le ciel est beau, d'un bleu magnifique, avec de jolis nuages d'un rose vif, qui sont du plus charmant effet.

Les navires d'un tonnage élevé, tels que vaisseaux, frégates et corvettes, tout en manœuvrant avec prudence, ont pourtant encore à craindre de ces coups de vent ; mais les goélettes, tartanes, sloops ont toutes les chances possibles pour périr, par leur grande propension à *engager*, ces bâtiments étant, comme on dit, essentiellement *canards*.

Si le danger est grand pendant le jour, la nuit il devient immense, surtout lorsqu'on louvoie près des côtes, qui sont loin d'être saines, et entourées de courants de quatre à cinq nœuds de vitesse.

Or il faisait nuit, et le levante, qui soufflait sur la côte de la Velda, hérissée de rochers, était un peu plus violent qu'il ne fut lors du mémorable coup de vent de 97, qui fit sombrer la totalité des

vaisseaux mouillés dans la rade de Cadix : on le sait, tout périt, corps et biens.

C'était enfin un de ces braves coups de vent pendant lesquels les matelots sont livides et croient en Dieu.

Les étoiles flamboyaient, et les vagues, en se choquant, dégageaient tant de lueurs phosphorescentes que cette vaste plaine, d'un noir sourd, était presque éclairée par des milliers d'étincelles bleuâtres, et vraiment, sauf le levante qui mugissait plus fort que le tonnerre, c'était un beau spectacle.

Les deux sloops gardes-côtes qui avaient donné la chasse à la tartane sosie du Gitano tourbillonnaient sur ce gouffre béant.

Ils avaient dégréé leurs huniers, leurs focs, leur grand-voile, et fuyaient vent arrière sous leur misaine au bas ris ; on avait amarré la barre du gouvernail, et les soixante-trois hommes qui composaient les deux équipages étaient fort occupés dans le faux-pont à mettre leur conscience en ordre. Comme il n'y avait pas de prêtre présent, ils se confessaient les uns aux autres.

La confession est une chose admirable en elle-même, à terre, par exemple, dans une église de village dont les vitraux laissent pénétrer un joyeux rayon de soleil, quand vous allez partir pour une longue, longue campagne, et que votre vieille grand-mère est là à genoux, tout en pleurs, faisant brûler pour vous un cierge béni à Notre-Dame : oh ! oui, alors, la confession à l'oreille d'un sage et vertueux prêtre à cheveux blancs, qui, sortant du confessionnal et appuyant son bras tremblant sur le vôtre, vous dit : « Mon fils, allons donc voir mes ouailles qui dansent sous la saulée tout là-bas, là-bas, au bord du ruisseau, et en passant nous porterons une bouteille de mon bon vin au pauvre vieux Jean-Louis le protestant. »

Comme cela, oui, je comprends la confession ; mais à bord, au milieu d'une tempête, lorsque ce n'est qu'à force de bras qu'on peut échapper à une mort imminente, lorsque les lames déferlent et brisent avec fureur sur le navire, lorsque à chaque minute vous voyez disparaître un de vos agrès, quand la mâture s'incline et craque, quand une vague s'abat et mugit sur le pont, s'y déroule, court et entraîne hommes, vergues, canots... Oh !

m'est avis alors que la confession est une pratique au moins déplacée et sans utilité aucune pour virer de bord ou pour serrer un hunier.

On avait donc amarré la barre du gouvernail à bord des deux sloops qui naviguaient dans les mêmes eaux, et personne, personne n'était resté sur le pont des navires, qui allaient positivement à la grâce de Dieu ; or, en fait de tactique, c'est une mauvaise allure, car le sloop la *Châsse de saint Joseph*, par suite de l'angle que sa barre formait avec sa quille, laissant plus porter que son confrère la *Bénédiction de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, arriva droit sur ce dernier, l'aborda par la poupe ; et comme la partie de l'arrière d'un navire est beaucoup plus faible que son avant, la *Bénédiction de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* reçut le beaupré de la *Châsse de saint Joseph* dans son couronnement, qui fut défoncé et donna libre accès à une voie d'eau qui coula ledit sloop et les soixante confessants et confessés.

Vous voyez que la confession ne vaut rien dans une telle occurrence.

Mais le sloop ne coula pas instantanément.

La *Châsse de saint Joseph* sentit, à l'effroyable commotion qu'il éprouva, que quelque chose d'extraordinaire se passait au-dehors, et on envoya un jeune mousse, qui était en train de se confesser de son soixante-troisième péché, pour voir ce qui arrivait. Il monta aussitôt en rampant sur le pont, vit le beaupré et la guibre presque entièrement fracassés, et à une portée de fusil l'autre sloop, dont l'arrière était submergé, élever son avant au-dessus des vagues ; son avant, où s'était réfugié tout ce qui restait de l'équipage.

Le capitaine du navire qui s'abîmait mit ses deux mains devant sa bouche en forme de trompe, et, au moyen de ce porte-voix improvisé, il parla avec beaucoup d'empressement au mousse, qui eut l'attention de se former aussi avec sa main une espèce de cornet acoustique.

Mais malheureusement la *Bénédiction de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* était sous le vent, et le mousse n'entendit pas un mot ; mais, comme on lui avait dit de *voir* ce qui arrivait, il s'accroupit près de la poulaine, et regarda.

Quelques-uns des naufragés se jetèrent à la mer ; mais, par l'ange de saint Pierre ! une bonite

n'aurait pas piqué au vent, et il fallait nager contre vent, flot et courant, pour arriver au sloop, qui pourtant était tout proche. Impossible. Aussi ils se noyèrent, les imprudents, après avoir été aveuglés par le revolin des vagues, qui leur fouettait le visage à y laisser des traces sanglantes.

Le mousse voyait tout cela à la lueur de son fanal, en tâchant de ne perdre ni une convulsion ni un grincement de dents, afin que son rapport fût exact ; mais il priait Dieu pour eux, le pauvre et digne enfant !

Bientôt l'avant du sloop coula davantage, et ceux qui survivaient à ce désastre montèrent au mât de misaine, qui seul s'élevait au-dessus de la mer, et c'était chose curieuse de voir ce mât, sur lequel des têtes d'hommes étaient groupées, qu'on pardonne l'image, comme le sont des cerises sur ces légers bâtons qui plaisent tant aux enfants.

Cette poutre, chargée d'hommes, ne resta pas dix minutes hors de l'eau, après quoi elle s'enfonça ; mais pendant les dix minutes qu'elle mit à s'abîmer... quel drame se passa !

Enfin ils ne restèrent que deux sur le mât, les deux frères, je crois, gens pieux et bien-pensants ; mais l'instinct vital l'emporta sur la fraternité ; car étant tout petits, oh ! ils s'aimaient beaucoup ! Le plus beau des fruits était celui qu'ils s'offraient, et, pour une faute commise, leur mère trouvait toujours deux coupables. Plus tard ils adoraient la même femme : ils la tuèrent pour qu'elle ne fût à aucun.

– Ils étaient espagnols, excusez-les. Pour ceci, ils furent envoyés pendant cinq ans aux galères ; l'aîné s'était échappé ; mais, ne pouvant parvenir à favoriser l'évasion de son frère, il revint tendre ses mains aux chaînes et son dos au bâton, ne voulant pas quitter ce frère chéri.

Enfin deux braves et loyaux compagnons s'il en fut ; mais que voulez-vous ? en face de la mort il est bien permis d'égoïser un peu.

Le mât se dressait donc encore à six pieds hors de l'eau, et, pour celui qui en occupait le sommet, c'était une hauteur comparable à celle des montagnes les plus élevées ; car, dans ces moments décisifs, une minute d'existence, c'est une année... un pouce de terrain, c'est une lieue.

Le frère aîné, qui pourtant avait la place inférieure, sentant la fraîcheur de la mer qui le pressait comme dans un cercle de fer glacé, fit un violent effort, et se cramponna aux genoux de son puîné.

Celui-ci, qui étreignait le mât de toutes les forces convulsives de l'agonie, tenta d'appuyer son pied sur la poitrine de son frère pour le noyer... Désespoir ! impossible. Il lui serrait les genoux comme dans un étau.

Et, chose étrange, ces deux têtes, qui souvent s'étaient joyeusement souri et tendrement embrassées, là se suivaient d'un œil avide, là se tuaient du regard.

Enfin, celui qui occupait le haut du mât l'abandonna un instant.

L'autre aperçut le mouvement, et s'élança...

C'est là que le puîné l'attendait. Il lui jeta les deux bras autour du cou, non mollement comme autrefois, en lui disant : « Bonjour, frère » ; mais avec frénésie. De façon qu'il l'étrangla en lui serrant la gorge sur le chouque de misaine avec un bout de cordage qui flottait. Démarche inutile : la

pensée seule fut éteinte dans ce corps, car les bras du cadavre serraient toujours aussi fortement les genoux du fratricide quand ils disparurent tous les deux !

Lorsque le mousse ne vit plus rien, il se frotta les yeux, regarda encore une fois, et descendit faire son rapport, qui étonna beaucoup ; on coupa court à la confession, avec promesse d'y revenir, et le quart de bâbord monta sur le pont par les ordres du capitaine. Le vent soufflait avec un peu moins de violence, mais la nuit était claire ; on mit un bon matelot à la barre pour éviter les embarquées, et l'on continua de courir à l'ouest.

Ils laissaient porter dans cette direction depuis quelque temps, lorsque le matelot de quart à l'avant cria : « Navire à tribord ! »

On se précipita à la lueur des fanaux, et l'on vit la tartane entièrement désemparée, la tartane qu'ils poursuivaient depuis la veille ! la tartane, cause première de tous leurs désastres !

– Enfin ! hurla le capitaine garde-côte, la sainte Vierge nous protège, et Dieu est juste. Tu vas payer, maudit, la mort de nos frères !

Et malgré l'impétuosité du vent, il tenta de mettre en travers.

CHAPITRE VIII

La Châsse de saint Joseph

Por miedo ?... No, señor...
Par peur ?... Non, seigneur...

Calderon.

– Iago ! Iago ! cria le capitaine de la *Châsse de saint Joseph*, Iago, mon second moi-même, fais mettre les canonniers à leurs pièces.

– Capitaine... je...

– Tu trembles, on dirait ?

– Non, capitaine, mais le levante m’a porté sur les nerfs.

– Par le Christ ! à la bonne heure. Que penserait-on si l'on voyait le lieutenant du navire que je commande trembler comme un goéland par un temps d'orage ! Allons, canonniers, à vos pièces ; et vous autres, orientez grand largue, prenons le vent de cette tartane, que Satan confonde ! et en passant à poupe, nous lui enverrons notre volée. Que Dieu me soit en aide, le levante mollit !...

« Ah ! par la Vierge ! ce sera une belle fête pour le peuple de Cadix que le jour où tu y entreras les fers aux pieds et aux mains, avec ton équipage de démons, chien maudit ! disait l'honnête Massareo en montrant le poing à la tartane désarmée, silencieuse et sombre, qui se balançait au mouvement des flots.

« Oui, oui, reprit Massareo, par saint Joseph, ruse de guerre ! tu ne bouges pas plus qu'une bouée, pour que je m'approche de toi à longueur de gaffe... Alors tu jetterais sur mon pauvre lougre une chemise soufrée qui le brûlerait jusqu'aux œuvres vives !... ou tu me jouerais quelque autre tour diabolique. Mais Notre-Dame protège le vieux Massareo. Plus d'une fois il a dérobé de riches galions du Mexique aux griffes de ces dam-

nés d'Anglais, qui en savaient pourtant long, sainte Vierge ! les hérétiques. Et il se signa. Puis, s'adressant au timonier :

« Toi, viens au vent ; lofe, lofe donc, butor, et songe à virer de bord.

Le levante diminuait sensiblement, et on voyait, aux nuages qui s'avançaient rapidement de l'horizon et aux oscillations de la brise, qu'elle tournait au sud. Les étoiles se voilèrent, et la nuit, d'abord fort claire, devint épaisse tout à coup. La tartane était plongée dans l'obscurité ; seulement un point lumineux brillait à son arrière, dans la direction de la chambre ; mais on n'entendait pas le plus léger bruit à bord, et personne ne paraissait sur le pont.

Le capitaine du lougre garde-côte, ayant heureusement effectué son changement d'amures, revint et laissa porter sur la tartane jusqu'à demi-portée de pistolet. Là, il appela son lieutenant Iago ; mais celui-ci, croyant qu'il s'agissait de commander le feu, disparut avec la rapidité de l'éclair.

– Iago ! reprit-il encore.

– Seigneur capitaine, il est à fond de cale par votre ordre, a-t-il dit, pour veiller au passage des poudres.

– Le misérable ! Par saint Jacques ! qu'on l'apporte mort ou vif sur le pont ; et toi, donne-moi mon porte-voix de combat, Alvarès.

Alors le brave Massareo tourna vers le navire muet l'énorme orifice de l'instrument, et lui cria :

– Ohé !... de la tartane !... ohé !...

Puis il baissa le porte-voix, mit sa main en conque auprès de son oreille pour ne pas perdre un son, et écouta attentivement.

Rien... Profond silence...

– Hein ? dit-il au premier quartier-maître, qui était près de lui.

– Je n'ai rien entendu du tout, seigneur capitaine, si ce n'est une espèce de gémissement ; mais, par le ciel, ne vous y fiez pas ; parlez plutôt à bons coups de canon, ils entendront cette langue-là, par saint Pierre ! car notre brave amiral Galledo, que Dieu tient sous son bras droit – il ôta son bonnet et reprit : notre brave amiral disait toujours que c'était la langue universelle, et que...

– Paix ! Alvarès, paix ! tais-toi, vieux congre. Il m’a semblé voir quelque chose se remuer sur le pont.

Et de nouveau, embouchant l’immense porte-voix, il cria :

– Ohé !... de la tartane !... ohé !... envoyez une embarcation à bord, ou l’on va vous couler...

– Comme des chiens maudits que vous êtes, ajouta Alvarès.

– Te tairas-tu ! ils peuvent avoir parlé, et ta sottise langue, qui va aussi vite que le cric d’un cabestan, m’a empêché de rien entendre, dit le capitaine en reprenant avec une volubilité colérique :

– Pour la troisième fois, ohé ! de la tartane !... répondez... ou je fais feu.

Cette fois on distingua un gémissement prolongé qui n’avait rien d’humain, et fit pâlir le capitaine Massareo sur son banc de quart.

– Capitaine, si vous m’en croyez, dit Alvarès en se signant, envoyons notre volée et virons de bord ; car je vois le feu Saint-Elme qui voltige à l’arrière, et, par la Vierge ! il ne fait pas bon ici.

– C’est par trop fort ! s’écria Massareo. Saint Paul, priez pour nous ! Allons, à la grâce de Dieu ! Canonniers, à vos pièces ; armez vos batteries. Bien. Faites le signe de croix. Bien. Maintenant, feu !... feu... tribord !

La volée partit, et sa lueur, éclairant un instant la tartane, projeta sur les eaux un vif reflet de lumière. Puis, quand la fumée blanchâtre de la poudre fut dissipée, on vit toujours le bâtiment, noir, silencieux, avec son point lumineux à l’arrière, obscurci de temps en temps par une ombre qui passait et repassait dans la chambre.

– Eh bien, Alvarès ? demanda Massareo, qui ne comprenait rien à l’obstination du navire canonné.

– Seigneur, tous les boulets ont porté en plein bois, et ce maudit ne bouge pas. Pourtant il y a du monde à bord, j’en jurerais par mon chapelet.

– Le cas est épineux, dit Massareo avec inquiétude ; je vais faire courir une bordée au large, pendant que moi, toi, le canonnier Pères et ce poltron d’Iago, qui est pourtant d’un assez bon con-

seil, nous délibérerons sur la marche qu'il faut suivre.

On vira de bord en s'élevant à l'est ; on apporta Iago. Les quatre membres de cette assemblée se réunirent, et la discussion fut ouverte.

Aucun plan n'avait encore été arrêté lorsque le prudent Iago s'écria :

– Avec la protection de Notre-Dame, voici ce que je fais, moi : j'arme une chaloupe en guerre, je m'approche de la tartane maudite, et je m'en empare à l'abordage !... Hein ! mes compères, qu'en dites-vous ?

Ses compères avaient bien pensé à ce moyen, le seul qu'on pût raisonnablement employer ; mais aussi ses compères s'étaient abstenus d'en parler, sachant que celui qui indiquerait cette mesure serait naturellement chargé de l'exécuter. L'inconcevable témérité d'Iago les tirant d'embarras, il n'y eut qu'une voix pour louer et féliciter l'auteur de cet admirable plan de campagne, qui vit, mais trop tard, dans quelle position dangereuse il venait de se mettre.

– Le ciel vous a inspiré, remerciez-le, Iago, dit le capitaine.

– Frère Iago, que tu es heureux ! reprit Alvares en lui frappant amicalement sur l'épaule. Par le Christ, c'est une belle occasion pour toi de passer officier. Que ne suis-je à ta place ! Quelle gloire tu vas recueillir en exécutant ton audacieux projet ! Prendre le maudit à l'abordage !!! On vendra ton portrait dans les rues de Cadix, et l'on te chantera sur la place San-Antonio. Heureux mortel !

Et il gagna l'escalier qui menait à la cale en sifflotant d'un air dégagé.

– Mais ! s'écria le malheureux Iago, tremblant et étourdi, je n'ai pas dit que je...

– Vous aurez meilleure chance pour aborder le maudit en l'attaquant par tribord, mon fils, lui dit gravement le canonnier Pérès ; bâbord porte malheur, et voici probablement ce qui arrivera : Vous approchez à une longueur d'embarcation... on tire sur vous... C'est bien, mon compère. Vous accostez... on lance du haut des vergues une grappe de boulets qui coule votre chaloupe... C'est

très bien, mon compère. Alors, avec l'agilité que vous devez posséder, vous et votre monde, tâchez de vous attacher aux porte-haubans, aux échelles, et à tout ce qui est à votre portée... C'est parfait, mon compère. Mais en voici bien d'une autre, par tous les saints du paradis ! pendant que vous êtes cramponnés au plat-bord, un panneau se démasque tout à coup, et vous vous trouvez nez à nez avec une douzaine de tromblons évasés, chargés jusqu'à la gueule de balles, clous et lingots, qui, vous pensez bien, font un feu d'enfer et tuent les trois quarts de vos hommes au moins. Alors, ceux qui restent, s'il en reste, grimpent lestement à l'abordage comme des chats sauvages, le poignard entre les dents et le pistolet au poing ; on se bat corps à corps, on tue, on est tué... mais on a toujours eu de la gloire, et voilà. Par les douleurs de Notre-Dame, que ne suis-je à votre place ! oh ! oui, que ne suis-je à votre place, mon fils ! répétait-il avec un bruyant soupir, mais en disparaissant néanmoins assez vite dans le faux-pont.

– Mais, sainte Vierge ! s'écria Iago, qui avait vingt fois tenté d'interrompre le canonnier Pérès, mais, par la couronne d'épines du Seigneur ! j'ai

donné ce conseil, ce n'est pas pour l'exécuter moi-même, et puisqu'ils envient ma place...

– Non, Iago, reprit le brave Massareo, ce serait une injustice ; cette mission vous appartient de droit, et vous l'aurez, vous l'aurez, Iago ! C'est aussi pousser la délicatesse trop loin.

– Vous avez semé, il est juste que vous recueilliez, dit un autre.

– Sans doute, il faut beaucoup de courage, de sang-froid, d'agilité, et de bonheur surtout, pour mettre fin à une entreprise aussi hasardeuse ; mais, avec l'aide de Dieu et de votre patron, Iago, vous vous en tirerez à votre honneur ; sinon, vous mourrez de la mort des braves, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Allez, mon fils, faites bien, Dieu et votre chef ont les yeux sur vous, reprit le capitaine.

– Mais par tous les saints des chapelles de la cathédrale de Cadix ! cria Iago, pâle de crainte et de colère, je veux à l'instant...

– Je ne puis que louer un tel empressement, Iago. Je vais donc donner les ordres nécessaires pour faire armer la chaloupe en guerre. Rien ne

vous manquera : poignards, haches, piques d'abordage, espingoles, balles mâchées et non mâchées, petits paquets de mitraille. Soyez tranquille, mon fils, je veille sur vous avec la sollicitude d'un père. Allons, allons, modérez cette ardeur, et, comme un véritable Espagnol, songez à Dieu, à votre roi et à votre dame, si vous en avez une. Pensez donc quelle sera sa joie quand elle vous verra revenir mourant, couvert de blessures, et que la foule criera en vous entourant : « C'est lui, c'est le vainqueur du Gitano ! c'est le brave Iago ! » Ah ! mon fils, si ma position ne m'obligeait à rester à bord... mort de ma vie ! vous n'auriez pas eu cette mission. Non, par saint Jacques ! vous ne l'auriez pas eue.

Et il prenait le même chemin que les autres membres du conseil, lorsque Iago le retint par le bras en s'écriant :

– Non, capitaine, non ; j'aimerais mieux rester dans une église, ma toque sur la tête, ne pas m'agenouiller devant le saint sacrement, manquer à mon rosaire, que d'aller à bord de ce navire damné, de ce navire où Satan tient sa cour ; et d'ailleurs, reprit-il avec assurance, convaincu

d'avoir trouvé un argument sans réplique, d'ailleurs, ma religion me défend le contact des excommuniés et des apostats.

– Qui vous parle de cela, mon fils ? dit le capitaine en se signant ; je suis trop bon chrétien, je tiens trop au salut du corps et de l'âme de mes matelots pour les exposer ainsi.

– À la bonne heure, capitaine, c'est cela ; tenez surtout au salut *du corps*, entendez-vous ? du corps de vos marins, c'est l'important, dit Iago un peu rassuré.

– Mon fils, reprit le capitaine, vous ne m'avez pas compris ; je suis loin d'exiger que vous étrangliez le mécréant de vos propres mains. Sainte Vierge ! non, sans doute ; ce contact me fait frémir d'horreur ; mais la balle de votre mousquet ou la lame de votre poignard éviteront cette souillure à vos mains toutes chrétiennes.

Iago, encore exaspéré par la déception qu'il éprouvait, s'écria :

– Non, ni fer, ni plomb, ni moi, ne mettrons cet excommunié à mort ! Je n'irai pas à bord, par

les mille plaies de saint Julien, non, je n'irai pas ! ajouta-t-il en frappant violemment du pied.

– Iago, mon ami, reprit froidement le capitaine, j'ai droit de vie et de mort sur tout homme de mon équipage qui se révolte et refuse d'exécuter mes ordres.

Et ce disant, il lui montra deux pistolets qu'il avait déposés sur le cabestan.

Dans cette effrayante alternative, Iago préféra l'abordage, et descendit dans la chaloupe qui l'attendait avec la morne résignation d'un homme que l'on mène à la mort.

En s'éloignant du lougre, le malheureux Iago, se rappelant les avis et les prédictions du canonier, que la peur avait gravés dans sa tête, s'attendait à chaque moment à une subite décharge de mousqueterie. Il accosta pourtant le long de la tartane sans qu'un seul coup de feu partît de celle-ci. Alors, jetant son amarre, il recommanda son âme à Dieu ; car, d'après les renseignements topographiques et précis du canonier, c'était à ce moment que les larges gueules des tromblons devaient faire un *feu d'enfer*.

Il attendit donc, baisa son chapelet en s'écriant :

– À genoux, mes frères, nous sommes morts !

Les dix hommes qui l'accompagnaient, profitant à tout hasard de cet avertissement, se jetèrent dans le fond de la chaloupe.

Silence, le même silence. On n'entendit, on ne vit rien... que la lumière qui brillait toujours dans la chambre, et qui de temps en temps était obscurcie par une ombre qui la cachait en passant.

Iago, un peu rassuré, se hasarda à lever la tête, puis la baissa vite à un craquement de la tartane, puis la releva encore, et n'aperçut ni tromblons ni panneaux.

Comme rien ne donne autant d'assurance qu'un danger passé ou évité, Iago se redressa saisi d'une ardeur martiale, et grimpa à bord, suivi de ses dix hommes, que son exemple électrisait. Arrivés sur le pont, ils ne trouvèrent que des débris, des manœuvres brisées par le vent, un désordre enfin qui annonçait que ce navire avait cruellement souffert du levante. Mais tout à coup on entendit un bruit désordonné dans le faux-pont.

Les dix matelots et le second de la *Châsse de saint Joseph* se regardèrent en pâlisant ; pourtant ils crièrent d'une voix un peu chevrotante, il est vrai : « Vive le roi ! En avant la *Châsse de saint Joseph* et le brave Iago ! »

Or, les compagnons d'armes du brave Iago, qui étaient sur ses talons, pressés les uns contre les autres, entendant ce tapage imprévu, se rapprochèrent si brusquement de lui, que le malheureux héros fut poussé dans le grand panneau qui était à ses pieds, et disparut.

Ses matelots, prenant cette chute pour une preuve de dévouement et d'intrépidité, suivirent ce nouveau Curtius aux cris de Vive Iago ! et sautèrent dans le faux-pont comme les moutons de Panurge.

Iago s'était relevé promptement, et profitant de l'erreur de ses marins, il leur dit à voix basse :

– Mes fils le courage et le sang-froid ne sont rien : vous avez tous vu qu'au risque de tomber sur des milliers de piques ou de sabres, je me suis précipité aveuglément dans le faux-pont... c'est de l'audace, voilà tout.

– Vive notre brave Iago ! répétèrent les matelots.

– Taisez-vous, au nom du ciel, taisez-vous, mes fils ; vous poussez des cris à effaroucher les mouettes. Gardez vos Vive Iago ! pour plus tard. Vous crierez cela sur la place San-Antonio. Ce sera d'un bon effet ; mais avisons au moyen de forcer ce repaire de démons.

Et il montrait la grande chambre, dans laquelle on faisait toujours un bruit infernal. Tout à coup, frappé d'une idée subite, il s'écria :

– Mes amis, armez vos carabines... Feu sur cette cloison !

Ce qui avait surtout décidé Iago à prendre ce parti, c'est que dans cette manœuvre il se trouvait nécessairement posté derrière sa troupe, et par conséquent à l'abri du premier choc de la sortie que pouvaient tenter les assiégés.

– Feu ! et que Dieu nous aide ! répéta-t-il en poussant son peloton devant lui. On fit feu.

À une distance aussi rapprochée, les balles, arrivant en masse sur la cloison, la défoncèrent en partie, et avant que les matelots eussent rechargé

leurs armes, une masse effroyable les culbuta et roula sur eux en poussant d'horribles mugissements.

– Méfiez-vous ! criait Iago, qui tenait un de ses braves par le milieu du corps, et promenait çà et là devant lui cette espèce de bouclier vivant, méfiez-vous, c'est une ruse de guerre ; ils vont bientôt fondre sur vous. Rechargez vos armes.

– Seigneur lieutenant, dit un marin, mais l'assiégé a la plus belle paire de cornes que jamais chrétien ait eue plantée sur la tête.

– Saisissez le monstre ! cria Iago en reculant avec son bouclier ; c'est le damné, saisissez-le... *Vade retro, Satanas...* Saint Jacques, saint Joseph, ayez pitié de nous !

– Mais, lieutenant, ce n'est... ce n'est qu'un bœuf, par la Vierge ! et un vaillant bœuf qui se meurt, je crois. Jésus, sept balles dans le corps !

Et la lumière que l'on apporta de la grande chambre permit de s'assurer de l'exactitude de ce curieux bulletin. C'était en effet un bœuf destiné à la nourriture de l'équipage de la tartane, et qu'on

avait probablement été forcé d'abandonner en quittant le navire.

– Un bœuf, un ignoble bœuf ! disait Iago. Un plan d'attaque combiné avec tant de sang-froid et exécuté avec tant d'audace pour... pour prendre un bœuf à l'abordage !

– Nous allons l'emporter, n'est-ce pas, lieutenant ? Il y a assez longtemps que nous doublons le cap *Lard* et la pointe *Gourganes* pour jeter l'ancre sur un peu de viande fraîche.

– Tenez... les entendez-vous ? reprit Iago avec colère. Ânes, brutes que vous êtes ! vous allez, n'est-ce pas, vous exposer aux huées de vos camarades en emportant ce beau trophée... Je m'y oppose ; remontez sur le pont, suivez-moi, fermez les écouteilles, et surtout, une fois à bord du lougre, ne démentez pas un mot de ce que je dirai au capitaine Massareo, dans votre intérêt comme dans le mien.

Iago revint à bord du lougre, où l'on commençait à s'inquiéter des suites de la fusillade, et fit, avec une impudence rare, un récit détaillé de son combat contre le Gitano et ses démons. « En-

fin, ajouta-t-il, enfin, capitaine, tous morts ou hors de combat. »

En écoutant cette héroïque narration, où l'intrépidité de Iago se révélait pour la première fois, le capitaine Massareo, qui connaissait parfaitement la lâcheté de son second, ne concevait rien à ce changement subit ; mais, se rappelant la mâchoire de Samson, l'âne de Balaam, et tant d'autres miracles, il finit par regarder Iago comme un élu que Dieu avait tout à coup animé d'un souffle divin, pour lui donner la force de combattre un réprouvé, un fils de l'ange rebelle. Aussi, une fois qu'il eut adopté cette malheureuse idée, il crut aveuglément toutes les sottises et tous les mensonges qu'il plut à Iago de lui débiter.

– Et le Gitano ? demanda-t-il enfin.

– Le Gitano, capitaine, était probablement déguisé, mais je suis convaincu qu'il est au nombre des morts. Diable de sang, comme ça tache ! dit Iago, qui voulait sans doute détourner la conversation d'un sujet aussi délicat, et il s'interrompit pour essuyer une large trace sanglante qui sillonnait sa veste : c'était encore une suite de l'agonie du pauvre quadrupède.

– Vous êtes blessé, brave Iago ? dit le capitaine avec intérêt, je veux voir.

– Non, non, par ma mère, vous ne verrez pas. C'est un rien, une misère, répondit Iago avec une insouciance affectée, en se reculant précipitamment ; mais ce qui est important, capitaine, c'est de couler bas ce nid de démons. Les écoutilles sont fermées, ce sera l'affaire de quelques volées, et nous aurons purgé la côte du plus grand scélérat qui l'ait jamais infestée.

Massareo se mourait d'envie de demander à son tour pourquoi on n'avait pas ramené de prisonniers qui auraient pu faire foi de l'heureux succès de l'expédition ; mais il se voyait alors nécessairement chargé de cette seconde mission, et comme il ne s'en souciait nullement, il acquiesça donc à tout ce que voulut le vaillant et saint Iago, et l'on commença à canonner vigoureusement la tartane sosie du Gitano, qui ne pouvait résister longtemps à un feu aussi bien nourri.

CHAPITRE IX

Le récit

Homicide point ne seras.
Commandement de Dieu.

Pendant que le brave Massareo écrasait l'une des tartanes, l'autre, sortie de la passe de la Torre, naviguait avec habileté, malgré les rafales du levante, dont la violence diminuait pourtant sensiblement.

Il n'y avait rien au monde de plus éblouissant que la petite chambre de ce navire, au milieu de laquelle deux convives étaient alors attablés. Un énorme globe de cristal fixé au plafond projetait

une clarté vive et pure, qui se jouait sur une riche étoffe turque, d'un bleu lapis, où l'on voyait brodés de beaux oiseaux rouges qui déployaient des ailes dorées, et tenaient entre leurs pattes d'argent de longs serpents aux écailles vertes comme des émeraudes, enfin un divan de satin brun faisait le tour de cette pièce, qui formait un carré long.

Au centre, et proche du divan, s'élevait une table servie avec une recherche et un goût exquis ; mais, au lieu d'être soutenue par des pieds, quatre légères chaînes de bronze la suspendaient au plancher, dans la crainte du mouvement du tanguage et du roulis. Le *tintilla* de Rota, le xérès et le pacarète étincelaient dans de précieux flacons de cristal dont les mille facettes réfléchissaient une lumière changeante et colorée comme les nuances du prisme, tandis que les raisins de San-Lucar, aux grains violets et veloutés, les figes noires de Medina, les grenades de Séville, que le soleil avait fendues, et les oranges longues d'Altrava, s'élevaient en pyramides élégantes dans des corbeilles tressées d'un léger filigrane de vermeil, telles qu'on en voit à Smyrne ; puis le linge éclatant de blancheur était, selon la mode orientale,

traversé en tous sens par de brillants dessins brochés d'or et de soie.

Seulement de simples bouteilles d'un verre brun, au col long et étroit, au bouchon goudronné et fixé par des liens de fer, des bouteilles enfin qui sentaient la France et le champagne d'une lieue, contrastaient singulièrement avec le luxe et l'appareil tout asiatique qui régnaient dans cette pièce.

Et c'était bien du champagne, car deux coupes coniques et cylindriques, qui se dressaient sur leur large pied de cristal, venaient d'être glorieusement remplies, et la liqueur rosée qui pétillait, scintillait, éleva bientôt sa mousse frémissante bien au-dessus des bords du verre.

– Attention, commandant, la marée monte !

Ainsi disait le jeune homme imberbe qui commandait cette tartane sosie, poursuivie avec tant d'acharnement et de malheur par les deux lougres garde-côtes, pendant que le damné débarquait la contrebande du couvent de San-Juan au pied des rochers de la Torre...

La même tartane que le brave Iago avait enlevée à l'abordage contre un bœuf et ses cornes, et dont son vaillant capitaine achevait la défaite à grands coups de canon.

– Commandant, la marée baisse, et si vous n'y prenez garde, elle sera tout à fait basse dans une minute, répéta l'enfant, et d'un trait il huma ce qu'il appelait la marée, de façon que son verre fût à sec. Que j'aime ce vin de France ! Car notre xérès et notre malaga, avec leur couleur d'un jaune sombre, me semblent aussi tristes qu'un cantique chanté par une duègne ; tandis que la teinte riante et rosée de ce champagne me ravit d'aise. Vrai Dieu ! c'est comme si j'entendais la Juana fredonner sur ma guitare un vif et fringant boléro. Ma foi, vive le vin de France, reprit-il en abaissant si joyeusement son verre sur la table qu'il le brisa. Ce bruit tira l'autre convive de sa rêverie, c'était le Gitano.

– La France ! Fasillo, sur ma parole, c'est un digne pays !

– Pays de l'hospitalité, dit Fasillo en absorbant un second verre de champagne.

Le Gitano regarda, se pencha en arrière sur les coussins du divan, et partit d'un éclat de rire.

– Et de la liberté, continua Fasillo avec le même geste.

Ici les éclats de rire du Gitano furent si violents qu'ils retentirent au-dessus du bruit de la tempête qui mugissait au-dehors, et ils redoublèrent même à la grande confusion du pauvre Fasillo, qui le regardait d'un air mécontent et étonné.

Le Gitano s'en aperçut.

– Pardon, Fasillo, pardon, mon enfant ; mais ta naïve admiration pour ce doux pays de France, comme on dit, m'a rappelé tant de choses !...

Après un moment de silence, le Gitano passa rapidement sa main sur son front, comme pour chasser une idée pénible, et dit en souriant :

– Maintenant que nous ne pouvons plus faire la contrebande, et que notre escadre est réduite de moitié, où irons-nous, Fasillo ?

– En Italie, commandant ! Comme ici, le soleil est chaud, le ciel bleu, les arbres verts ; comme ici, les femmes brunes chantent sur la guitare et s'agenouillent devant la Madone ! Sans compter

que plus d'une anse de la côte de Sicile offrirait un bon et sûr ancrage à votre tartane. Allons ! le cap sur l'Italie, commandant.

– En Italie !... non, car les meurtriers y sont punis de mort, vois-tu, Fasillo !

– Dieu ! vous, meurtrier ! s'écria l'enfant avec effroi.

– Écoute, Fasillo, j'avais quatorze ans ; moi et ma sœur Sed'lha nous conduisions mon père, qui marchait à peine, lorsqu'il tomba frappé d'un coup de carabine. C'était le fruit d'une sainte haine que nous portait un chrétien. Je n'avais sur moi que mon stylet ; je m'élançai, poursuivis l'assassin, et l'atteignis près d'un rocher. Il était fort et vigoureux, mais le sang de mon père avait taché ma ceinture... et je l'égorgeai avec délices. Voilà comme je quittai l'Italie avec ma pauvre petite Sed'lha. Qu'aurais-tu fait, toi, Fasillo ?

– J'aurais vengé mon père, dit l'enfant après un moment de silence expressif. Mais il reprit en soupirant : Viron de bord, commandant, et allons en Égypte. On dit que Méhémet-Ali et Ibrahim accueillent les étrangers. Allons à Alexandrie...

– C’est une bonne ville qu’Alexandrie : c’est là que je débarquai en fuyant l’Italie. Un brave émir me recueillit avec ma sœur et m’envoya au collège, car il y a plus d’instruction et de collègues à Alexandrie que dans toutes les Espagnes, Fasillo.

– Je vous crois, commandant.

– Là, j’appris la langue franque, l’espagnol, la science des chiffres, l’art nautique. Enfin on fit de moi un brave marin.

– Et par ma mère ! on fit un brave marin.

– Au bout de six ans je commandais un brick qui rencontra le brûlot de Canaris, Fasillo.

Fasillo fit le salut militaire.

– Et je revins dans le port pour me radouber, réparer les ravages du feu, et recruter un nouvel équipage : ce qui arrivait toujours quand on rencontra Canaris et son brûlot. On me reçut avec joie à Alexandrie. Vrai, c’est une joyeuse ville, surtout par un beau soir, quand le soleil se couche derrière les sables du désert, et qu’il dore de ses rayons le harem de Méhémet, les fortifications du vieux port, le palais de Pharaon et la colonne de Pompée. Alors la brise de mer rafraîchit l’air em-

brasé ; les nègres ont étendu la tente rayée bleu sur la terrasse, et, couché sur un moelleux coussin, on attire la vapeur du tabac levantin, qui se parfume en traversant une eau de rose et de lilas. Et puis, une belle fille de Candie ou de Samos s'agenouille en rougissant et vous offre un sorbet glacé dans une coupe richement ciselée. Vous faites un signe, elle approche tout près, et, un bras passé autour de son beau cou, qui se penche, vous considérez avec insouciance cette tête d'ange qui se dessine comme une apparition fantastique au milieu d'une fumée bleuâtre et odorante, qui, en tourbillonnant, s'élève de votre narghileh au bout d'ambre.

Les yeux de Fasillo brillaient certainement davantage que les facettes scintillantes des flacons de cristal :

– Allons à Alexandrie, commandant ! s'écriait-il en se levant à demi.

– À Alexandrie ! qu'éprouverais-tu, mon cher enfant, si l'on t'asseyait sur la flèche aiguë d'un minaret au dôme d'étain qui s'élance dans les nuages ! flèche d'ailleurs étincelante et dorée, et qu'on te laissât dans cette gênante position jus-

qu'à ce que les corbeaux aient dévoré les prunelles de tes grands yeux noirs ?

Cette proposition éteignit l'ardeur de Fasillo, qui remplit prestement son verre en souriant :

– Vions donc encore de bord, commandant.

– Oui, Fasillo, car tel est le sort qui m'attend en Égypte, si jamais le beaupré de ma tartane se dirige vers ce sol enchanté !

– Et pourquoi, commandant ?

– Oh ! parce que j'ai plongé cinq fois mon kandjar dans la gorge du bon vieil émir qui nous accueillit, ma Sed'lha et moi, et me fit instruire comme un rabbin.

– Dieu du ciel ! encore un meurtre ! Vous, meurtrier de votre bienfaiteur !

– Il avait abusé de l'hospitalité donnée pour séduire ma sœur, et il ne pouvait la prendre pour femme. Qu'aurais-tu fait à ma place, Fasillo ?

Le jeune Espagnol cacha sa tête dans sa main.

– Et votre sœur ? demanda-t-il.

– Il me restait encore une dernière preuve d'affection à lui donner, et je la lui donnai.

– Et laquelle ?

– Je l’ai tuée, Fasillo.

– Tuée ! votre sœur aussi ! Vous, fratricide !

Anathème !

– Enfant ! sais-tu, en Égypte, quel sort attend une jeune fille de ma caste qui a succombé, quand son séducteur est marié ? le sais-tu ? On la dépouille de ses vêtements et on la promène nue par la ville ; puis on la mutile de la manière la plus horrible, on la revêt d’un sac, et on l’expose à la porte d’une mosquée, où tout homme, même un chrétien, peut la couvrir de coups, d’injures et de boue... Qu’aurais-tu donc fait de plus pour ta sœur, toi, Fasillo ?

– Ainsi, toujours des meurtres, toujours ! Cependant, malgré moi je l’admire, dit Fasillo anéanti.

– Buvons, enfant ! Vois, la mousse argentée frissonne et pétille. Buvons, et chassons les sombres souvenirs d’autrefois. À ta maîtresse, à la Juana et à ses yeux noirs !

Fasillo répéta presque machinalement :

– À la Juana et à ses yeux noirs !

– Fasillo, mais où allons-nous donc jeter l’ancre ?

– J’y suis, en France, commandant ; et il montrait son verre à moitié vide. Car, par la Juana, si les Français ressemblent à leur vin !...

– Juste, Fasillo, juste. Comme leur vin, ils éclatent, pétillent et s’évaporent.

– Il n’y a pourtant pas là, j’espère, de minarets aux flèches aiguës, sur lesquelles on vous assait, de mosquées où l’on insulte de jeunes filles, et de chrétiens qui abattent un vieillard comme un chevreuil. D’ailleurs, n’y avez-vous pas été, commandant ?

– Oui, Fasillo.

– Et vous êtes resté longtemps dans ce beau pays ?

– Fasillo, quand je quittai l’Égypte, je vins à Cadix, du temps des Cortès : j’offris mes services ; on ne me demanda pas si je portais la croix ou le turban, mais on me fit manœuvrer une bonne frégate de guerre, et quand on vit ce que je valais, on me la confia. Je fis quelques croisières heureuses, et surtout je parcourus la côte avec le plus grand

soin. Plus tard, quand la Sainte-Alliance eut reconnu par experts que ton doux pays avait la fièvre jaune...

– Par Mina, c'était bien une fièvre de liberté.

– Bien, Fasillo, ce fut un petit accès de liberté, court, et rapide, que la Sainte-Alliance arrêta vite avec quelque peu de poudre à canon. Belle victoire ! car tes compatriotes, qui ne tirent jamais sur un homme qui porte un crucifix, durent abaisser leurs armes devant les croix, les bannières et les moines qui précédaient l'armée française, et s'agenouillèrent devant l'ennemi comme au passage d'une procession. Aussi ce fut une victoire, une victoire d'eau bénite, Fasillo. Moi, suivant un autre système, je laissais passer les tonsures et je tirais sur les soldats. Aussi, à la paix de Cadix, je fus condamné à mort comme franc-maçon, *comunero*, rebelle, hérétique, ce qui est tout un. Je m'échappai à Tarifa, où nous nous renfermâmes avec Valdès et quelques autres hommes. On nous assiégea, et au bout de huit jours d'une vigoureuse défense, j'eus le bonheur de tomber mourant entre les mains d'un officier français qui favorisa ma fuite, et j'arrivai à Bayonne, de là à Paris.

– À Paris, commandant, vous avez été à Paris ?

– Oui, mon enfant ; et là, vie neuve et singulière : je renoue connaissance avec un capitaine de navire que j'avais vu au Grand Caire, au moment où il allait être décapité pour avoir levé le voile d'une des femmes d'un fellah. Je l'avais sauvé à bord de mon brick. Me trouvant en France, il voulut me témoigner sa reconnaissance, et me présenta chez un petit nombre d'amis comme un Égyptien proscrit par l'inquisition. Alors, ce furent de si vives et de si chaudes protestations d'intérêt que j'en fus ému, Fasillo. Bientôt le cercle s'agrandit, et chacun voulut m'entendre raconter mon existence malheureuse. Moi, je m'y prêtais ; il est toujours doux de parler de ses malheurs à ceux qui vous plaignent, et il y a jusque dans l'infortune un misérable amour-propre qui vous pousse à dire : Voyez comme ma plaie saigne, voyez. Mais je fus cruellement puni de cette vanité de souffrances, car je m'aperçus un jour qu'on me faisait bien souvent répéter mes malheurs. Plus défiant, j'étudiai ces âmes généreuses, j'écoutai les réflexions que faisaient naître mes aveux. Là, je pus

apprécier l'espèce d'intérêt qu'on portait à un homme brisé par le chagrin. D'abord je fus accablé, depuis j'en ai ri. Figure-toi, Fasillo, qu'il leur fallait à tout prix des émotions neuves, comme ils disaient, et, pour en trouver, je crois qu'ils auraient assisté à l'agonie d'un mourant et analysé un à un ses mouvements convulsifs. Or, à défaut de mon agonie, ils exploitèrent le récit de mes maux ; ils se plurent à faire vibrer chaque corde douloureuse de mon cœur pour voir quel son elle rendait. Oui, quand moi, les yeux étincelants, la poitrine gonflée de sanglots, je leur disais l'agonie de ma pauvre sœur et mes horribles imprécations quand je vis qu'elle était morte... morte pour toujours ! eux disaient, en battant des mains : « Quelle expression ! quel geste ! Qu'il jouerait bien Othello ! » Oui, quand moi je racontais mes combats pour l'indépendance de l'Espagne, qui m'avait proscrit ; quand, mon exaltation africaine arrivant jusqu'au délire, haletant, je m'écriais encore : Liberté ! liberté !... Eux disaient : « C'est vraiment un bel homme ! Qu'il jouerait bien Brutus ! »

« Et puis, quand ils avaient assisté à cette torture morale qu'ils m'imposaient en exaltant mes souvenirs, ils s'en allaient froidement au bal, à leurs affaires, à d'autres plaisirs ; car pour eux tout était dit : la pièce était jouée. Alors, je croyais me réveiller d'un songe, et je me trouvais seul avec mon ami le capitaine de navire, fier de moi comme d'un tigre apprivoisé que l'on montre !

– Les infâmes ! s'écria Fasillo.

– Non, Fasillo ; ces braves gens cherchaient des distractions. Le jour est si long ! Et d'ailleurs de quoi me plaindrais-je ? ils ne m'ont pas sifflé ; au contraire, ils m'ont applaudi. Que veux-tu ? ma vie était mon rôle ; car là comme ailleurs tout est rôle, amitié, courage, vertu, gloire, dévouement.

– Oh ! commandant ! dit Fasillo avec amertume.

– Tout, enfant, tout ! même la pitié des femmes pour le malheur. Tiens, vois-tu, Fasillo, j'aimais avec passion une femme belle, jeune, riche et brillante. Un soir, je m'étais glissé avant l'heure dans son boudoir, et, tapi derrière une glace, j'attendais. Tout à coup la porte s'ouvre, et

Jenny entre avec une femme belle, jeune aussi. Bientôt vinrent les confidences ; et comme son amie lui enviait mon amour, Jenny lui répondit : « Crois-tu pas que je l'aime ? Non, comtesse, non ; mais il m'étonne et m'attendrit ; il me fait peur, enfin il m'amuse. Que les lamentations d'un héros de roman sont pâles auprès de son désespoir ; car, ma chère, quand je mets le pauvre garçon sur le chapitre de ses chagrins d'autrefois, il pleure de vraies larmes, et, le croirais-tu ? j'en suis tout émue », ajouta-t-elle en riant à gorge déployée.

« Vois-tu, Fasillo, elle avait trahi ses devoirs ; elle s'était donnée à moi pour me faire jouer aussi tour à tour le remords, la fureur ou l'amour : j'en eus pitié, Fasillo. À boire, enfant !

Voilà pour l'hospitalité de France, comme tu disais ; voici pour la liberté : un matin, mon ami le capitaine de navire vint m'apprendre que ma présence à Paris était dans le cas de rallumer le flambeau de la révolte en Espagne, et que, si je n'avais pas quitté la France dans trois jours, je risquais fort d'être arrêté et conduit jusqu'aux frontières ; de là... tu comprends ce qui m'attendait. Voyant mon embarras, Fasillo, ce brave homme, qui allait

prendre à Nantes le commandement d'un négrier, me proposa de partir avec lui : j'acceptai, et dix jours après nous étions en vue du détroit de Gibraltar. Mon bon ami voulut bien relâcher à Tanger, où je restai quelque temps ; là, un juif, Zamerith, affilié à une de nos sectes de l'Orient, un des chefs, me céda les deux tartanes avec leurs équipages de nègres muets ; et toi, *caro mio*, pardessus le marché ; toi, pauvre aspirant de marine, qu'on avait pris à bord d'un yacht dont on massacra les passagers, tu t'attachas à mon sort, pauvre enfant ! Tu aimes le damné, dis-tu ? bien vrai, tu m'aimes ?

Le Gitano prononça ces derniers mots d'un air ému. La seule larme qu'il eût répandue depuis bien longtemps brilla un moment dans ses yeux, et il tendit la main à Fasillo, qui la saisit avec une exaltation inconcevable, en s'écriant : « À la vie, à la mort, commandant ! »

Et une larme aussi obscurcit le regard de Fasillo ; car tout ce qui impressionnait l'esprit ou la figure du maudit se reflétait chez lui comme dans un miroir.

Pourtant, quoiqu'il adoptât les idées du Gitano, ce n'était point la pâle et servile parodie de ce caractère saillant ; mais, ce caractère résumant à ses yeux tous les traits qui font l'homme supérieur, il le copiait comme une belle âme copie la vertu. S'il voulait partager ses périls, c'est qu'il était mû par une espèce de fatalisme, persuadé qu'il vivait de sa vie et qu'il mourrait de sa mort. Enfin cet homme bizarre était pour cet enfant passionné plus que père, ami, maîtresse, c'était une croyance.

Et de fait, ce composé d'audace et de sang-froid, de cruauté et de sensibilité ; ce coup d'œil sûr et perçant du profond tacticien, joint à une promptitude d'exécution toujours justifiée par le succès ; ce langage tantôt chargé de couleurs orientales, tantôt dur et abrupt ; ces vastes connaissances, ces crimes que l'on comprend et que l'on excuse, cet intérêt qui s'attache au proscrit, cette existence flétrie si tôt, les révélations amères de cette âme forte et généreuse, que le destin amène à prouver l'amour filial par un meurtre, et l'amour fraternel par un meurtre encore ! enfin, la vue de ce réprouvé, grand de tant de malheurs,

tout cela devait fasciner une tête ardente et jeune. Aussi le Gitano exerçait sur Fasillo cette inévitable et puissante influence qu'un homme aussi extraordinaire devait imposer à tout caractère exalté ; en un mot, Fasillo éprouvait pour lui ce sentiment qui commence à l'admiration et finit au dévouement héroïque.

– À boire, Fasillo ! reprit le commandant, dont le regard avait repris sa vivacité habituelle, à boire ; car je viens de te faire une longue et ennuyeuse confession, mon enfant ; seulement songe à ne plus me reparler de tout ceci jamais, jamais. Tu sais ma vie maintenant. Allons, à ta Juana !

– À votre Monja ! commandant.

– Je l'avais oubliée, ainsi que mon projet d'escalade, car les murs sont élevés, Fasillo.

– Par le ciel, commandant, si les murs du couvent de Santa-Magdalena sont élevés, une flèche garnie d'un fil de soie lancée par une arbalète peut atteindre bien haut et retomber dans le jardin du cloître.

– Et puis, Fasillo ?

– Et puis, commandant, votre Monja, qui a reçu le fil de soie dont vous avez gardé un bout, vous en avertit par un léger mouvement ; alors vous attachez une échelle de corde à l’extrémité du fil qui retombe de votre côté ; la jeune fille l’attire à elle, fixe l’échelle en dedans du mur, comme vous en dehors, et, par la Vierge ! vous pouvez, par une belle nuit, entrer dans le saint lieu et en sortir aussi facilement que je vide ce verre.

– Par mon kandjar, jeune homme, tu connais le fort et le faible de la redoute, et ma foi, j’ai bien envie...

À ce moment, un vieux nègre à cheveux blancs, le seul de l’équipage qui ne fût pas muet, descendit rapidement, s’élança dans la chambre, et interrompit le Gitano.

CHAPITRE X

Le prodige

... Je n'y comprends rien, maître, il est démon ou sorcier ; mon plaid rouge est devenu noir, et j'ai ébréché ma claymore en frappant sur l'aile satinée d'un jeune cygne.

Wordsworth,
Aventures de Ritsborn le bon fou.

– Eh bien ! Bentek, dit le Gitano au vieux nègre, que veux-tu ? Pourquoi arriver ici en sautant et en te démenant comme un requin piqué par le harpon ?

Mais Bentek, vivant au milieu de son équipage de muets, avait fini par prendre la parole en horreur et en perdre presque l'habitude ; aussi il ne répondit au damné que par le monosyllabe de *poûn... poûn !...* qu'il accompagnait de gestes brusques et précipités.

– Ah ! j'y suis, dit Fasillo ; le vieux cormoran veut probablement parler du canon.

Fasillo ne se trompait pas, car il achevait à peine cette phrase qu'un coup de canon éloigné se fit entendre, puis un second, puis un troisième. Enfin, on distingua bientôt une vive canonnade.

C'étaient les braves de Massareo qui détruisaient l'autre tartane.

– Par les saints du paradis ! s'écria le bouillant jeune homme, voilà du canon.

Le Gitano écoutait silencieusement, pendant que Bentek continuait sans interruption ses *poûn... poûn !...* et sa vive pantomime. Fasillo, lui, bouclant à la hâte le ceinturon de son sabre, y glissait son poignard et ses pistolets. Il avait déjà le pied sur la première marche de l'escalier du

faux-pont, lorsque le Gitano, qui s'était replongé dans le duvet de son divan, lui cria :

– Fasillo, à boire, mon enfant, et causons de la Monja et de l'escalade du couvent de Santa-Magdalena.

– À boire... causer... dans ce moment ? demanda Fasillo, confondu, en abandonnant le cordon de soie pourpre qui allait lui servir à monter l'escalier.

Le Gitano regarda fixement Bentek, et fit un geste dont le vieux nègre comprit toute l'expression, car en deux bonds il avait disparu.

– Oui, mon enfant, à boire dans ce moment ; car, Fasillo, tu es comme le jeune et ardent savo, qui, ne distinguant pas le cri inoffensif de l'alcyon du cri de guerre du tarak, étend ses ongles et aiguise son bec pour soutenir un combat imaginaire.

– Comment !...

– Écoute attentivement ce bruit, et tu entendras qu'on ne riposte pas à cette canonnade ; si tu n'étais pas là, si tu n'avais pas été forcé par ce levante d'enfer d'abandonner la pauvre sœur de ma

tartane, qui, toute désassemblée, flotte maintenant au gré des lames comme le nid désert d'un goéland ; si tu n'étais pas là, te dis-je, *caro mio*, je ne resterais pas étendu sur ce sofa, car je craindrais pour toi. Ainsi, calme cette ardeur, Fasillo ; c'est assurément quelque navire qui périt et demande du secours. Il s'adresse mal, Fasillo ; ce que j'ai fait pour toi hier, je ne l'eusse fait ni ne le ferai jamais pour personne.

– Je vous dois la vie une seconde fois, commandant ; sans vous, sans la vague qui m'a jeté sur votre passage, j'étais englouti avec le malheureux canot que je montais en m'éloignant de ma tartane.

– Pauvre enfant, tu avais pourtant manœuvré avec une rare adresse pour emmener ces deux pesants garde-côtes loin de la pointe de la Torre, pendant que j'y débarquais la contrebande du tonsuré. Mauvaise nuit pour lui, Fasillo ; aussi, pourquoi a-t-il blasphémé ?... *Le bon Dieu l'a puni*, ajouta-t-il en riant et en vidant son verre.

– Par l'âme de ma mère, commandant, votre seconde tartane marchait comme une dorade : quelle légèreté ! elle eût viré de bord dans un verre

d'eau. Hélas ! qu'en reste-t-il, de ce fin et joli navire, maintenant ? Rien... que quelques planches brisées ou accrochées sur les roches.

– J'arrivais donc bien à propos, Fasillo ?

– Dieu du ciel ! commandant, j'étais démâté de mon grand mât, de mon beaupré ; les trois quarts de mon équipage avaient été emportés par les lames, et mes pompes ne franchissaient plus la voie d'eau ; hélas ! il me fallut bien abandonner le bâtiment, qui peut-être est déjà coulé tout à fait.

En ce moment, le bruit de la canonnade devint si distinct que le Gitano s'élança sur le pont, suivi de Fasillo.

La nuit était noire et épaisse, et le damné, se trouvant au vent du lougre de Massareo, qui tirait du côté opposé, avait pu s'approcher sans être vu, la lueur des coups de canon n'éclairant que la carcasse du navire sur lequel on pointait.

Le damné laissa porter encore un instant, fit éteindre tous les feux, et mit en panne à une demi-portée de fusil du garde-côte, qui canonnait, canonnait, et dont l'équipage, attentif, était groupé sur les bastingages. On entendait parfaitement

la voix de Iago et le commandement du brave Massareo.

– Par le ciel, c’est la coque de l’autre tartane que ces chiens font couler ! s’écria Fasillo à voix basse, en montrant au Gitano les débris du pauvre bâtiment, qui était éclairé par chaque volée et commençait à s’abîmer. Feu sur eux, commandant, feu !

– Silence, enfant, répondit le damné. Et il emmena Fasillo dans sa chambre, où il fit aussitôt descendre Bentek.

On sait qu’après la vaillante expédition de Iago contre le bâtiment qui avait un innocent bœuf pour tout défenseur, on sait que, revenu à bord, le digne lieutenant de la *Châsse de saint Joseph* avait décidé le capitaine Massareo à détruire la tartane, espérant par là effacer les traces de son mensonge.

Sa voix aigre et criarde dominait surtout à bord du lougre espagnol.

– Allons, courage, mes fils ! disait-il ; Dieu est juste, et, par son assistance et la mienne, nous allons être délivrés de cet infernal Gitano.

– Comment ! demanda l’honnête Massareo, vous êtes donc bien sûr, Iago, que le damné est au nombre des morts ?

– Où voulez-vous qu’il soit, capitaine ? Ce n’est pas avec un pareil temps que l’on peut se sauver à la nage d’un bâtiment qui sombre. Mais écoutez, j’ai voulu vous ménager une surprise, dit Iago, s’apercevant que la tartane s’abîmait à vue d’œil : j’ai la certitude que le damné était au nombre des blessés, je l’ai terrassé et garrotté.

– Toi ! dit Massareo d’un air plus que dubitatif.

– Moi ! répondit Iago avec une inconcevable insolence.

– Iago, si tu peux me donner une preuve de ce que tu avances, par l’orteil de san Bernardo ! la douane et M. le gouverneur de Cadix te donneront plus de piastres qu’il ne t’en faudra pour armer et équiper un bon trois-mâts et faire les voyages du Mexique.

– Une preuve, capitaine ; quand ce ne seraient que ces horribles hurlements que l’on entend... Tenez... un homme ordinaire parle-t-il de

cette façon-là ? qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est le damné ?

C'était encore le malheureux bœuf, qui, présentant sa fin, mugissait à faire trembler.

– Le fait est, Iago, reprit le capitaine en frissonnant, que ni vous ni moi n'appellerions au secours de cette manière.

– Et si vous l'aviez vu, le maudit, reprit Iago, quand je lui plantai deux balles dans le côté : si vous aviez vu le monstre, comme il se débattait ! mais, par les sept douleurs de Notre-Dame, son sang était noir, noir comme du goudron, et sentait si fort le soufre que Bendito a cru qu'on brûlait des mèches dans la cale.

– Sainte Vierge, ayez pitié de nous, dit le bon Massareo, intéressé au dernier point ; mais pourquoi avez-vous autant tardé à nous donner ces détails ?

Comme une volée partit en même temps que la question du capitaine, Iago n'eut pas l'air de l'avoir entendue, et reprit avec une imperturbable impudence :

– Je le vois encore, capitaine, habillé tout de rouge, le scélérat ! avec des têtes de mort brodées en argent, et puis une taille... huit pieds et quelques pouces ; des épaules... des épaules larges comme l'arrière du lougre, et puis une barbe rouge, des cheveux rouges, des yeux brillants, et des dents... c'est-à-dire des défenses, comme un sanglier des forêts de Galzar. Quant à ses pieds, ils étaient fourchus comme les pattes de mon bélier Pelieko.

Massareo louait Dieu, en se signant, de ce que, par sa volonté, on avait pu délivrer la côte d'un pareil réprouvé.

À ce moment, la tartane coula fracassée, aux cris joyeux de l'équipage du garde-côte, et l'épaisseur des ténèbres, qui, pendant cette longue canonnade, avait été dissipée par intervalles, semblait encore augmenter. La mer était presque calme, et il ne régnait qu'une faible brise du sud.

– Enfin, s'écria le capitaine, nous en sommes débarrassés par l'intercession de Notre-Dame et le courage de Iago, qui peut compter pour un miracle éclatant ! Mais que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Mes fils, à genoux, et re-

mercions le ciel de ce témoignage de sa bonté pour les bénis, et de sa colère contre les maudits. « *Amen !* », dit l'équipage qui s'agenouilla ; et tous entonnèrent en chœur une espèce de *Te Deum* d'un effet fort agréable. L'air était lourd, la nuit sombre, et l'on ne pouvait se voir à deux pas.

À la fin du premier verset, il se fit un silence, un profond silence. Massareo reprit seul :

– Dieu de bonté, qui veilles sur tes enfants et les défends contre Satan... Il ne put aller plus loin.

Lui, Iago et tout l'équipage restèrent pétrifiés sur le pont, les yeux fixes, hagards, et dans une effrayante immobilité.

– Sur ma parole... je le crois...

Vous savez que la mer était bien calme, la nuit noire... tout était noir. Eh bien ?

Un immense foyer d'une lumière rouge et éclatante s'embrasa tout à coup ; la mer, réfléchissant cette clarté flamboyante, roula des vagues de feu, l'atmosphère s'enflamma et les sommets des rochers de la Torre furent teints d'une lueur pourpre, comme si un vaste incendie eût dévoré la côte.

Cette lumineuse auréole était sillonnée en tous sens par de longs jets de flammes qui éclataient en mille étincelles, se croisaient en losanges ou retombaient en pluie d'or, d'azur ou de lumière. C'étaient des myriades d'ardents météores qui scintillaient en pétillant, de vifs et fréquents éclairs d'une blancheur éblouissante.

Et puis, au milieu de ce lac de feu, apparaissait le Gitano et sa tartane.

C'était le Gitano lui-même, entouré de son équipage de nègres, dont les hideuses figures ressemblaient à des masques de bronze rougis au feu...

Le Gitano, sur le pont de son navire, tout habillé de noir, avec sa toque noire et sa plume blanche, ses bras croisés, et monté sur son petit cheval, qui portait une riche housse de pourpre, et dont les crins, tressés de fil d'or, retombaient en balançant des nœuds de cristaux et de pierreries liés par des rubans d'argent.

À côté du damné, et appuyé sur le cou d'Iskar, était Fasillo, vêtu de noir aussi et tenant à la main une longue carabine damasquinée ; puis Bentek et

ses Noirs, rangés sur deux lignes, entouraient silencieusement les canons, et la légère fumée blanche qui s'élevait de distance en distance prouvait que les mèches étaient allumées, les pièces chargées.

Il n'y avait rien au monde de plus imposant que ce spectacle, qui avait l'air d'une apparition satanique ; car le profond silence de l'équipage du réprouvé, son immobilité, ce navire noir avec toutes ses voiles serrées, ses agrès soigneusement rangés, qui, aux yeux des Espagnols, qui ignoraient que le Gitano eût deux tartanes, semblait surgir du fond de l'abîme au milieu de flots de lumière et de jets de flammes, au moment même où ils croyaient l'avoir à jamais détruit ; cette figure calme et froide du damné, dont le regard avait quelque chose de surhumain, tout cela devait terrifier le malheureux Massareo et sa bande, qui ne virent dans cette aventure pyrotechnique que le triomphe de Satan.

La voix du damné tonna, et tout l'équipage du lougre, qui était agenouillé et comme fasciné par cet étrange spectacle, se précipita la face contre le pont.

– Eh bien ! dit le Gitano, eh bien, brave garde-côte, tu vois que ni le feu ni l'eau ne veulent de moi, et que chacun de tes boulets a réparé une de mes avaries. Par Satan ! mon maître, t'exposeras-tu encore à la poursuite du Gitano, croiras-tu encore que des misérables tels que toi et les tiens puissent arrêter dans sa course celui qui résiste au souffle des tempêtes et à la volonté de ton Dieu ?

Personne de l'équipage du lougre ne fut tenté de relever cette impertinente fanfaronnade.

Mais, par la prunelle ardente de Moloch ! vous ne répondez pas ? Allons, que ce capitaine qui vient de radouber ma tartane avec tant d'adresse, que ce vaillant capitaine se lève, ou j'écrase ce bateau. Sur ma parole ! songez-y bien, mes frères, vous ne trouverez pas comme moi, au fond de l'Océan, de braves démons aux ailes de feu qui, sortant des abîmes de lave ardente où ils s'agitent, prendront votre lougre sur leur large dos pour le remettre à flot ! Car la clarté que vous voyez, mes frères, n'est que le reflet de leurs ailes qu'ils ont déployées un instant. Encore une fois lève-toi, capitaine, ou j'attache à ton navire un

certain feu que l'eau bénite et les exorcismes n'éteindront pas, je te le jure.

Tous les Espagnols firent instantanément un soubresaut, comme s'ils avaient reçu une commotion électrique, mais personne ne se releva.

– De par l'ongle de Belzébuth ! c'est sans doute ce héros à l'habit bleu et à l'épaulette d'or qui cache sa tête derrière une caronade, et ne bouge pas plus qu'un poisson mort. Fasillo, mon enfant, remue-lui un peu cette jambe que l'on voit encore, car le vaillant se glisse comme une couleuvre le long de cet affût.

Fasillo lâcha la détente de sa longue carabine, et le capitaine Massareo, par le brusque mouvement que lui fit faire sa blessure, se trouva presque assis sur le pont, fixant sur le Gitano des yeux éteints qui regardaient sans voir.

La balle de Fasillo lui avait, je crois, cassé la jambe.

– Va dire aux limiers de la douane et au gouverneur de Cadix que j'aurais pu te mettre en pièces et incendier ton navire, et que je ne l'ai pas fait. Regarde-moi bien là, ajouta le Gitano en met-

tant le bout de l'index au milieu de son front large et découvert, regarde-moi bien là, pour te souvenir du damné et de sa clémence ; mais comme demain tu pourrais croire avoir fait un rêve, voici qui te prouvera la réalité de ta vision. Adieu, brave !

En même temps, il prit une mèche de la main de Bentek, et s'approcha d'un canon ; le coup partit, le boulet siffla, brisa le mât de misaine du lougre garde-côte, défonça une partie du plat-bord de l'avant, tua deux hommes et en blessa trois.

À peine le coup de canon avait-il retenti que l'immense foyer de lumière au milieu duquel était apparu le Gitano s'éteignit comme par enchantement, et l'obscurité profonde qui remplaça cette clarté éblouissante rendit les ténèbres plus épaisses encore ; on ne distingua absolument plus rien, et l'on n'entendit aucun bruit.

.....

– Eh bien, Fasillo, que dis-tu de ma vengeance ? demanda le Gitano à son jeune compagnon, après qu'ils se furent beaucoup éloignés du lougre au moyen des longs avirons de la tartane, qu'on avait soigneusement enveloppés, de façon que la manière mystérieuse dont le Gitano disparut pût passer aux yeux des Espagnols pour un nouveau prodige.

– Votre vengeance, commandant, votre vengeance ! Comment donc auriez-vous traité vos amis ? Laisser ces misérables !... Par la Vierge ! si vous saviez ce que je souffrais en voyant la pauvre tartane tomber pièce à pièce sous le canon de ces lâches !

– Tu es un enfant, *caro mio*, si j'avais coulé ces misérables et leur lougre, qui l'aurait su ? on les croirait perdus dans le coup de vent, et demain deux autres lougres se mettraient de nouveau à ma poursuite. Demain, Fasillo, ni brick, ni frégate, ni vaisseau ne l'oseront, tant a été grande la terreur que j'ai su inspirer aux gardes-côtes. J'aurais tué douze lâches ; je paralyserai le courage de dix mille braves, parce que dans ton doux pays, on s'y bat vaillamment contre des hommes, mais on a

encore peur du diable. Les moines le savent bien ; aussi ils se servent de Dieu, comme je me sers de Satan. Encore un rôle, Fasillo.

Fasillo ne répondit rien, mais demanda au Gitano ce qu'il comptait faire désormais.

– Ma foi, mon enfant, il ne faut plus penser à la contrebande ; il ne nous reste guère qu'une chance, c'est d'aller offrir nos services aux insurgés de l'Amérique du Sud ; mais avant de partir, je veux revoir la Monja. La terreur de tes compatriotes durera longtemps, Fasillo ; d'ailleurs notre retraite est toujours aussi sûre et aussi secrète : ainsi causons du couvent de Santa-Magdalena, Fasillo.

– Causons, commandant.

Ils causèrent, et longuement.

Quant à Massareo et à son équipage, ils attendirent le jour dans la même position, c'est-à-dire le nez sur le pont du navire, et ce n'est que lorsque le soleil fut tout à fait haut qu'ils osèrent lever la tête ; mais comme ils n'avaient pas manœuvré pendant cette nuit terrible, ils se trouvè-

rent échoués sur la côte de Conil, en face de la tour qui sert aux signaux.

Alors ces malheureux, pâles et défaits, se levant à peine, se regardèrent avec un geste de frayeur, et d'un bond sautèrent sur la grève, en se sauvant à toutes jambes, comme si le Gitano eût été sur leurs traces.

Ils trouvèrent un asile à Conil ; là, ils racontèrent longuement le prodige infernal, et ce récit, déjà dénaturé par eux, prit, en passant par la bouche des paysans de Conil et des environs, un caractère tel que ce n'était plus une tartane, mais un immense vaisseau, rempli de légions de démons vomissant des flammes, portant des ailes de feu, et ayant à leur tête le Gitano – ou plutôt Satan lui-même, comme on l'avait dit judicieusement dans la boutique du barbier –, qui s'était élancé du fond de l'Océan, au moment où la tartane venait de s'abîmer sous les coups du garde-côte ; enfin ce fut une histoire digne du *Romancero*, mais qui, tout absurde qu'elle était, et suivant la prédiction du Gitano, tint pendant longtemps tout le littoral en haleine, et porta à son comble la terreur qu'inspirait le nom du damné.

CHAPITRE XI

Amour

Je voudrais avoir autant de sens que les belles nuits ont d'étoiles, pour les occuper tous de notre amour : je pense que c'est par là que les anges sont heureux entre toutes les créatures.

Charles Nodier, *Roi de Bohême*.

Oh ! que j'aime une nuit d'été, une douce nuit d'Espagne, avec son ciel transparent et bleu comme le ciel des beaux jours de France, et sa lune plus étincelante que leur soleil ! car alors tout est mystère et silence, tout grandit dans l'obscurité ; car alors le léger frémissement de

l'aile diaprée d'une phalène, une fleur qui, détachée de sa corolle, tombe et bruit sur une feuille sèche, le murmure des rameaux que l'air agite et balance résonnent plus à votre oreille inquiète et attentive que le canon qui tonne dans un jour de fête.

Voyez le couvent de Santa-Magdalena ! maintenant que le soleil ne le dore plus de ses rayons, comme il s'élève imposant avec ses noires et hautes murailles et ses vastes portiques gris, découpés en festons ! comme ses tours pesantes, ses longues galeries désertes encadrent bien la sombre verdure des vieux chênes ! comme ses grandes ombres font ressortir la lumière blanche et vive qui éclaire les murs, argente les toits de plomb et la brillante aiguille du clocher !

Je vous le dis, tout est silence ; on distinguerait le vol d'un papillon de celui d'une abeille.

Tenez ! n'entendez-vous pas les violentes pulsations d'un cœur qui bondit et les élans d'une respiration saccadée ? N'entendez-vous pas jusqu'au souple et frais gazon crier sous le léger fardeau qui le presse ?

Glissez-vous derrière ce chèvrefeuille qui entoure ce beau palmier de ses guirlandes de pourpre... Voyez... Vrai Dieu ! c'est la Monja ! c'est le Gitano !

Un pâle et faible rayon de la lune se jouait sur ce joli groupe. Le Bohémien était assis aux pieds de la nonne, ses coudes sur les genoux de la jeune fille ; il souriait avec amour à cette tête d'ange, et se prêtait aux caprices enfantins de la Monja, qui tantôt voilait ce front large et élevé, tantôt le découvrait en écartant son épaisse chevelure.

– Ange de toute ma vie, dit enfin Rosita, je voudrais mourir ainsi dans tes bras, mes yeux fixés sur les tiens, mes mains dans les tiennes !

– Non pas moi, mon amour ; c'est ainsi que je voudrais toujours vivre, répondit le Gitano.

– Oh oui ! toujours vivre ainsi ; car vivre, c'est être près de toi ; vivre, c'est t'aimer... Aussi ma prière de chaque soir est que la Vierge protège nos amours, *caro mio* !

– Elle les protège aussi, cher ange ! vois, tout nous sourit.

– Pourtant te souvient-il de cette tempête ? Jésus ! quelle frayeur en te voyant escalader les murs à la lueur des éclairs pour regagner ta chaloupe ! Le ciel était en feu, sainte Vierge ! et je vis plus tard, aux blessures de tes mains, que tu avais été obligé de t'attacher aux roches aiguës, au risque d'être enlevé par les lames furieuses.

Et encore tremblante du danger passé, elle l'enlaça fortement de ses deux bras, comme si elle eût voulu le soustraire à un péril imminent.

– T'en souviens-tu ? dis...

– Non, mon ange, je ne me souviens que du baiser que tu me donnas en me disant adieu.

– Te souviens-tu de la course de taureaux ? du jour où je te vis dans la plaine qui s'étend dans le cloître ? Oh ! comme mon cœur battait quand je compris à tes gestes que tu m'avais reconnue, et quand j'entendis ta voix sous ma fenêtre !

« Et puis, dit-elle plus bas, quand, au moyen d'une flèche, tu me lanças une échelle de soie dans ce jardin... comme ma main tremblait en l'attachant au pied de ce palmier !

– Ma main tremblait aussi, Rosita.

– Te souviens-tu ?... Mais pourquoi parler du passé, ô mon amant ! le présent est à nous, à nous le présent et son délire, et sa joie enivrante, et ses brûlantes caresses, et sa douce lassitude... Va... quand je serai seule, quand, dans une ardente insomnie, mon sein palpitera, mes yeux se noieront de larmes, alors... il sera temps d'invoquer mes souvenirs.

Et sa tête se pencha sur celle du Gitano, et leurs bouches se pressèrent.

– Oh ! viens, dit-il en la soulevant doucement, viens te promener sous ces vieux orangers et respirer leur parfum... Tiens ! vois-tu, Rosita, je suis ton cavalier ; cette sombre allée, c'est le Prado de Madrid ; viens, mon amoureuse, enlace ton bras au mien, baisse la longue dentelle de ta mantille sur tes yeux brillants, et viens voir ces beaux équipages, ces magnifiques livrées. Et puis ce vieux cloître noir et silencieux, c'est le théâtre. Viens au théâtre, tout resplendissant d'or, de cristaux et de lumière. Voici le roi, voici la reine et leur cour étincelante de pierreries ; on se lève, on salue. Toi, tu entres dans ta loge, ta robe est blanche comme ton sein, une fleur pourpre comme tes lèvres est

enlacée dans tes cheveux... On se lève aussi, Rosita, on se lève aussi pour toi, comme pour la reine de toutes les Espagnes, en disant : « Qu'elle est belle ! »

Et il regardait la jeune fille en souriant, et il épiait une pensée de vanité sur ce front pur et candide.

– Oh ! j'aime mieux le vieux cloître et ton amour, reprit-elle ; et comme elle se rapprochait de lui, son pied heurta contre une pierre verdâtre ; elle trébucha.

– Qu'est-ce que ceci, mon amour ? demanda le Gitano.

– Une tombe ! dit la jeune fille en l'arrêtant comme il allait fouler cette terre sacrée ; elle se signa.

– Eh quoi ! une tombe ici, dans le jardin de ce cloître ; mais je croyais que les chrétiens n'enterraient leurs morts que dans une terre bénie : celle-ci l'est-elle donc ?

– Non, sainte Vierge ! car on dit bien bas, dans le cloître, que cette fosse est celle de Pepa, de Pepa, qui un jour osa fuir cette sainte retraite ;

mais on l'atteignit sur la route de Séville ; son amant fut tué en la défendant, et elle...

– Eh bien ! et elle, cher ange ?

– Oh ! elle fut ramenée prisonnière dans le couvent, et mourut de mille morts. Trois ans de supplice, mon amour, couchant sur un lit de pierres aiguës, sans sommeil, sans repos, battue chaque jour, et vivant de la nourriture la plus misérable, dans laquelle encore on jetait des animaux immondes pour la mortifier ici-bas, et lui faire expier son crime, disait la supérieure.

– Ainsi, par le disque du soleil ! s'écria le Bohémien, si l'on nous surprenait ?... Et il regardait la jeune fille avec anxiété, car cette cruelle question lui était pour ainsi dire échappée malgré lui, et il sentait tout ce qu'une pareille supposition devait avoir d'affreux pour elle.

– Je mourrais comme Pepa, répondit l'enfant en souriant avec une admirable expression d'amour et de résignation ; comme elle, je mourrais pour mon amant. Oh ! je le savais, j'y avais pensé.

– Eh quoi ! cette horrible destinée...

– Est mille fois moins horrible qu’un jour passé sans te voir, sans te dire : Je t’adore..., murmura-t-elle entre ses dents convulsivement serrées, et se laissant glisser à ses pieds toute frémissante...

.....

– Tu le veux ? Adieu, dit-elle avec un profond soupir.

– Oui, adieu, mon ange, il faut nous quitter. Vois, déjà la nuit est moins sombre, les étoiles pâlisent, et cette lueur rougeâtre annonce le retour de l’aurore. Encore adieu, ma Rosita.

– Encore un baiser... un seul... le dernier !
âme de ma vie.

Et le soleil dorait déjà la cime des hautes tourelles du couvent que ce dernier baiser durait encore.

Enfin le Gitano s’arracha des deux bras qui l’étreignaient amoureusement, regagna son échelle de soie, et la gravit avec son agilité habituelle.

La Monja, assise au pied du palmier, suivait tous ses mouvements d'un œil inquiet et charmé. « À ce soir, disait-elle, à ce soir, mon seigneur, mon amour. »

Le Bohémien, arrivé au dernier échelon, s'étant retourné une dernière fois pour sourire encore à Rosita, s'apprêtait à enjamber le mur, lorsque l'échelle se replia tout à coup sur elle-même, glissa rapidement le long de la muraille, et le Gitano tomba aux pieds de la nonne, sanglant, mutilé, le crâne ouvert ! On venait sans doute de couper les amarres qui retenaient l'échelle en dehors.

– Je suis trahi ! s'écria le Bohémien, et ses yeux se tournèrent vers la nonne qui était à genoux, les mains jointes, pâle, immobile, le regard fixe, la respiration suspendue.

– Rosita, Rosita, tâche de me traîner derrière ces orangers avant que le jour paraisse, car je ne puis me soulever. Oh ! je souffre bien !

Le malheureux avait la cuisse brisée, les os trouaient la peau.

– Rosita, mon amour, ma Rosita, aide-moi..., répéta-t-il d'une voix faible.

La nonne poussa un éclat de rire violent et saccadé, ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, mais elle ne bougea pas.

– Enfer ! la malheureuse devient-elle folle ? s'écria le Gitano, et il voulut prendre la main de la jeune fille, mais ce mouvement lui arracha un cri perçant.

Sa fracture était vive et saignante.

Tout à coup on entendit un bruit, d'abord sourd et confus, dans la direction de la porte du jardin.

– Rosita, Rosita, c'est ton amant qui t'en prie, sauve-toi, du moins, sauve-toi, disait le Bohémien d'un ton déchirant.

Elle restait immobile et agenouillée devant lui.

Le bruit devenant plus distinct et plus rapproché, il essaya de se traîner derrière un épais bouquet de chèvrefeuille, qui pouvait le cacher à tous les yeux.

Après des souffrances inouïes, il parvint à s'y blottir.

Tout à coup la porte du cloître s'ouvrit, et une foule de douaniers, de moines, de gens du peuple, envahit le jardin en poussant d'atroces rugissements.

– Mort au damné ! mort au maudit ! criait-on de toutes parts.

Le Gitano se glissa comme un serpent derrière une touffe d'aloès.

La foule arriva près du mur, auprès du palmier, et là, trouva la nonne, toujours agenouillée, toujours immobile, toujours les mains jointes.

Ces cris désordonnés la tirèrent du paroxysme où elle était plongée ; elle baissa les yeux, vit du sang fraîchement répandu, et sourit. Mais ses lèvres s'étaient si convulsivement rétrécies que ce sourire était atroce.

La foule frémit, se signa, et resta muette.

La nonne alors, faisant signe de la main à ceux qui l'entouraient, se mit à suivre à genoux la trace sanglante que le Gitano avait laissée sur le sable.

Tous marchaient en silence et frappés d'horreur ; ils arrivèrent enfin au buisson qui recélait le Bohémien.

Là, Rosita s'arrêta un moment pour écarter les feuilles épaisses et vernissées des aloès, se fit jour à travers cet épais taillis, se traîna auprès du maudit, poussa un cri terrible, et tomba à ses côtés... morte...

– Le renégat est là : cernez cet endroit, et repoussez le peuple.

– Rends-toi, chien, car vingt carabines sont braquées sur toi. En joue, vous autres ! s'écria le commandant des gardes-côtes.

Les batteries craquèrent.

– Pauvre enfant, tu ne souffriras pas leurs tortures, au moins, dit le Gitano en regardant la Monja, et une larme que les plus affreuses douleurs n'avaient pu lui arracher tomba sur sa joue brûlante.

– Rends-toi, renégat ! ou je fais feu, répéta le commandant.

– Vous êtes des vaillants, mes fils, répondit le Gitano : le cerf est aux abois, et vous le craignez encore ! belle chasse, sur ma parole.

Il se tut, on se précipita sur lui, on le garrotta, et trois jours après il était à Cadix, dans la prison de San-Augusto, sous la garde d'un bataillon de miliciens.

Depuis longtemps, des pêcheurs, en signalant la présence d'un canot qui croisait la nuit en vue des murs du couvent, avaient éveillé les soupçons de l'alcade. On embusqua des hommes dans les enfoncements des rochers ; on épia les démarches du Gitano ; on le suivit, on le vit aborder, lancer son échelle, on attendit ; et quand on s'aperçut à la tension des cordages qu'il remontait, on les coupa au-dehors, et il arriva ce que vous savez.

CHAPITRE XII

La chapelle ardente

Par ma barrette ! croyez-vous qu'on soit à son aise sur un édredon de cette étoffe, s'écria La Balue, en cherchant à s'allonger dans sa cage de fer.

Forges le Routier,
Histoire du temps de Louis XI.

Tout au milieu de la place San-Juan, là, auprès du rempart, s'élève une assez jolie rotonde, surmontée d'un toit d'étain, luisant comme la coupole d'un minaret. L'espace qui règne entre chaque assise de pierre est rempli par de fortes

grilles de fer ; de façon que ce monument représente assez bien une vaste cage circulaire.

Au centre est une belle chapelle, toute chargée de cierges de cire blanche, avec de riches osuaires de drap noir, couverts de larmes et de têtes de mort brodées en argent ; au pied de l'autel est posé, d'un côté, un simple cercueil de sapin, ouvert et préparé ; de l'autre, un lit composé de trois planches et d'un sac de cendres ; enfin, dans une séparation fermée par une balustrade, est un homme vêtu de rouge, qui prie agenouillé et recueilli. Celui qui, assis sur le bord de ce lit, se courbe sous le poids de ces lourdes chaînes, c'est le Gitano ; ce cercueil, c'est le sien ; l'homme qui prie agenouillé et recueilli, c'est le bourreau !

Le Gitano a été jugé, condamné, et, suivant l'usage, il reste en *capilla* ou chapelle ardente pendant les trois jours qui précèdent son supplice.

Cette coutume bizarre, léguée par l'inquisition, consiste à chanter au condamné les prières des agonisants pendant le temps qu'il passe en *capilla*.

À l'empêcher de dormir le jour et la nuit, afin qu'il mortifie son corps et son âme, et qu'il puisse méditer à loisir sur le long voyage qu'il va bientôt entreprendre.

À lui offrir toutes les consolations religieuses que peuvent donner des moines et des capucins !

À l'habituer doucement à des idées de néant, en lui mettant sous les yeux le cercueil qui doit recevoir son cadavre, et le bourreau qui doit le délivrer de cette vie de misère et de tribulation.

Le bourreau est aussi retenu dans la rotonde pour un autre motif : il s'agit de le purifier à l'avance de l'homicide qu'il va commettre.

Tout se passait donc dans l'ordre voulu : les cierges brûlaient, les moines chantaient, le bourreau priait, et le cercueil attendait béant.

Le Gitano bâillait à faire frémir, et appelait l'heure de son supplice avec autant d'impatience qu'un homme qui a bien sommeil et qui désire son lit.

Pourtant il s'en manquait encore de dix-sept heures.

Les moines cessèrent de chanter, car la voix se fatigue ; le bourreau se releva, car la pression du pavé sur les rotules est bien douloureuse. Une peau de bouc remplie de *tintilla* circula entre les capucins et l'exécuteur. Il est juste de dire que celui-ci but le dernier ; et comme après tout il était bon, humain, il passa l'outre à travers un barreau, et l'offrit au Bohémien.

– Merci, frère, dit celui-ci.

– Par le Christ ! vous êtes bien dégoûté, répliqua le digne homme ; mais, je le vois, vous me méprisez à cause de mon état. Écoutez donc, compère, il faut que tout le monde vive, et j'ai des charges : j'ai une vieille grand-mère infirme, une épouse adorée, et deux tout petits enfants, avec de beaux cheveux blonds et de fraîches joues roses, qui à l'heure qu'il est rougissent peut-être leurs jolies mains potelées en touchant à mes outils. Et bien plus !...

Le Gitano l'interrompit par un mouvement si brusque que toutes ses chaînes résonnèrent comme s'il les eût brisées.

– Est-ce bien possible ! disait le damné les yeux fixés sur une belle grande jeune fille, qui, mêlée à la foule curieuse, venait d'écartier un instant sa cape de soie noire en lui faisant un signe expressif. Fasillo, Fasillo ici ! répétait-il avec les marques du plus grand étonnement.

Les psalmodies des capucins recommencèrent avec une nouvelle vigueur, l'homme à la casaque rouge se remit à sa purification, et le Gitano retomba dans ses pensées, car la grande jeune fille avait disparu.

Vaincu par la fatigue et l'insomnie, il commençait à sommeiller, lorsqu'un carme, qui s'en aperçut, lui chatouilla benoîtement les narines avec une plume en lui disant : « Songe à la mort, mon frère. »

Le Bohémien se réveilla en sursaut et lança un regard terrible au saint homme.

– Bénissez-moi plutôt, mon frère, dit celui-ci, car voici le révérend Paolo, supérieur de San-Francisco, qui vient à vous.

En effet, un puissant moine entra dans l'enceinte, les yeux baissés, les mains croisées sur

la poitrine. « *Ave, Maria purissima, mater Dei* », murmura-t-il en s'approchant, et il fit un signe au carme, qui s'éloigna sans attendre le répons.

Le moine s'assit auprès du Gitano, qui le regardait avec une singulière expression de mépris et d'ironie ; et, ayant soupiré profondément plusieurs fois, il exprima ainsi d'une petite voix aigre et mordante, qui contrastait avec son énorme rotondité :

– Que le ciel vous soit en aide, mon frère.

– Dites plutôt le diable, mon frère.

– Vous vous obstinez donc à mourir dans l'impénitence finale ?

– Mais oui.

– Songez donc, mon frère, de quelle gloire vous vous couvririez en faisant une abjuration de vos erreurs, et en entrant dans le giron de notre sainte Église.

– Pour si peu de temps, est-ce la peine ?

– Mais la vie éternelle, mon frère ?

– Ne faites donc pas le prêtre avec moi, compère ; ce qui vous intéresse avant tout, c'est de

voir ma conversion opérée par un moine de votre ordre, je le conçois : une conversion comme celle-là peut bien vous amener une centaine de fidèles de plus, et ça en vaut la peine.

– Le ciel, mon frère, m’est témoin...

– Finissons ; tout cela devient si niais et si plat que vous me dégoûtez. Holà ! mon compère au gilet rouge, abandonnez-vous donc si vite vos nouvelles connaissances ? cria le Gitano au bourreau sans vouloir répondre davantage aux supplications du révérend.

Le bourreau accourut vite, la figure riante et épanouie.

– À la bonne heure ; causons un peu, car c’est toi, mon brave ami, qui vas me renvoyer dans le néant. Bel état que le tien ! Tu fais ce que leur Dieu ne pourrait faire : à l’heure fixe, à point nommé, tu éteins une vie comme on souffle un flambeau, dit le Gitano.

– Le fait est, mon frère, que cela ne dure guère plus, répartit le bourreau en souriant.

– Ma foi, ces gens veulent que je me confesse ; je te choisis, toi : tu entendras de bizarres révélations ; mais non, tu aurais peur !...

L'homme au gilet rouge pâlit. Le moine, qui s'était tu jusqu'alors, se leva, sortit un moment, puis rentra accompagné de deux vigoureux *galiegos*, qui portaient des cordes.

– Mes frères, leur dit-il doucement en leur montrant le Gitano, ce pécheur endurci n'est déjà que trop à plaindre, empêchez-le donc de se damner davantage en prononçant de si horribles blasphèmes. Bâillonnez-le, mes fils, et que Dieu l'ait dans sa sainte garde !

Puis il s'en alla, et l'on bâillonna le Gitano ; mais ses yeux devinrent rouges et brillants comme des charbons ardents.

Comme il paraissait assez calme au bout de deux heures, on lui retira son bâillon, d'autant plus que quelques jolies femmes de la meilleure société de Cadix, qui se pressaient aussi autour de l'enceinte, avaient fort justement fait observer qu'il serait impossible de bien voir les traits du

Bohémien tant que cette vilaine plaque de cuir lui couvrirait le nez et la bouche.

Or, le bâillon tomba devant des raisons aussi philanthropiques.

Mais tout le monde ne portait pas ce tendre intérêt au Bohémien ; les uns applaudissaient au jugement de la junte, les autres se promettaient un grand plaisir le jour du supplice, plusieurs adressaient même de furibondes interpellations au Gitano, qui se contentait de sourire.

Un entre autres, un grand homme sec et pâle, corregidor de Séville, qui se trouvait à Cadix pour suivre un procès, s'acharnait surtout après le malheureux condamné ; c'était à chaque instant :

– Quel scélérat !... Quel bonheur pour la société qu'un pareil monstre soit puni suivant ses mérites... Je le verrai étrangler avec joie.

Il paraît que le Bohémien se lassa de ces injures.

Il redressa fièrement sa tête, et s'écria d'une voix sonore :

– Seigneur don Perès, vous êtes peu charitable.

– Qui a dit mon nom à ce misérable ? demanda l’homme, pâle, confus et étonné.

– Oh ! mon maître, je sais bien autre chose ; et votre villa près du Guadalquivir ? et ce joli boudoir tout tapissé de nattes de Lima, avec ses persiennes vertes et son bassin de marbre blanc ?

– Jésus ! comment ce démon peut-il connaître ?...

– C’est là que pendant la chaleur ardente du jour, la señora Perès venait chercher le silence et le frais.

– Chien ! ne profane pas un nom respectable ! Mais il n’y a donc plus de lois, plus de justice ? Tu mens ; tais-toi, ou je te fais bâillonner de nouveau, disait le corregidor en fureur.

Mais la foule, qui commençait à trouver l’entretien fort amusant, se rapprocha davantage, et le señor don Perès se trouvant dans l’impossibilité d’effectuer sa retraite, le Gitano continua :

– Vous dites que je mens, seigneur don Perès, voulez-vous des preuves ?

– Te tairas-tu, renégat !

– En voici donc. La señora est belle et jeune, brune, avec des yeux noirs comme l’aile d’un corbeau ; grasse et blanche, et puis un pied, une taille, une main, à rendre fou un chanoine de l’Escurial.

– Infâme ! oses-tu bien...

– Enfin, au bas de l’épaule gauche un petit signe noir, coquet, velouté, fait encore ressortir l’éblouissante blancheur d’une peau de satin... Ce n’est pas tout.

Le corregidor écumait de rage et ne pouvait trouver une seule parole pour répondre au Gitano et aux plaisanteries dont la foule l’accablait sans pitié. Enfin il s’écria, en se précipitant sur la grille :

– Mais cet infernal Bohémien a donc su par quelque camériste de ma femme... ou bien serait-ce ?...

– Non, seigneur, Perès, non, reprit le Gitano ; je l’ai su du capitaine de vaisseau que vous receviez chez vous, à Séville, car ce capitaine... c’était...

– Achève donc, scélérat !

– C’était moi !... Votre nifio est-il baptisé, seigneur ?

La fureur de don Perès était à son comble : il se rua avec violence sur la grille ; vains efforts, le Gitano était à l’abri de sa colère.

– Je m’en doutais. Et il ne sera pendu qu’une fois ! hurlait l’infortuné corregidor en s’accrochant aux barreaux.

Enfin, des amis charitables l’entraînèrent, la foule s’écoula peu à peu, et quand la nuit vint, il n’y avait presque plus personne autour de la chapelle.

– Je suis donc débarrassé de ces stupides curieux, dit le Gitano, comme onze heures sonnaient à l’église de San-Francisco. Mais non, en voici encore, et de la plus dangereuse espèce, s’écria-t-il en voyant deux prêtres, vêtus d’une soutane noire, s’avancer vers la chapelle.

Le frère gardien fut à leur rencontre.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il durement au plus âgé, car on sait quelle haine la race monacale porte au reste du clergé.

– Entendre ce chrétien, qui nous a fait appeler, répondit gravement le prêtre.

– C'est impossible. Par saint Jacques ! il a renvoyé le révérend père Paolo, en le traitant comme un muletier ivre.

– C'est-à-dire que nous mentons, chien maudit ! s'écria le compagnon du vieux prêtre, qui, malgré le large chapeau rabattu sur son visage, paraissait beaucoup plus jeune.

Le Gitano, calme jusque-là, était resté simple spectateur de cette scène ; mais entendant cette voix bien connue, il s'écria :

– Misérable carme, laisse entrer ces dignes prêtres ; c'est moi, moi, le Gitano, qui les ai fait chercher pour recevoir mes dernières volontés, pour me confesser. Ainsi, qu'attends-tu ?

– Puisque vous le voulez, mon frère, dit le carme déconcerté, à votre aise ; mais, par la Vierge, quel tort vous avez eu de ne pas accepter la médiation du père Paolo ; il est si bien avec l'Éternel ! *Amen !*

Au moment où le gardien allait traverser l'enceinte qui le séparait du Gitano, le jeune prêtre

se jeta sur la main du Bohémien et la baigna de ses larmes.

– Imprudent, vous allez vous perdre ! s'écria son compagnon en se jetant devant lui pour le cacher aux yeux du carme ; puis, quand ce dernier fut éloigné, il s'approcha du Gitano et lui dit : Je sais, monsieur, quelles sont vos intentions, vos croyances, vos volontés ; je n'abuserai pas de ces moments, ils sont précieux. Écoutez-moi : il y a une heure, ce jeune homme, qui est peut-être le seul ami que vous ayez dans le monde, s'est jeté à mes pieds. Il m'a tout dit, et vos crimes et vos erreurs... Il m'a demandé enfin de favoriser une dernière entrevue qu'il voulait avoir avec vous à tout prix, j'y ai consenti. C'est peut-être une faiblesse ; mais, dans le moment solennel où vous vous trouvez, j'ai cru que, puisque vous refusiez les consolations de la religion, celles de l'amitié au moins vous aideraient à supporter votre affreuse position. Vous savez tout. Quand minuit sonnera, il faudra vous quitter. Je vais prier pour vous ; car l'homme qui est capable d'inspirer un pareil dévouement ne doit pas être entièrement criminel.

Et le vénérable prêtre s'agenouilla au pied de l'autel.

– Monsieur, dit le Gitano, je suis fâché que ma reconnaissance ne puisse être que d'une aussi courte durée...

– L'heure s'avance..., reprit le prêtre.

– Hélas ! oui, dit le Bohémien.

Et s'adressant à Fasillo, car c'était bien lui qui, morne et abattu, le considérait d'un œil fixe :

– Eh bien ! Fasillo, mon enfant, adieu ! Nos projets...

– Mon commandant ! mon pauvre commandant ! Et il pleurait.

– Tiens, vrai, je regrette la vie à cause de toi ; je t'aimais.

– Je ne vous survivrai pas.

– Enfant, n'as-tu pas encore ma tartane, mes Noirs ? Va-t'en, fuis en Amérique... Tu es jeune... brave...

– Non, je vous vengerai... ici.

– Fasillo, tu exécuteras mes ordres : je te le défends.

– Vous serez vengé. Mon plan est là, fixe, arrêté comme la mort qui vous menace, car vous allez mourir. Vous, si brave ! si grand ! mourir ! mourir comme un misérable ! disait le pauvre Fasillo à voix basse, de peur d'éveiller les soupçons des gardiens, et il se tordait les bras.

Le Gitano passa une main sur son front.

– Tiens, Fasillo, finissons cette scène, elle est atroce. Adieu ! Laisse-moi.

– Commandant, pas encore, pas encore...

– Écoute, mon enfant, tu trouveras dans une cassette de fer des cheveux, ce sont ceux de ma pauvre sœur ; tu trouveras une vieille ceinture, c'était celle que mon père portait quand il fut tué : tu les brûleras. Le reste t'appartient : tout, jusqu'au sachet qui te rendra maître du juif de Tanger, s'il te prend fantaisie d'y retourner.

– Mais vous, ne pouvoir vous sauver ; voir votre agonie, vos souffrances !

– Par la foudre, Fasillo, oublies-tu, mon enfant, nos longues et rudes traversées, nos dangers,

nos périls, et au bout de tout cela des fatigues nouvelles ; tandis que demain, Fasillo, demain, du repos, du vrai repos, et pour toujours. Ne me plains donc pas ; c'est pour toi que je souffre. Enfin, adieu ! Fuis l'Espagne, gagne une autre terre ; vends la tartane, les Noirs, et vas-y vivre tranquille, heureux, et, au milieu de ton bonheur, quelquefois une pensée pour le Bohémien.

Fasillo tomba à ses pieds.

– Ne trouves-tu pas, mon enfant, qu'il est malheureux de finir ma vie par où j'aurais dû la commencer ? Si j'avais eu à vingt ans un ami comme toi et une maîtresse comme Rosita, je ne serais pas en chapelle ardente, j'aurais eu encore mes illusions, j'aurais eu une famille, de douces affections, et je me serais un jour paisiblement éteint au milieu de mes petits-enfants. Bizarre destinée ! Et après une pause, il détacha un mouchoir de soie rouge qui entourait son col, et le donna à Fasillo : Tiens, tu le porteras pour l'amour de moi. Adieu !

– Ah ! jusqu'à la mort...

– Allons !... adieu.

L'horloge de San-Francisco sonna minuit.

Chaque coup vibra d'une manière déchirante au cœur du pauvre enfant ; au dernier, il tomba comme évanoui.

Le Gitano poussa un cri, le prêtre accourut et en même temps le carme.

– Sainte Vierge ! qu'éprouve donc votre compagnon ? demanda le gardien.

– Ce n'est rien : l'émotion en entendant le grand coupable.

– Venez, mon fils, remettez-vous, disait le bon vieillard en soulevant Fasillo.

Celui-ci reprit ses sens, regarda autour de lui, et se précipita encore dans les bras du Gitano.

– Quelle charité ! disait le gardien ; il va se meurtrir avec les fers de ce bandit.

Le prêtre fut obligé de l'arracher de ses bras presque sans connaissance.

– Monsieur ! lui dit le Gitano, je voudrais vous revoir demain.

Il resta seul, médita profondément toute la nuit, et lorsque les cloches de l'*Angélus* et les der-

nières lueurs du matin le tirèrent de sa rêverie, il passa la main sur son large front, et dit : « J'ai beau faire, je ne puis croire à une éternité ! » Puis il ajouta en souriant : « Je rirais bien, pourtant, si je me trompais !... »

CHAPITRE XIII

El garrote, le garrot

Pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il me semble que vous devez bien regretter cette belle vie, lui dis-je avec l'air du plus grand intérêt.

Jules Janin, *L'Âne mort*.

(Au milieu de la place San-Juan-de-Dios s'élève une estrade, deux escaliers y conduisent ; au centre est un fauteuil de bois fort simple, adossé à un long pieu ; deux lignes de miliciens s'étendent de chaque côté de cet échafaud, et forment un long cordon qui va rejoindre la porte de la chapelle ardente. Une foule innombrable encombre la place, et garnit les fenêtres et les toits des hautes maisons de ce barrio ; enfin les remparts, et jusqu'aux fortifications qui défendent la porte de terre, sont envahis par la multitude. — Il

est onze heures, le soleil brille, et la haute coupole de San-Juan se détache sur un ciel pur et bleu.)

LE BARBIER FLORÈS, à un homme du peuple. – Faites-moi la faveur, mon compère, de me laisser un peu passer devant vous, votre taille vous permet de voir par-dessus ma tête, et, Dieu me sauve ! ces spectacles sont malheureusement si rares qu'entre chrétiens il faut s'aider un peu dans la voie du salut.

L'HOMME DU PEUPLE. – Allons, passez, seigneur, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

FLORÈS. – Santa Carmen vous bénira, mon compère, et vous ne regretterez pas de m'avoir obligé quand vous saurez que j'ai de curieux détails sur le renégat qu'on va tout à l'heure étrangler.

UNE JEUNE FILLE. – Sainte Vierge ! vous l'avez vu peut-être ? Quel bonheur ! une telle faveur n'est pas faite pour des gens comme nous ; pendant ces trois jours que le damné vient de passer en *capilla*, les bonnes places auprès de la grille n'étaient que pour les grandes dames.

UNE AUTRE JEUNE FILLE, *toute chargée de rubans et couverte de fard et de mouches.* – Je suis donc une grande dame, moi, car je l’ai vu comme je vois le plat à barbe de ce barbier aux jambes de héron, et, par ma patronne !...

LE BARBIER FLORÈS, *avec une intonation colérique.* – Ta patronne, ma fille, ne figure pas dans le calendrier, et si je ne m’abuse, elle a souvent fait le tour de la ville, la tête rasée, et montée sur une bourrique, le visage tourné du côté de la queue.

LA JEUNE FILLE, *tirant son couteau de sa jarretière.* – Barbier de l’enfer, ton gosier est trop étroit pour de telles paroles ; par le Christ ! je vais te l’agrandir.

UN MAJO. – Allons, tais-toi, hé, la fille aux rubans, hé ! retourne rue del Fideo, chanter sur ta guitare et baisser ta jalousie pour jeter des fleurs aux passants. Si tu as vu le Gitano de si près, c’est que probablement le bourreau t’a souvent aidée à détacher ta mantille, et il t’aura protégée dans cette circonstance. *(Lui arrachant son couteau.)* Demortio ! ne joue pas avec cette épingle, car tu te

blesseras et moi aussi. Veux-tu que je la remette à son ceinturon, fille de mon âme ?

LA JEUNE FILLE. – Chien d'hérétique, je serai vengée, car voilà le frère José.

UN CAPUCIN, portant d'une main une lanterne, sur laquelle sont peints des diables au milieu des flammes, et de l'autre une bourse. – Pour les âmes en souffrance dans le purgatoire, mes frères, donnez au nom du Christ. Le ciel vous le rendra. (Les assistants saluent humblement, s'agenouillent avec componction, et ne donnent rien du tout.)

LA FILLE AUX BEAUX RUBANS. – *Ave Maria*, recevez ce réal, frère José, et priez pour que ce chien de *majo* soit éventré à sa première débauche. Dites donc, frère José, vous verrai-je bientôt ? Ma natte est blanche, mes *alcantarás* sont garnis de fleurs nouvelles, et j'ai de royaux cigares de La Havane.

LE CAPUCIN, tournant rapidement les talons, et criant d'une voix haute.

– Por las aimas del purgatorio, señores !

LA JEUNE FILLE. – Frère José, frère José, vous m'avez donc oubliée, je n'ai pourtant omis ni une messe ni un *Angélus*.

FLORES. – Il paraît, mes compères, que le révérend dirige la conscience de la señora : heureusement qu'il est robuste, car ce doit être une terrible tâche ! *Amen* !

LA JEUNE FILLE. – *Caramba* ! il est bien dur, mes seigneurs, d'entendre ainsi calomnier un saint homme par un *comunero*, un franc-maçon !

PLUSIEURS VOIX. – Un maçon ! un *comunero* ! où donc, où donc, le maçon ?

FLORES, *pâlissant*. – Par le sein de ta mère ! tais-toi, fille, ne plaisante pas ainsi, il n'en a pas fallu davantage pour faire assommer Perès.

LA JEUNE FILLE. – Vous entendez, mes seigneurs, il connaissait Perès, qui reçut, par la grâce de Dieu, plus de coups de bâton que ce barbier hérétique n'a rasé de mentons dans sa vie. Voyez plutôt, il a un ruban vert autour du col ; par la Vierge qui me voit et m'éclaire ! c'est un maçon ! éloignez-vous, mes fils, éloignez-vous. (*Rumeur dans le peuple.*)

PLUSIEURS VOIX. – À la mer, le *comunero* !
Mort au maçon ! À la mer !

FLORÈS. – Je vous jure, par le sang de la croix, mes compères, que ce ruban ne signifie rien, et que...

UN PAYSAN, *le frappant*. – Tiens, *carajo* ! ah ! tu oses te mêler à la société des chrétiens !

UN AUTRE. – À toi ce coup, et voyons si tes frères te secourront, *demonio*, appelle-les à ton aide.

PLUSIEURS VOIX. – À la mer ! À la mer !

LA JEUNE FILLE. – Bravo, mes seigneurs, la Vierge vous bénira, rapportez son ruban vert et sa tête à l'alcade, et les quadruples ne vous manqueront pas plus que les indulgences pour ce carême.

FLORÈS, battu, poussé, déchiré, passe pour ainsi dire de mains en mains jusqu'au rempart qui est baigné par la mer ; là, un vigoureux Andalou le saisit et le jette à l'eau en criant : – Dieu me sauve ! Ainsi meurent les maçons hérétiques et les constitutionnels, ennemis du roi absolu !

LA FOULE. – Bravo ! Viva el rey absoluto !

UN MARIN. – Silence ! silence, mes fils, voilà, si je ne me trompe, le cortège qui commence à défiler. Vrai Dieu ! c'est un beau jour pour moi.

UN PAYSAN. – Pour vous comme pour tout le monde, seigneur marin.

LE MARIN. – Plus beau pour moi, par saint Jacques ! N'étais-je pas à bord du garde-côte qui lui donna la chasse sous le commandement du capitaine Iago ?

PLUSIEURS VOIX. – Comment, seigneur, vous avez assisté à cet effrayant combat ! sainte Vierge ! et vous vivez !

LE MARIN. – Heureusement nous avons communié la veille, mes fils, car sans cela le démon nous entraînait au fond des enfers.

UN PAYSAN. – Mais comment cela est-il donc arrivé, seigneur ? car enfin vous aviez coulé sa tartane, a-t-on dit.

LE MARIN. – Oui, compère, coulé comme une coquille de noix, et tout à coup elle a reparu derrière nous, couverte de flammes, et chargée de plus de dix mille démons qui jetaient le feu par les yeux et par la bouche ! plusieurs voix. – Sainte

Vierge, priez pour nous ! le marin. – Et au milieu d’eux tous, le Gitano, le maudit, qui se démenait en blasphémant et insultant le ciel, les saints du paradis et monseigneur le gouverneur !

LA FOULE. – Jésus, quelle horreur ! et qui vous a délivrés du monstre ?

LE MARIN. – Notre capitaine avait heureusement une bouteille d’eau, bénite par l’archevêque de Tolède, et comme l’infernal navire était tout proche, on a lancé à bord le saint liquide.

LE PAYSAN. – Avec un canon, compère ?

LE MARIN. – Non, frère, le coup est parti de la pharmacie du bâtiment ; vous comprenez, et alors tout s’est éteint comme par enchantement, et la tartane s’est abîmée de nouveau au bruit des rugissements des démons.

UN BOURGEOIS. – Mais, seigneur marin, comment le Gitano a-t-il donc fait pour se laisser prendre dans le jardin du cloître, s’il était doué de cette puissance infernale ?

LE MARIN. – Juste, parce qu’il était dans un endroit sacré : un couvent, sainte Vierge ! fouler la

terre d'un couvent, c'est pour un damné comme s'il nageait dans l'eau bénite.

LA FOULE. – C'est vrai ! – Seigneur Dieu ! c'est toujours ainsi ; qui ose en douter ?

LE BOURGEOIS. – Mais, mes seigneurs, une fois sorti du couvent, dans la rue, ne pouvait-il reprendre sa puissance ?

LE MARIN. – Mais on avait eu le soin de tremper les chaînes dont on l'a chargé dans l'eau bénite, et deux moines lui en versaient à chaque instant sur la tête. Aussi, Jésus ! fallait-il voir ses contorsions, c'était au point qu'il ne pouvait marcher.

LE BOURGEOIS. – Je le crois, vrai Dieu ! le malheureux avait la cuisse cassée !

UNE FEMME. – C'était une embûche qu'il tendait pour se faire plaindre. Jésus ! à l'entendre, il souffrait de sa blessure !

LE BOURGEOIS. – Voyez-vous, mes com-pères, tout cela ne me paraît pas très clair, et quoi qu'en disent les moines, je ne crois pas...

UNE FEMME. – Mais vous n'êtes donc pas chrétien, alors ; vous êtes donc hérétique, puisque

vous ne croyez pas aux premiers principes de la religion. Santa Carmen ! vous me faites frémir. Sainte Vierge, priez pour moi ! Il ne croit pas !!...

LE BOURGEOIS, *se rappelant le sort de Flo-rès, en regardant s'il est loin du parapet.* – Señora, je crois en tout, j'ai fait vœu d'un cierge de trente livres à Notre-Dame del Pilar, je porte un chapelet ; tenez.

PLUSIEURS VOIX. – Est-ce vrai ?... Voyons le chapelet, c'est peut-être un maçon.

LE BOURGEOIS, *fort pâle.* – Tenez, mes seigneurs, tenez, voyez-le. Et cette lettre du supérieur de San-Juan qui m'est adressée. Voyez, mes seigneurs, lisez !

PLUSIEURS VOIX. – Nous ne savons pas lire. C'est un piège que nous tend l'hérétique. – Le maçon, à la mer ! ce doit être un maçon.

(On se précipite sur le bourgeois ; mais à ce moment les chants des moines qui accompagnent le cortège deviennent plus éclatants, et le peuple, abandonnant le bourgeois, qui se réfugie dans une taverne, se presse au premier rang.)

UNE FEMME. – Ah ! quel bonheur, sainte Vierge ! voici la procession. Nous serons bien, Juana, vois donc, presque à toucher l'échafaud. Dis donc, ma fille, il y a deux échelles.

JUANA. – Sans doute, comme ce damné a autrefois commandé un vaisseau royal, on lui a fait la faveur de lui donner un escalier à part, il ne montera pas par celui du bourreau, c'est toujours agréable.

UN HOMME. – *Demonio !* quelle injustice, on accorde cela à un renégat, et on me le refusera peut-être, à moi.

JUANA. – Vois donc, Pepa, voici son cercueil que portent les pénitents gris. Jésus ! qu'ils sont laids avec cet œil qui brille sous leur capuchon.

PEPA. – Voici le bourreau qui suit derrière. Sainte Vierge ! il n'est pas laid pour un bourreau, le rouge lui sied bien. Seulement, qu'il est pâle !

JUANA. – C'est tout simple, c'est le bourreau de Cordoue, qui vient remplacer le nôtre ; il faut lui laisser le temps de se reconnaître, il est bien

permis d'avoir un peu de timidité, car ici on n'est pas encore habitué à lui.

UNE HOMME. – Dites donc, commères, voyez-vous le Gitano ?

JUANA. – Non, mon fils. Voici les bannières du couvent de San-Juan, et puis les sergents avec leurs carabines prêtes à faire feu, et... (*s'adressant à Fasillo, qui arrive enveloppé d'un manteau, et qui la coudoie rudement.*) Mais prenez donc garde, jeune homme ; vous avez manqué de me renverser, sainte Vierge ! Encore ! allons, bien, mettez-vous devant moi, à toucher l'échafaud, la meilleure place. (*Bas à Pepa.*) Jésus ! Pepa, quel regard, ses yeux flamboient sous son chapeau.

PEPA. – C'est peut-être le fils d'une victime du damné, et il vient rire à son supplice, c'est si naturel. Mais le voici ! Après mon jour de communion, certainement c'est mon plus beau jour, Juana. Sainte Vierge ! je te remercie de m'avoir si bien placée !

PLUSIEURS VOIX. – Ah ! bravo !... *Demonio* !... Chien maudit !... À la mort le Gitano ! à la

mort ! un homme. – Je donne vingt piastres pour remplacer le bourreau.

UN AUTRE. – J'en donne quarante, mais je veux l'égorger, qu'on voie son sang.

UNE FEMME, *jetant un riche reliquaire aux pieds de l'alcade.* – Ce chapelet vaut vingt quadruples, je le donne à la Vierge, mais que je puisse le mettre à mort.

FASILLO, écrasant le chapelet sous ses pieds et saisissant violemment le bras de la femme. – Silence, femme ! si tu tiens à la vie, silence !

LA FEMME AU CHAPELET. – Seigneur Dieu ! À l'aide ! ce garçon m'enfonce ses ongles dans la chair. Voyez, le sang jaillit.

PLUSIEURS VOIX. – Silence ! taisez-vous ; silence !

(Arrive le Gitano, chargé de fers ; il marche appuyé sur le prêtre, et il roule une branche de jasmin entre ses doigts.)

UN HOMME. – Enfin, le voici ! Savez-vous, compère, que le bourreau est plus pâle que lui.

JUANA. – Jésus ! le renégat n'a pas voulu d'un moine ; il est accompagné d'un curé. Quelle corruption !

UNE VOIX. – Mes seigneurs qui êtes devant, et qui voyez, dites-moi donc comment il est vêtu ?

JUANA. – Tout de noir ; il s'appuie sur le prêtre, car sa blessure a l'air de le faire souffrir ; et puis ses fers le gênent. Jésus ! au lieu de penser à l'éternité, il s'amuse à respirer le parfum d'un jasmin.

UN HOMME. – L'infâme ! il ne sourcille point. À la mort ! à la mort !

LE PRÊTRE, *soulevant la chaîne du Gitano.* – Vous devez souffrir beaucoup, appuyez-vous sur moi. Hélas ! nous sommes bien près...

LE GITANO. – Du terme de notre voyage, c'est vrai ; mais d'ici, la vue est riante ; on découvre toute la côte de San-Lucar, c'est un beau spectacle.

PLUSIEURS VOIX. – À la mort, le chien !... Qu'on le coupe en morceaux !

LE GITANO. – On ne s'entend pas avec tous leurs cris ; dites-moi, mon cher curé, on a donc élevé dernièrement ces nouvelles batteries ?

LE PRÊTRE. – Oui ; mais songez...

LE GITANO. – À la mort ! Eh ! mon vieil ami, voici le compère à la casaque rouge qui y pense pour moi ; c'est assez d'un.

UN HOMME. – Qu'on le crucifie ! qu'on le brûle à petit feu !

LE GITANO. – Vous ferez difficilement un peuple avec ces gens-là. Quel soleil pur ! quel beau ciel !

LE PRÊTRE. – Oui, mon ami, mon fils, le ciel ; pensez au ciel.

LE GITANO. – Mais nous voici arrivés ; adieu, mon ami, encore votre main. Tenez, prenez cette fleur ; c'est tout ce que j'ai : gardez-la. Adieu, mon vieil ami.

LE PRÊTRE. – Ah ! avec ce courage, cette énergie, quelle destinée vous avez manquée !

LE GITANO, *essuyant une larme*. – C'est vrai, c'est un singulier destin.

VOIX DU PEUPLE. – Oh ! le lâche, il pleure.
À la mort, le lâche !

LE GITANO, *continuant en souriant*. – Chose bizarre ! Par une amère dérision du destin, ce n'est que sous le couteau du bourreau que je trouve les affections que j'ai si ardemment cherchées pendant toute une vie d'orages, que je trouve Fasillo, Rosita et vous : à quoi tient la vertu, pourtant ? La vertu ! vous m'y feriez croire, bon vieillard.

LE PEUPLE. – À la mort ! le damné ! l'apostat !... On tarde bien !... À la mort !

LE BOURREAU. – Seigneur Gitano, le peuple s'impatiente.

LE GITANO. – Je serais désolé de faire attendre sa seigneurie. (*Il tend ses mains au prêtre.*) Adieu, mon ami.

LE PRÊTRE. – Je ne vous quitte pas encore.

Le Gitano met le pied sur l'échelle, Fasillo s'approche de lui, saisit sa main, et dit d'une voix sourde : – Adieu, commandant ! Vous serez vengé, vengé d'une épouvantable manière ; vengé sur

toute cette infâme populace, et par moi, par moi seul. Maintenant mourez, je puis voir votre mort sans pâlir. (*Ici le jeune homme laisse tomber les plis de son manteau, redresse sa tête, ses joues sont pourpres, et il promène sur la foule un regard d'aigle.*)

LE GITANO, à voix basse en montant les degrés. – Adieu, caro mio Fasillo !

JUANA. – Sainte Vierge, Pépita, sais-tu que ce jeune homme aux yeux ardents a parlé au maudit !

PEPA. – Je l'ai vu ; il lui a sans doute reproché quelque crime ; car, vois que son air est radieux maintenant qu'on va mettre au cou du damné son dernier collier !

UN HOMME. – Ah ! voilà enfin le maudit sur le fauteuil. Tu resteras longtemps assis là, si tu dois te relever sur tes jambes, chien.

UN AUTRE. – Ah ! Dieu soit loué on lui met le cou dans le collier de fer qui est fixé au poteau.

JUANA. – Sainte Vierge ! mais ils vont serrer. (*Se retournant vers le peuple.*) Mais, mes seigneurs, on va déjà le garrotter ?

UN HOMME. – Eh bien ?...

JUANA. – Mais il est sacrilège, il nous faut le poing ; on nous trompe, on nous vole.

LE POING. – C'est vrai, le poing, le poing du sacrilège, le poing avant la mort ! (Violents murmures, cris, tumulte ; le bourreau, qui allait serrer la vis de rappel du collier de fer, s'arrête. L'alcade se consulte avec la junte.)

L'ALCADE. – C'est juste, nous l'avions oublié, nous sommes dans notre tort.

UN MEMBRE DE LA JUNTE. – Alors nous n'en finirons jamais ; cela va encore durer deux heures, et chacun a ses occupations.

L'ALCADE. – Mon cher ami, nous n'avons pas déjà des occasions si fréquentes d'être agréables à ces criards pour manquer celle-ci. C'est l'affaire d'un moment, et l'on se popularise.

LE PRÊTRE, *au Gitano, toujours attaché sur le fauteuil.* – Mon ami, mon fils, pardonnez-leur, le fanatisme les égare.

LE GITANO. – C'est ce que je vois. Ne m'en coupera-t-on qu'un ?

FASILLO, *d'une voix haute*. – Bravo ! peuple, bravo ! invente des tortures, tu seras largement payé.

JUANA. – Le pauvre digne enfant a raison, Dieu nous récompensera de notre zèle, sainte Vierge !

FASILLO, *riant*. – Oui, femme, Dieu ou le diable.

JUANA. – Jésus, quel coup d'œil !

LE PEUPLE. – Le poing, le poing du sacrilège, du maudit !

L'ALCADE, *au peuple*. – Mes seigneurs, je réclame un peu de silence (*D'une voix glapissante*.) La justice, vivant et sacré symbole de la divinité, n'est pas un vain mot, non, mes seigneurs, la justice, vous la voyez représentée par les augustes membres de la junte. Or, cette justice s'est toujours fait un devoir de se rendre aux vœux du peuple, sage défenseur de la religion et du trône.

LE PEUPLE. – Viva !... viva !...

L'ALCADE. – Or, mes seigneurs, la junte...

LE PRÊTRE, *l'interrompant*. – Monsieur, au nom du ciel, songez que ce malheureux attend la mort, là, sur cet échafaud.

L'ALCADE. – Je sais ce que j'ai à dire. Or, mes seigneurs, la junte a pesé, mûri, combattu dans sa profonde sagesse la demande que vous lui adressez ; et voyez, mes seigneurs, si le bien, l'intérêt, l'avantage du peuple n'est pas le seul mobile de toutes nos décisions ; voyez si les délégués de votre roi n'ont pas à cœur de suivre ses paternelles instructions, les paternelles instructions de celui qui vous porte dans son cœur comme une vaste famille. (*L'alcade s'attendrit par degrés.*) Car il me l'a dit, mes seigneurs, il me l'a dit à moi-même : « Je vous confie une partie de mes droits sur mes enfants. (*Il pleure.*) Songez que leur bonheur m'est cher avant toute chose. » (*Il sanglote.*) Comme j'ai juré de faire votre bonheur, je tiendrai mon serment. Mais je me tais, mes seigneurs, je me tais, car les expressions me manquent ; heureusement les faits y suppléeront. (*Avec un touchant sourire mêlé de larmes.*) Vous

aurez le poing, mes bons amis, vous aurez le poing.

LA FOULE. – Viva !... viva el alcade !... viva el rey absoluto !... viva el alcade ! l'alcade. – Bourreau, tu as entendu, agis.

LE GITANO. – Enfin !

LE BOURREAU. – Non, mon seigneur.

L'ALCADE. – Comment !

LE BOURREAU. – On m'a fait venir de Cordoue, on m'a dérangé de mes occupations, ce n'est pas ma faute, à moi, si le bourreau de Cadix est mort.

L'ALCADE. – Que nous fait cela ?

LE BOURREAU. – Mon seigneur, on me donne vingt douros pour étrangler le condamné que voici, mais non pour lui couper encore le poing. Ajoutez dix douros, seigneur, et je suis à vous.

LE PRÊTRE. – Quelle horreur, ô mon Dieu !

LE GITANO. – Le drôle donnera une bonne dot à sa fille ; il entend les affaires.

L'ALCADE, *à la junte*. – M'est avis, mes seigneurs, que c'est très cher, dix douros. (*Au bourreau.*) Allons donc, Miko, bah ! un coup de coupe-ret est bientôt donné, voyons, sois complaisant.

LE BOURREAU. – Vous ne l'aurez pas à un réal meilleur marché.

LE PEUPLE, *jetant de l'argent*. – Voilà, voilà les dix douros ; le prix du sacrilège !

UN BOUCHER, *agitant son coutelas et se précipitant sur l'échafaud*. – Par saint Jacques ! je le coupe pour rien, moi, le poing ! et l'autre encore, et la tête, si l'on veut !

LE BOURREAU. – Compère, vais-je tuer vos bestiaux, moi ? Chacun son état ; seulement prêtez-moi ce coutelas, si vous êtes chrétien.

(Le boucher redescend au milieu des bravos ; le bourreau ramasse soigneusement l'argent, remonte, appuie le poing du Gitano sur le bras du fauteuil, lève le coutelas, la lame siffle, le poignet tombe à côté du prêtre, qui prie agenouillé.)

LA FOULE. – Bravo ! – *Viva !* – Mort à l'hérétique ! – Mort au sacrilège !

LE GITANO. – Je croyais que c'était plus douloureux, mon vieil ami.

LE PRÊTRE, *se levant, et d'une voix sonore et retentissante.* – Il était coupable devant les hommes, ce martyre l'absout devant Dieu !

FASILLO, se précipitant sur le poignet et l'enveloppant dans son manteau.

– Prêtre, tu ne dis pas tout : ce sang retombera sur eux ! Adieu, commandant, il me faut encore de la force pour te venger : je m'en vais, car une minute de plus, et je mourrais là. (*Fasillo disparaît dans la foule.*)

PEPA. – Qui appelle-t-il son commandant, ce jeune fou ? Tais-toi donc, Juana, car voici le beau moment. Silence, silence !

On fait un profond silence.

Le prêtre se jette dans les bras du condamné : le bourreau s'approche, passe au cou du Gitano le collier de fer qui s'adapte au poteau ; puis il agit, au moyen d'un tourniquet, sur la vis de rappel, et le carcan, en se serrant contre le pieu, presse vio-

lemment le cou du patient. Encore un tour, et le Gitano est étranglé ; à ce moment, le prêtre lui jette un voile sur le visage et tombe à ses pieds en priant ; la foule crie Bravo ! et se retire satisfaite. Le soir, quand le soleil se coucha derrière la tour de la douane, l'alcade revint au pied de l'échafaud, où l'on avait laissé le corps du supplicié. Là, il se découvrit, et selon l'usage encore, le Gitano ne répondit pas, les valets du bourreau prirent son corps, qui fut jeté à la voirie et dévoré par les chiens.

CHAPITRE

XIV Maître Plok

La vengeance ! plaisir des hommes.

Ce fut dans une de ces rues sales, étroites et fangeuses, bordées de hautes maisons sans fenêtres, dans la rue Moa-B'd'hal, je crois, à Tanger, que Fasillo se rendit après une heureuse traversée. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'exécution du Gitano, et sa tartane, toujours cachée dans sa retraite impénétrable, avait échappé d'autant plus facilement aux yeux des gardes-côtes, que tout Cadix était persuadé que le capitaine Massareo avait détruit le seul navire que le

Bohémien eût jamais possédé : aussi Fasillo doubla-t-il facilement la distance qui sépare Cadix de Tanger.

C'est vraiment une laide rue que la rue Moa-B'd'hal, d'abord parce qu'un soleil ardent la calcine, et puis parce qu'elle est le repaire de juifs et d'Arméniens, qui ont trouvé le moyen de passer pour des brigands, même au milieu des peuplades de pirates qui habitent cette partie de la côte d'Afrique. Aussi n'est-ce pas sans quelque danger que l'on pouvait se hasarder à traverser cette rue des Juifs, car souvent les Arabes du bey s'amusaient à s'embusquer à chacune de ses extrémités, et là, munis de leurs longs fusils, si merveilleusement incrustés d'argent et de nacre, ils guettaient les Arméniens, et dès que l'un d'eux mettait la tête hors de sa porte pour sortir, quatre ou cinq coups de fusil l'avertissaient que les fils du désert venaient de boire quelques verres de ce bon c'hispa, que la vieille Mauresque de la place au poisson leur vendait si bon marché, et qu'ils étaient en train de se divertir un peu.

Aussi Fasillo eut-il beaucoup de peine, non à se faire ouvrir, mais seulement à attirer à l'étroit

guichet d'une énorme porte de fer la longue et cadavéreuse figure d'un grand vieillard, coiffé d'une espèce de calotte jaune, qui encadrait d'une manière bizarre son hideux visage.

Le dialogue suivant s'établit en langue française :

FASILLO. – Vous tardez bien, mon père, et vous savez pourtant qu'il pleut des balles pour les chrétiens dans cette rue maudite.

LE JUIF. – N'est-ce que cela ? Adieu, jeune homme.

FASILLO. – Un mot ; ne refermez donc pas si vite ce guichet.

LE JUIF. – Parle, mais sois bref.

FASILLO. – Ici dans la rue, je ne puis ; laissez-moi entrer chez vous, et alors...

LE JUIF. – Que l'anneau de Salomon te serve de collier ! Va-t'en.

FASILLO. – Puisque vous me refusez, je vais tenter un dernier moyen. (*Il lui montre un sachet couvert d'emblèmes hiéroglyphiques.*)

LE JUIF. – Que vois-je ! un tel trésor entre tes mains, jeune homme ? Qui a pu ?... Mais entre, entre vite ; car une balle a bien vite traversé une casaque, et, pour ma vie, je ne voudrais pas que ce talisman fût souillé par ces mécréants.

La porte s'ouvrit.

Fasillo entra en se baissant, traversa deux autres énormes grilles de fer, et se trouva dans une cour étroite qui ne recevait de jour que par en haut ; devant lui était le vieux juif, vêtu d'une es-pèce de surplis jaune, qui dessinait ses membres longs et anguleux.

– Voyons, dit-il, voyons, mon fils, que je considère ce sachet de plus près.

Et ses yeux flamboyaient sous ses épais sourcils.

– Voyez, mon père, répondit Fasillo.

– Par les cinq étoiles de Stenboth ! ce sont les insignes d'un bien haut grade dans notre affiliation, et je dois obéir à celui qui les porte, sans m'informer de quelle manière il les possède. Qu'ordonnes-tu, enfant ? le vieillard est à tes genoux.

– On t’appelle Jacob, et pourtant ton nom est Plok ; n’est-il pas vrai, vieillard ? demanda Fasillo.

– C’est la vérité. Que l’ange me touche du doigt si je mens !

– Or, seigneur Plok, vous avez des magasins qui ont une entrée donnant sur la grève, près l’anse de Bétim’Sah ?

– C’est la vérité. Que l’ange me touche du doigt si je mens !

– Et dans ces magasins vous cachez de riches tissus de Tunis, des écharpes de Constantinople et de beaux cachemires venant du Caire et d’Ispahan ?

Le juif pâlit, mais répondit néanmoins :

– C’est la vérité. Que l’ange me touche du doigt si je mens !

– Tu vas donc cette nuit, sans délai, sans fraude, faire charger de ces marchandises une tartane mouillée dans l’anse de Bétim’Sah, sous pavillon danois.

Le juif, qui était agenouillé, se releva comme s’il eût été mordu par une vipère.

– Par la ceinture des mages ! tu n’y penses pas, jeune homme ; c’est impossible. Par Balthazar ! les cheveux me dressent sur la tête rien que d’y songer.

– Infâme juif ! dit l’enfant, ne crois-tu pas que je veuille tes marchandises pour rien ? Tiens, voici de l’or, de l’or encore à acheter tes magasins, et toi-même et ton rabbin.

– Dieu du ciel ! garde ton or, il m’épouvante. Tu te trompes étrangement sur les motifs de mon refus, jeune homme. Ne sais-je pas que, muni de ce saint emblème, tu pourrais tout exiger de moi, ma fortune et ma vie ; mais ce que tu demandes, le sais-tu ?

Et il joignait ses mains, et son regard, attaché sur Fasillo, exprimait la terreur la plus profonde.

– Je le sais, maître Plok.

– Tu le sais ? mais non, c’est impossible.

Alors il regarda avec inquiétude autour de lui, et, comme s’il eût craint d’être entendu, s’approcha de l’oreille de Fasillo, et lui parla un instant à voix basse, puis le regarda en secouant la tête d’un air interrogatif.

- Je le savais, te dis-je, maître Plok.
- Et vous voulez...
- Je le veux.

Le soir, Fasillo surveillait rembarquement des marchandises, et le vieux Bentek et les Noirs portaient à bord les derniers ballots, lorsque maître Plok, qui s'était toujours tenu éloigné, s'approcha du jeune homme et lui dit :

– Le démon seul, mon fils, a pu vous charger d'une telle commission ; j'en suis innocent : que la vengeance du ciel retombe sur vous et sur ceux qui vous font agir !

– Que le ciel vous ait en aide ! maître Plok, répondit Fasillo, lui tendant la main.

Mais le juif fit un effroyable bond en arrière.

– C'est vrai, je n'y pensais plus, dit l'enfant. Adieu, maître. Au revoir.

– Au revoir... Ce sera donc demain, car avant trois jours votre mère n'aura plus de fils.

– Non, juif. Au revoir... là-bas, où notre premier bonjour sera un grincement de dents ; car avant toi, maître Plok, j'aurai pour lit une four-

naise ardente, mais je t'y garderai une bonne place, maître. Au revoir donc.

– Il me fait horreur, dit le juif. Et, immobile sur la plage, il suivait de l'œil Fasillo, qui regagna la tartane, fit orienter les voiles, et, profitant d'une bonne brise d'est, qui devait le porter rapidement dans le détroit de Gibraltar, mit le cap au nord-ouest, s'éloigna peu à peu, et disparut dans les profondeurs de l'horizon.

Quand le juif ne vit plus rien, il regagna Tanger à pas lents ; mais, arrivant devant une voûte basse qui donnait sur la grève, il doubla le pas en levant les mains au del, car cette porte était l'entrée de ses magasins.

Juste un mois après l'exécution du Gitano, une peste effroyable ravageait Cadix ; car Fasillo avait fait échouer sa tartane au pied du fort Sainte-Catherine...

Sa tartane, remplie des marchandises achetées par lui à Tanger, avait été pillée par le peuple.

Or, en achetant ces marchandises, qui venaient du Levant, alors désolé par une épidémie, Fasillo savait qu'elles étaient infectées, et que

maître Plok n'attendait pour les purifier qu'un moment favorable⁴.

Le peuple de Cadix, qui ignorait cette circonstance, s'empara des beaux cachemires d'Ispahan et des tissus de Géorgie, et le peuple fut pestiféré.

La bonne compagnie trouva commode d'acheter ces raretés à vil prix, et la bonne compagnie fut pestiférée.

Jusqu'à l'alcade et les membres de la junte, qui ne purent résister non plus au désir de voir leurs femmes et leurs filles parées comme les nobles épouses et les demoiselles d'un grand d'Espagne, et les membres de la junte, l'alcade et leurs familles furent pestiférés !

Enfin, il périt une innombrable quantité de monde à Cadix et dans les environs, car les mois de juillet et d'août furent très chauds, et la fièvre jaune vint compliquer la peste.

⁴ Beaucoup de juifs de Tanger font ce lucratif métier : ils achètent des marchandises infectées à vil prix, les sanifient tant bien que mal, et les revendent en Europe. La peste de Cadix, en 1760, n'a pas eu d'autre cause. Un bâtiment contrebandier échappa aux visites sanitaires, et propagea l'épidémie.

On estime le nombre des morts à vingt-neuf mille sept cent trente-deux, sans compter les moines.

On ne sait ce que devint Fasillo et son équipage de Noirs.

Mais il avait tenu parole au Gitano.

Il l'avait vengé !

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Jane, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Eugène Sue, *Plik et Plok*, Paris, L'édition nouvelle, [1907]. La gravure première page est tirée de Wikimedia et représente une tartane du 19^e siècle. Datée de 1882, d'auteur inconnu, elle provient du *Dictionnaire impérial*.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.